Du Catalogue de SAVY,
LIBRAIRE,
Grande rue Mercière, N.° 11,
à l'enseigne de la Lune,
à LYON.

T.

Voyez ... capital, à cinq

nt, san ... 600 l.

produ, ... 350 l.

elui de ... 5 l.

total ... 955 liv

Le premier Vingtieme étant déduit, le produit de ce même cap

ur un an, n'est plus que de ... 570 l.

elui de sept mois, sera ... 332 l.

celui de trois jours ... 4 l.

esquelles rentes réunies, forment ... 907 l.

Enfin, avec déduction des deux Vingtiemes & quatre sols pour li

capital donne de rente, pour un an, ... 534 l.

our sept mois, ... 311 l.

pour trois jours, ... 4 l.

e qui forme en tout, ... 849 l.

t ainsi du reste.

Pour garantir le public des contrefaçons, chaque exemplaire sera co
gné d'encre rouge, à quelques-unes des premieres ou des dernieres pa

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscri
tulé : *Manuel des Créanciers & des Débiteurs de Rentes*, contenant dive
ables pour la supputation des intérêts de capitaux, & je n'y ai rien tro
ui puisse en empêcher la publication. A Paris, le 7. juillet 1769.

Signé, MONTUCLA.

ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

DISSERTATION

SUR

LES FIÈVRES PERNICIEUSES,

OU

ATAXIQUES INTERMITTENTES.

C VI 40

DISSERTATION

SUR

LES FIÈVRES PERNICIEUSES,

OU

ATAXIQUES INTERMITTENTES.

Présentée et soutenue à l'École de Médecine de Paris, le 28 Brumaire an VIII de la République française.

PAR J. L. ALIBERT, Médecin-adjoint de l'Hospice du Nord, Membre de la Société de l'école et de celle de Médecine de Paris, Secrétaire-général et perpétuel de la Société Médicale d'Émulation, etc.

Medicus, curatione febrium, ut aiunt, methodicè institutâ, se gerit ut inspector morbi et minister naturæ, curatione verò per kinam-kinam, se gerit ut arbiter morbi et instaurator naturæ.

TORTI.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,
Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN X (1801).

A PH. PINEL,

PROFESSEUR

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE PARIS;

Médecin en chef de l'Hospice national de la Salpêtrière, et Membre de plusieurs Sociétés savantes;

Comme un hommage qui lui est dû pour les progrès qu'il a fait faire à la Médecine.

J. L. ALIBERT.

AVERTISSEMENT.

De quelque prix que soient à mes yeux les travaux déjà publiés sur les fièvres pernicieuses, par des hommes justement célèbres, je pense qu'on peut ajouter encore à leurs découvertes, et sur-tout disposer dans un meilleur ordre les faits nombreux qu'ils ont recueillis. Dans cette matière, ainsi que dans presque toutes celles dont traite notre art, il est une multitude de points de doctrine qui ont été oubliés, d'autres qui ont été mal vus,

ou trop peu approfondis. L'unique moyen de les éclairer est de procéder à la recherche des phénomènes par la voie de l'analyse. Cette méthode qu'Hippocrate et les plus grands maîtres de l'antiquité suivoient en quelque sorte à leur insçu, et par la seule impulsion de leur génie, dont Galien sur-tout avoit pressenti la nécessité, et dont on développe si bien les principes dans les Ecoles de Médecine de Paris et de Montpellier; cette méthode, dis-je, doit être le secret des praticiens observateurs, comme elle a été le secret de quelques philosophes modernes qui ont tant agrandi le domaine des sciences.

Celui qui aspire à bien ordonner ses idées, ne se bornera donc pas à fixer attentivement chaque élément de la maladie, avant d'en étudier l'ensemble; il apprendra à séparer habituellement par la pensée, les affections primitives qui s'unissent pour s'offrir simultanément à ses regards, et s'exercera ensuite à rassembler les symptômes de divers ordres, pour en former des affections complexes ou composées. Telle est du moins la voie que j'ai cru devoir suivre, lorsque je me suis livré à l'étude des fièvres pernicieuses.

Persuadé en outre qu'il faut exposer

les vérités d'une science dans le même ordre qu'on les a conçues, je ne me suis pas contenté d'imiter les naturalistes, qui notent avec exactitude tous les attributs des objets qu'ils veulent faire connoître. J'ai placé le tableau des ataxiques intermittentes sporadiques, avant celui des mêmes fièvres épidémiques, parce que celles-ci se déclarent ordinairement avec un appareil de symptômes plus compliqués. J'ai ensuite abrégé en quelque manière les observations déjà faites, ou plutôt j'en ai donné le résultat dans ce que j'ai dit sur le caractère, le diagnostic, et le pronostic de ces maladies. J'ai

passé de-là à la théorie des causes dont il est naturel que l'on s'enquière, quand on a attentivement considéré les effets. J'ai tracé enfin les règles de traitement qui doivent se déduire des phénomènes bien constatés et de l'expérience réitérée des praticiens.

Cette manière simple de procéder dans les différentes recherches que s'impose notre esprit, me paroît aussi la plus lumineuse. Elle découle d'ailleurs des loix propres de notre organisation. La médecine ne cessera d'être discréditée, que lorsque les hommes qui la cultivent, auront recours à cette

méthode rigoureuse qui assigne à chaque fait observé, le rang et la valeur qu'il doit avoir ; qui sépare avec sévérité les faits exactement démontrés, des faits douteux, et même des faits qui ne sont que vraisemblables, et où la seule analogie conduit. Alors seulement l'art qui peut devenir le plus utile, sera aussi le plus respecté.

AVANT-PROPOS.

Lorsque, durant le cours de l'année dernière, je publiai ma dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes, mon unique but étoit d'offrir à l'école savante où j'avois puisé l'instruction, un foible témoignage de ma gratitude et de mon zèle ; et j'étois loin d'espérer, je l'avoue, que j'aurois autant de lecteurs en si peu de temps. J'ai attribué sans doute cette sorte de faveur, plutôt à la nature de mon sujet, qu'à la manière dont il est traité ; mais je n'en ai pas moins été averti, qu'en livrant pour la seconde fois mon ouvrage à l'impression, je devois le rendre plus digne du

suffrage qu'on a bien voulu lui accorder.

J'y ai fait en conséquence plusieurs additions importantes, parmi lesquelles je compte principalement l'indication de plusieurs variétés non encore admises par les médecins, et fondées sur le résultat de mon expérience particulière, ou sur des observations éparses et comme isolées dans les livres de l'art. Le propre de ces fièvres, étant de se masquer sous une multitude de formes différentes, rien n'est plus nécessaire que de signaler leurs nombreuses métamorphoses, pour qu'on ne puisse se méprendre sur leurs funestes effets. Je ne doute pas du reste, que ceux qui viendront après moi, n'ajoutent

un jour aux faits que j'ai rassemblés, comme j'ai ajouté moi-même à ceux que j'ai trouvés consignés dans les ouvrages de mes prédécesseurs. Les sciences ne s'achèvent que par les travaux réunis des observateurs qui se succèdent dans la durée des siècles; et il n'est pas donné à un seul homme d'approfondir entièrement un point quelconque des connoissances humaines.

Dans cette édition de mon livre, ainsi que dans la précédente, j'ai eu soin de m'abstenir de ces raisonnemens théoriques, auxquels il n'est que trop ordinaire que l'on s'abandonne, lorsqu'on traite des sujets d'une aussi haute importance. Je n'ignore pas combien l'usage des

hypothèses, a été pernicieux dans la démonstration des vérités qui appartiennent aux sciences physiques. Le spectacle des erreurs commises par quelques hommes, d'ailleurs très-recommandables, est une leçon continuelle pour les écrivains de notre art, qui leur impose la plus scrupuleuse réserve ; et depuis que Bâcon, Locke et Condillac nous ont transmis de si utiles préceptes sur la manière d'interprêter la nature, on n'est plus excusable, ce me semble, lorsqu'on se laisse entraîner par cette curiosité toujours inquiète de notre esprit, qui le porte sans cesse à dépasser les limites des perceptions de nos sens, et à se perdre dans le vague des conjectures. Si je me suis permis en conséquence, de rendre

raison

raison de plusieurs des symptômes qui caractérisent essentiellement les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes, c'est en ne partant que de quelques fairs généralement constatés par une multitude d'expériences : je veux parler de ceux qui tiennent à la théorie actuelle de la sensibilité et de l'irritabilité. Ces faits seuls, d'après mon opinion, doivent servir à l'explication des autres ; c'est en cherchant leur liaison, c'est en étendant convenablement leurs rapports, qu'on peut arriver à une bonne théorie médicinale, et pénétrer la nature des causes sans nombre qui altèrent le systême de l'organisation et de la vie.

En exposant ma manière d'envi-

vulsager les symptômes des fièvres vulgairement connues sous le nom de pernicieuses intermittentes ou rémittentes, je dois pareillement rendre compte des motifs qui m'ont déterminé à les rapporter à l'ordre des ataxiques, à l'imitation du professeur Pinel. Persuadé de l'utilité des classifications nosologiques, je pense qu'il faut employer de préférence celles qui éclairent véritablement l'art de guérir. La meilleure distribution sera sans contredit celle qui sera fondée d'après la connoissance d'un plus grand nombre d'affinités et de rapports des maladies entre elles. J'entends par là, que les médecins doivent tendre à introduire dans la disposition méthodique de nos affections morbifiques, la même

perfection que les botanistes portent aujourd'hui dans celle des végétaux. Ils doivent, à leur exemple, ne plus recourir à ces expressions fausses de *chaînes*, de *séries*, dont on a usé jusqu'à présent, pour rapprocher des objets qui s'avoisinent par leurs qualités ou leurs attributs. Ces expressions en effet ne sont point conformes à leur manière d'être dans la nature. Les maladies, ainsi que les plantes, n'existent point les unes à la suite des autres ; elles se touchent et se répondent de toutes parts par une foule d'analogies et de similitudes, en sorte que souvent deux affections placées aux deux extrémités d'un cadre nosologique, ont des points de contact qu'il est avantageux de rechercher. Ce n'est pas du reste ici le

lieu d'exposer dans toute leur étendue, les idées qui me sont propres sur le meilleur mode de classification nosolosique, idées que je me propose de reproduire ailleurs avec les développemens dont elles sont susceptibles.

Je passe à ce que j'ai dit dans cette dissertation, non sur les causes prochaines dont l'étude me paroît presque toujours vaine et superflue, mais sur les causes éloignées, dont la connoissance est si profitable, pour prévenir les ravages des fièvres pernicieuses, lorsqu'elles règnent épidémiquement dans un pays. J'ai donné beaucoup de latitude à l'histoire des influences marécageuses, parce que les ouvrages où cette matière se trouve discutée,

sont incomplets et insuffisans. Les progrès rapides de la chimie pneumatique, les travaux de plusieurs physiciens sur l'eudiométrie depuis quelques années, ont dû nécessairement montrer beaucoup de lacunes dans le traité même de Lancisi, qui est encore le meilleur qui ait été publié, sur un objet aussi important d'hygiène publique.

Tout le monde sait que le quinquina est le seul remède que l'on puisse opposer efficacement aux fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes. J'avois peu insisté d'abord sur l'histoire physique de cette écorce, parce que je n'avois rien à ajouter aux faits contenus dans nos livres de matière médicale. Mais

depuis, j'ai eu occasion de puiser de nouvelles lumières dans les entretiens particuliers du célèbre botaniste M. Zéa, dont l'amitié m'est aussi honorable que précieuse ; et j'ai pu enrichir mon ouvrage des recherches que l'illustre Mutis a continuées pendant plus de trente-cinq années à Santa-Fé de Bogota, ce pays tant vanté par le célèbre Smith, et que la nature a comblé de ses dons. Que ne devons-nous pas attendre encore des savans de tous les pays, lorsque la paix aura fait renaître les communications fraternelles, et qu'il se sera établi entre les différentes nations de l'Europe, un commerce libre de travaux et de gloire? L'Espagne sur-tout est singulièrement propre à hâter le progrès des sciences, par la nature de son sol favorisé du soleil, et où il seroit

facile d'acclimater les plus précieuses productions de la terre; par l'heureuse position de ses colonies ; et enfin par le génie particulier des Espagnols, singulièrement porté à l'observation et aux découvertes.

Il faut l'avouer, il ne manquoit à ce peuple intéressant, que des encouragemens, et on doit tout espérer de ses ressources, depuis que des ministres éclairés et pleins d'ardeur pour l'avancement des sciences naturelles, apprécient dignement le mérite et les talens (1). On doit particu-

(1) Que ne devra-t-on pas au zèle si éclairé de M. Cevallos, dont le ministère honore tant la nation espagnole ? Les journaux de France ont rendu depuis long-temps un hommage bien mérité à MM. Alonso et Moreno, qui, tous deux, aiment avec passion l'histoire naturelle, et la cultivent avec un grand succès.

lièrement attendre beaucoup de ces expéditions savantes, que l'on fait actuellement dans toutes les possessions espagnoles, et notamment de celle qui est dirigée par M. Mutis, dont l'Europe entière attend impatiemment les ouvrages.

Comme rien n'est plus essentiel que de bien distinguer les diverses espèces officinales de quinquina, dans l'application que l'on en fait à la cure des fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes, on ne sauroit assez vivement désirer l'exportation de cette écorce salutaire de Santa-Fé de Bogota. On s'étonne en effet, qu'elle ait totalement disparu du commerce, après avoir été autant recommandée par les académiciens de Paris et de

Londres. J'ai été moi-même à portée d'éprouver son efficacité, en me servant des échantillons que M. Zéa, dont je me plais à citer le nom dans cet ouvrage, a bien voulu me remettre; et j'aurois étendu davantage mes essais, si j'en avois eu une plus grande quantité. Combien ne seroit-il pas à desirer que beaucoup d'autres médecins pussent avoir les mêmes avantages que moi (1)!

(1) Cette exportation seroit en outre un grand bienfait pour l'Europe; car le quinquina étant très-abondant à Santa-Fé de Bogota, et plus à notre portée, on a calculé qu'il reviendroit à un quart même du prix de celui qu'on nous apporte du Pérou. On prétend que ce sont ces mêmes avantages qui l'ont fait proscrire du commerce espagnol, sous le vain prétexte qu'il n'est point utile à la médecine, malgré que l'expérience journalière dépose en faveur de ses vertus.

Quant à ce qui concerne la dernière partie de mon ouvrage, où j'établis les règles qui doivent diriger constamment le médecin dans le traitement des ataxiques intermittentes, je n'ai presque rien ajouté à ce que j'en avois dit dans ma première édition, parce que la méthode curative de ces fièvres est à-peu-près parvenue à sa perfection par l'expérience et les longs travaux de mes prédécesseurs, et qu'on peut aujourd'hui transiger en quelque sorte sur ce point de doctrine, avec la précision exacte et rigoureuse du calcul.

Si j'avois mis en œuvre tous les matériaux qui me restent, j'aurois pu, sans doute, offrir au public un ouvrage bien plus volumineux ; mais

j'ai aspiré sur-tout à ne rien écrire qui ne fût utile ; et à l'exemple de certains hommes dont je m'honore de suivre les traces, j'ai vu mon sujet se resserrer en quelque sorte par l'effet d'une longue méditation. Heureux, s'il n'y a rien encore à retrancher de mon livre, et si je suis parvenu à être aussi court qu'il le falloit et que je l'ai desiré! Cette concision austère et philosophique, qui néglige pour ainsi dire les mots, pour ne s'occuper que des choses, et que j'ai tant ambitionnée dans le cours de cet ouvrage, a été le partage des plus célèbres observateurs. Elle peut seule avancer les progrès de cette grande et sublime science, que les Grecs appeloient divine; à laquelle ils dressèrent des autels:

honneurs qu'elle mérita sur-tout du temps d'Hippocrate, et qu'elle obtiendra encore parmi nous, si les efforts unis de plusieurs savans pour lui rendre l'éclat qu'elle a perdu, ont tout le succès qu'on peut en attendre, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre.

DISSERTATION
SUR
LES FIÈVRES PERNICIEUSES,
OU
ATAXIQUES INTERMITTENTES.

I.

PEU de maladies sans doute constatent mieux le pouvoir de la médecine et la certitude de ses moyens, que les fièvres qui font le sujet de cette Dissertation. Mais rien n'est généralement plus difficile à démêler que leur véritable caractère au milieu de leurs anomalies et des formes innombrables qu'elles revêtent. Aussi les plus anciens maîtres de l'art ont-ils imparfaitement connu leur nature, et totalement ignoré le mode de traitement qui leur convient.

II.

C'est aux modernes qu'étoit réservée la gloire de saisir et de discerner la marche propre d'une affection qui, jusqu'à eux, s'étoit dérobée à l'œil attentif de tant d'habiles observateurs (1). Parmi

(1) Quoique les anciens n'aient point approfondi l'histoire

ceux qui en ont fait l'objet spécial de leurs méditations, Mercatus, Heredia, Morton, occupent un rang honorable. Dans des temps plus postérieurs, Torti, Werlhof, Lautter, Senac, Cleghorn, Medicus, en ont donné une connoissance plus exacte et plus approfondie. Le premier de ces derniers sur-tout, s'éclairant du flambeau de l'analyse, a su isoler les symptômes majeurs, qui, dans quelques circonstances, impriment à la maladie une sorte de physionomie particulière;

des fièvres ataxiques intermittentes, il paroît pourtant qn'elles ne leur étoient pas tout-à-fait inconnues. C'est à tort que Morton s'est attribué la gloire de les avoir observées le premier, lorsqu'il a dit : *Operæ pretium duxi exempla aliquot hujusmodi febrium, quas nuperrime observavi, seligere, scriptis mandare, atque publici juris facere. Atque equidem hoc pensum eo lubentiùs aggredior, quia nemo adhuc (quantum scio) hoc subjectum tractavit, cujus cultura ad praxim medicinalem promovendam maximi momenti mihi esse videtur.* Sans parler ici de Salius Diversus, de Ludovicus Mercatus, de Michaël Heredia qui avoient précédé l'auteur dans cette carrière, on peut assuser qu'Hippocrate et Cælius-Aurelianus chez les Grecs, Avenzoar, Averroës et Avicenne chez les Arabes, avoient indiqué ces fièvres dans leurs ouvrages. Mais ce qu'on ne peut véritablement disputer aux modernes, c'est d'avoir en quelque sorte créé le traitement des ataxiques intermittentes, qui n'ont été combattues avec quelque efficacité que depuis Morton et ses successeurs. Il est peu de découvertes en médecine qui aient été plus manifestement utiles à l'humanité.

et a signalé avec sagacité ses principales métamorphoses. Aussi sa méthode nous paroît-elle la plus digne d'être suivie, quoique beaucoup de ses opinions soient susceptibles d'être modifiées ou étendues.

III.

On sait que le célèbre praticien de Modène a présenté la fièvre ataxique intermittente sous divers points de vue, que l'œil du médecin instruit ne pouroit trop s'exercer à découvrir et à bien distinguer. Ainsi, par exemple, dans le premier cas, il se manifeste des vomissemens bilieux et un flux de ventre véhément semblable tantôt à celui du cholera-morbus, tantôt à celui de la dysenterie : dans le deuxième cas, c'est un flux hépatique ou quelquefois noirâtre : dans le troisième, il y a cardialgie avec des efforts inutiles pour rejetter les matières contenues dans l'estomac : dans le quatrième, une sueur abondante qui n'apporte aucun soulagement : dans le cinquième, ce sont des syncopes réitérées : dans le sixième, c'est un froid continu, qui augmente par degrés et qui n'est point suivi de chaleur : dans le septième cas enfin, c'est une affection soporeuse grave, et qui diffère peu de l'apoplexie. A ces variétés de l'ataxique intermittente, toutes connues de Torti, je joindrai celle qui est décidée par la prédominance d'un délire tranquille, et

dont j'ai été à même de vérifier l'existence d'après les premières observations du professeur Pinel.

Je ne pense pas d'ailleurs qu'il faille autant restreindre, à l'exemple de Torti, le nombre des ataxiques ainsi signalées par un symptôme majeur et prédominant. D'après les descriptions fidèles qui nous ont été transmises par Morton, et quelques autres médecins dont le témoignage est authentique, on ne sauroit douter que cette fièvre ne puisse se masquer encore sous d'autres affections aussi redoutables. On l'a vue dans plusieurs cas, simuler la pleurésie ou le rhumatisme ; on a vu des douleurs néphrétiques intolérables, des attaques d'épilepsie, des convulsions, des cephalalgies violentes, des gênes considérables dans les organes de la respiration ; dans un cas même tous les accidens de l'hydrophobie caractériser périodiquement les paroxysmes, et ne disparoître qu'avec eux. Les faits divers qu'on a recueillis, suffisent sans doute pour qu'on soit fondé à en faire, non des espèces, mais des variétés nouvelles.

Afin de procéder avec ordre et n'introduire dans cet écrit que le langage clair, rigoureux et précis des sciences physiques, je vais les décrire successivement telles qu'elles s'offrent à l'observateur dans les lieux et les hospices où elles règnent. J'exposerai ensuite ce que l'on peut avancer aujourd'hui de plus certain sur leur nature et sur les causes qui concourent à leur production.

Je terminerai enfin par établir les règles positives qui doivent en diriger le traitement.

IV.

Fièvre ataxique intermittente cholérique ou dysentérique. Elle est le plus ordinairement tierce, selon la remarque de Torti, et il est excessivement rare qu'elle affecte un autre type. Son début est caractérisé par des vomissemens bilieux ou des déjections de même nature, d'une couleur verte-porracée, qui se déclarent avec abondance.

A ces vomissemens, à ces déjections, viennent se joindre des anxiétés et des ardeurs de l'estomac, une petite sueur autour du front, le hoquet, une voix aiguë comme glapissante, quelquefois rauque. La langue est sèche et aride, l'urine épaisse et rouge, la respiration anhéleuse et pénible. Les yeux sont caves, le pouls est petit et foible, les extrémités sont froides et livides; on y observe, en un mot, tous les phénomènes dont s'accompagne le cholera-morbus. L'ataxique intermittente diffère néanmoins de cette dernière affection, en ce que son symptôme prédominant a plus d'intensité encore, et que pour me servir de la comparaison de Torti, ce symptôme suit le mouvement et le période de la fièvre, comme l'ombre suit le corps. L'auteur que je viens de citer donne l'histoire de trois malades atteints d'une tierce cholérique qui a constamment présenté ce caractère.

Dans un cas seulement la matière des vomissemens et des déjections étoit très-peu abondante et ne s'échappoit qu'avec beaucoup d'efforts.

D'autres fois le période fébrile s'accompagne d'un flux comme dysentérique ; c'est-à-dire que les matières rendues par le malade sont muqueuses et sanguinolentes. Leur expulsion se fait avec un ténesme et des épreintes intolérables. Leur âcreté est telle qu'on diroit qu'elles corrodent quelquefois le rectum. L'estomac est tourmenté de vives douleurs, comme si ses membranes étoient arrachées ou déchirées.

Torti a pourtant remarqué que le plus communément cette espèce d'évacuation est suivie de moins de danger que la première que nous avons décrite. La fièvre, quoique paroissant plus intense, est en quelque sorte ici moins concentrée.

On peut lire dans l'ouvrage de cet auteur, l'observation d'une double tierce pernicieuse avec excrétion continuelle d'une mucosité sanguinolente semblable à celle de la dysenterie : il y avoit néanmoins cette différence que l'excrétion avoit lieu aussi par la voie du vomissement, ce qui n'arrive pas dans cette dernière maladie ; et que quoique les intestins ne fussent pas exempts de tranchées, le siége principal des souffrances étoit dans l'estomac.

On peut rapprocher de l'ataxique intermittente cholérique, l'exemple cité par Fernel, d'une fièvre

véritablement pernicieuse, quoique les circonstances n'en soient que très-brièvement détaillées (1). Un homme, à la fleur de l'âge et accoutumé à la bonne chère, avoit été sujet depuis long-temps à une évacuation quotidienne de bile. Cette évacuation se supprima tout-à-coup et fut remplacée par une vive cardialgie accompagnée de vomituritions et de fortes quintes de toux. Il éprouva ensuite pendant quelque temps des frissons analogues à ceux qui se manifestent dans les intermittentes tierces ordinaires, mais beaucoup plus violens, et se répétant par intervalles durant la journée, sans être suivis d'aucun autre symptôme. Quinze jours environ s'étant écoulés, la fièvre se déclare avec le type déjà énoncé, et le malade succombe dès les premiers accès. A l'ouverture du cadavre, on trouva à-peu-près une livre de bile verte épanchée principalement autour des cavités du foie.

V.

Fièvre ataxique intermittente hépatique ou atrabilaire. Quoique cette variété ait été observée chez des individus robustes qui ont résisté à ses atteintes, le plus communément elle doit être considérée comme mortelle, si on n'applique à temps et à propos les moyens de l'art. Le symptôme

(1) *De sed. intermitt. lib. 4. cap. 11.*

prédominant qui la constitue est un flux de ventre copieux et fréquent, semblable à de la lavure de chair, et désigné sous le nom de flux *hépatique* par les anciens. Il se manifeste d'abord sans aucune incommodité bien fâcheuse en apparence pour le malade; mais il conduit bientôt à une prostration extrême du systême des forces. Le pouls devient petit et foible; la voix est aiguë et par fois éteinte. Il y a un refroidissement notable du corps et des extrémités. Le malade a une telle propension à la défaillance, qu'elle a lieu toutes les fois qu'il veut se lever du lit. Les fonctions de l'entendement néanmoins sont sans altération. (Voyez *la cinquième et la sixième observation de Torti*, *lib.* 4, *cap.* 1.)

Quelquefois la matière des excrétions est un sang noirâtre, tantôt liquide et tantôt concret, tantôt moitié coagulé, tantôt moitié dissous. Si cette déjection mentionnée souvent par Hippocrate et appelée vulgairement *atrabilaire*, est excessive et réitérée, elle est accompagnée bientôt des symptômes les plus alarmans, tels que l'oblitération du pouls, la froideur et la lividité des membres, la face hippocratique, etc. (Voyez *la septième et la huitième observation de Torti*, *lib.* 4, *cap.* 1.)

Les recueils des observateurs contiennent beaucoup d'exemples de fièvres intermittentes hépatiques. Raymond-Restaurand en cite une qu'il

combattit par l'administration du quinquina, à une époque où ce médicament étoit encore peu répandu (1).

V I.

Fièvre ataxique intermittente cardiaque. Le symptôme de cardialgie, qui signale constamment cette fièvre se déclare communément au début de l'accès, lorsque le malade est encore dans le frisson, ou lorsque la chaleur commence. Alors le malade éprouve un sentiment de mordication à l'orifice de l'estomac, avec des vomissemens ou des nausées; il est sujet à de fréquentes lipothymies. Son pouls est presque insensible; sa vue est plus ou moins obscurcie; sa face est pâle, cadavéreuse; ses tempes sont affaissées, etc. Ce sentiment de mordication qui constitue le principal caractère de la fièvre, est quelquefois si violent, qu'il arrache des cris et de profonds gémissemens au malade. Torti parle d'une femme chez laquelle ce symptôme de cardialgie s'étoit accru à un tel point, qu'il lui sembloit que son estomac étoit mordu et rongé par des chiens. (Voyez *sa neuvième observation*, *lib.* 4, *cap.* 1.)

C'est à l'ataxique intermittente cardiaque, qu'il faut rapporter la fièvre dite *syncopale*, par

(1) De l'usage du china-china pour la guérison des fièvres, 1680.

Forestus, et que ce médecin habile observa chez une femme, en 1563 (1). Les paroxysmes qui suivoient le période de la tierce, caractérisés par un pouls petit, rare, des urines crues, etc., ne tardèrent pas à se manifester tous les jours, et dès-lors une douleur excessive se fit sentir à l'estomac. Forestus a recueilli quelques autres faits analogues à ce dernier.

On trouve dans une Dissertation latine d'Aurivill (2), l'exemple d'une ataxique intermittente cardiaque, qui fut heureusement arrêtée par le quinquina. Le premier accès ressembloit à ceux d'une fièvre intermittente ordinaire, excepté qu'il y avoit peu de sueur. Le jour suivant, jour de l'intermission, grande foiblesse. Le troisième accès débutant par un léger frisson, fut plus alarmant. Il se termina par une très-petite sueur ; et le quatrième jour il n'y eut point d'apyrexie. Le cinquième jour la fièvre avança. Le malade, au lieu du froid, n'éprouva que des frissonnemens, auxquels la chaleur succédant, il fut saisi d'un sentiment violent de constriction, dont on rapporta le siége à la région inférieure de la poitrine, à cause de la suffocation, qui menaçoit à chaque instant sa vie. D'ailleurs,

(1) *De febrib. intermitt. lib. 3. obs. XXIX. nam priùs in ventriculo ipsa valdè conquerebatur.*

(2) *Dissert. de febrib. intermitt. Malign.* 1765.

prostration des forces ; défaillances ; grandes anxiétés ; tristesse sombre ; distorsion des yeux et trouble de la vue ; nausées et vains desirs de vomir, ou réjection d'un peu de matière bilieuse ; douleurs intercurrentes de l'ischion, qui se répandoient sur presque tout le côté. Le sang tiré par la saignée, n'avoit rien d'extraordinaire ; l'urine, après un accès très-grave, étoit trouble, noirâtre, fétide ; on voyoit une pellicule à sa surface et elle déposoit un sédiment blanc. Le même auteur rapporte un second exemple de cette variété de l'ataxique, remarquable par la nature de la cause qui l'a produite ; nous aurons occasion d'en parler dans le cours de cette dissertation.

Je puis aussi citer l'exemple d'une fièvre cardiaque dont fut attaquée une jeune fille de seize ans, logée près d'un égoût voisin de la rue du Four, à Paris. Les accès de cette fièvre d'abord méconnue et traitée par des purgatifs, étoient marqués par une cardialgie vive et souvent intolérable, une respiration laborieuse et inégale, des anxiétés extrêmes. Un des élèves du professeur Pinel, qui logeoit dans la même maison, reconnut le caractère de cette fièvre, qui fut d'abord supprimée en donnant le quinquina, à la dose de deux gros, dans l'intervalle des accès. Ils se renouvellèrent encore huit jours après, et ils furent de nouveau guéris par le même

remède, secondé par des doses réitérées d'un vin généreux.

VII.

Fièvre ataxique intermittente diaphorétique. Elle est regardée comme étant éminemment insidieuse, sans doute parce qu'elle se déclare sans aucune apparence funeste, par des tremblemens et des frissons, auxquels il succède de la chaleur et des sueurs précoces, qui semblent devoir la juger au premier aspect. Mais le danger de la fièvre croît réellement, à mesure que ces sueurs deviennent plus abondantes et plus générales. L'organe cutané paroît être dans un état complet d'atonie. Tous les pores ouverts laissent échapper une sueur épaisse, visqueuse, souvent froide, qui pénètre jusques dans l'intérieur des matelas. Le malade se fond et se résout, pour ainsi dire, en liquide. Ce symptôme ne se déclare dans quelques circonstances, que sur le déclin de l'accès, et n'en est pas pour cela moins pernicieux. En général le pouls est fréquent, petit et foible ; la respiration est anhéleuse ; tout le système des forces est dans la langueur ; il n'y a que les facultés intellectuelles qui n'éprouvent aucune lésion : le malade se sent peu-à-peu anéantir.

L'ouvrage de Rivière contient une observation de cette variété de l'ataxique intermittente,

qui mérite d'être rappelée (1). Un homme étoit occupé à quelque ouvrage dans son jardin, lorsqu'il fut saisi d'une douleur grave et subite à la région épigastrique. Ne pouvant se tenir debout, il se rendit dans sa maison qui n'étoit qu'à une très-petite distance, et se coucha. La fièvre ne fut pas d'abord très-violente ; mais le lendemain son corps fut couvert d'une sueur abondante et spontanée, qui appaisa les douleurs du diaphragme. Cette sueur qui inondoit le malade, et qui alloit toujours en augmentant, ne céda à aucun moyen ; les forces s'éteignirent peu-à-peu, et la mort survint, sans qu'aucun autre symptôme eût donné lieu de la prévoir.

Il seroit du reste difficile de donner un tableau à-la-fois plus détaillé et plus fini de la fièvre dont il s'agit, que celui qu'en a retracé l'illustre médecin de Modène, d'après les symptômes qu'il avoit lui-même éprouvés, et sur lesquels il avoit profondément médité. Elle avoit débuté par deux paroxysmes légers, et qui n'avoient rien d'alarmant. Ce ne fut que vers la fin du troisième, qu'une sueur copieuse commença à se manifester sur la poitrine, les bras, le col et le front ; il supporta d'abord assez bien cette évacuation ; mais il éprouva soudainement une douleur si atroce dans les cuisses, qu'il lui sembla qu'elles

(1) Observ. comm. XXVIII.

étoient coupées transversalement et d'un seul coup. Cette sensation se continua un certain temps ; les autres organes d'ailleurs n'étoient point altérés ; l'entendement étoit parfaitement sain, le pouls étoit bon, le visage et les yeux ne s'éloignoient pas de l'état naturel, et cependant il croyoit sentir l'approche de la mort. Les souffrances néanmoins se calmant peu-à-peu, la sueur s'accrut, et avec elle la fièvre ; le pouls devint petit et fréquent, les forces s'affaissèrent : ces symptômes firent des progrès. Il se manifesta des anxiétés, et une chaleur ardente à la région précordiale ; mais rien n'étoit plus laborieux pour lui que le sommeil auquel succédoient des tremblemens, des inquiétudes et un mal-aise inexplicables, ce qui faisoit qu'il évitoit soigneusement de dormir.

Sur le déclin de cette fièvre, qui dura onze jours, et qui fut efficacement combattue par le quinquina, le malade ne se levoit de son lit qu'avec la plus grande difficulté. Il ressentoit un poids dans ses jambes, comme si elles eussent été recouvertes de plomb, ce qui lui faisoit craindre une rechûte qui eut effectivement lieu après sa première sortie. Mais la fièvre ayant pris d'abord le type de double-tierce sous-continue, sans être accompagnée de sueurs ni d'aucun symptôme prédominant, acquit peu-à-peu un caractère aigu et céda aux remèdes convenables.

Il est à remarquer que quoique le malade fût radicalement guéri depuis quelques mois, et qu'il se fût déjà livré à la chasse et à d'autres exercices laborieux, il ne pouvoit néanmoins appuyer ses pieds sur le pont de sa voiture, sans que la douleur excessive qu'il avoit ressentie dans le milieu des cuisses, dès le troisième paroxysme de la fièvre, ne se renouvelât, ce qui le contraignoit à placer continuellement ses jambes dans une position horizontale.

L'exactitude presque minutieuse avec laquelle Torti a noté jusqu'aux moindres symptômes qui lui étoient survenus, doit nous convaincre que, pour arriver à une connoissance parfaite du diagnostic, tout doit être scrupuleusement recueilli dans l'observation des maladies (1).

Sauvages rapporte dans sa Nosologie, qu'il a eu occasion de voir deux fois cette fièvre (2). Le premier cas a été observé sur un homme de quarante ans, d'un tempérament mélancolique. Il éprouvoit de deux jours l'un, des sueurs si abondantes, qu'on étoit forcé de le changer

(1) *Cæterum nil magis ad veritatem axiomatum conducit, quam exacta, ac prorsus austera symptomatum omnium ut ut minimorum, ut ut vilium, ac penè inutilium in morbo observatorum descriptio. Baglivi. prax. med. lib.* 11, *fol.* 176.

(2) *Nosolog. méthod. tom. I, class.* 2, *Tritæoph. typh.* fol. 335.

de linge jusqu'à neuf fois par nuit. Il étoit continuellement dans un état de moiteur. Le malade résista à la purgation, et à la saignée qu'on lui administra mal-à-propos. Le sujet de la deuxième observation étoit une femme. La fièvre étoit accompagnée d'anxiétés, de boulimie, et d'une foiblesse extrême; la sueur étoit de huit heures; le moindre réfroidissement provoquoit le retour des paroxysmes tous les jours.

Je ne dois point omettre de parler ici d'une fièvre intermittente comateuse, d'abord guérie par le quinquina, à la dose d'une once, puis renouvelée le douzième jour sous la forme de diaphorétique avec tous les symptômes décrits par Torti, et supprimée de nouveau par le même remède, suivant la notice que m'en a donnée le professeur Pinel. Cet exemple d'une fièvre qui, suivant les nosologistes, devroit être rapportée à deux espèces différentes, fait voir que les différentes formes que prennent les fièvres pernicieuses, ne tiennent point à un caractère spécifique et constant, mais à de simples variétés.

VIII.

Fièvre ataxique intermittente syncopale. On a vu que dans les variétés déjà décrites, il pouvoit se manifester accidentellement des défaillances; mais dans celle-ci elles sont un symptôme essentiel et primitif. Le moindre mouvement paroît

les

les provoquer ; il suffit pour cela que le malade veuille se tourner d'un côté ou qu'il veuille mouvoir le bras ou la main. Il a besoin d'être constamment soutenu par des odeurs stimulantes. Aucune partie du corps n'est spécialement affectée ; le malade languit sans aucune cause manifeste ; la nature semble à chaque instant se refuser au travail des fonctions ; le pouls est petit, déprimé, fréquent ; le front et le col sont baignés de sueur ; les yeux sont caves, troublés, etc. ; la prostration des forces est universelle. Tous ces symptômes sont généralement très-dangereux, quoique l'intermission soit assez tranquille.

Rivière parle d'une femme, atteinte d'une double-tierce, caractérisée par des lypothimies réitérées qui faisoient craindre pour sa vie (1). La fièvre combattue par les cordiaux, ne fut ni mortelle, ni de longue durée.

Rien ne prouve mieux combien les secours de l'art, habilement administrés, peuvent être efficaces dans les cas même les plus désespérés de cette affection, que l'observation d'une intermittente syncopale, traitée par Torti, et dont on peut lire les détails dans son ouvrage (2). Lorsqu'il fut appelé, le malade étoit couché,

(1) Observ. XXXVI. Cent. 4.

(2) *Therap. spec. lib. 4, cap. 11. Fol. 319.*

sans mouvement ; la face étoit plombée et cadavéreuse ; les yeux demi-fermés, ne laissoient voir que le blanc ; la respiration étoit stertoreuse ; les pulsations du pouls étoient inégales et à peine perceptibles. Les syncopes avoient constamment prédominé.

I X.

Fièvre ataxique intermittente algide. Il survient quelquefois un froid continu qui, loin de s'évanouir et d'être remplacé par de la chaleur, se prolonge et occupe la plus grande partie du paroxysme. Indépendamment de ce symptôme primitif, le malade éprouve de la soif, des anxiétés ; il pousse des plaintes ; sa voix est entrecoupée, sa langue âpre ; son urine abondante et claire ou d'un rouge foncé et en petite quantité ; son aspect est cadavéreux ; plusieurs de ces symptômes persistent quelquefois durant le temps de l'intermission.

On lit dans le recueil de Rivière, l'histoire d'une femme très-avancée en âge, qui éprouvoit tous les jours les accès d'une fièvre algide (1). Le réfroidissement universel qui caractérisoit ces accès, duroit douze ou quinze heures. L'intermission n'étoit jamais parfaite, et la prostration

(1) Observ. LVI. Cent. 4.

des forces étoit considérable, à cause d'une lienterie opiniâtre qui compliquoit cette affection. Ces symptômes combattus par les toniques, cèdèrent le onzième jour.

Cette même fièvre est quelquefois observée à la Salpétrière. La portière de cet hospice, âgée d'environ trente-six ans, en a été manifestement atteinte. Au premier accès, froid des pieds et extrême prostration des forces. Au deuxième, augmentation du froid, qui se propagea jusqu'au-dessus des genoux. Le troisième paroxysme eût été probablement mortel, si le professeur Pinel n'eût profité de l'intermission, pour arrêter la fièvre, en faisant prendre à la malade une dose convenable de quinquina et de l'excellent vin de Bordeaux (1).

Un fait absolument analogue a été observé plus récemment encore dans le même hospice. Une femme, âgée de soixante-deux ans, fut

(1) Le professeur Pinel fut d'autant moins trompé sur le caractère pernicieux de cette fièvre, qu'il avoit vu un semblable fait chez un homme avancé en âge, dans une campagne aux environs de Montpellier. Le froid des pieds seulement caractérisa le premier accès; le deuxième fut marqué par le froid des parties et de la jambe en même temps; le troisième par celui de toutes les extrémités inférieures. Le malade mourut dans le quatrième, faute d'avoir pu se procurer le quinquina nécessaire pour supprimer la fièvre.

saisie tout-d'un-coup et sans avoir éprouvé aucun symptôme précurseur, d'un froid glacial des pieds et des mains, avec perte de sentiment. Après les quatre premiers accès de cette algide, qui avoit pris le type de double-tierce, le froid des pieds monta jusqu'aux genoux, celui des mains s'étendit jusqu'au coude : l'abattement fut alors plus considérable. Dans l'intervalle du quatrième au cinquième accès, le quinquina fut administré à la dose de deux gros, en y mêlant douze grains de canelle en poudre, pour augmenter son efficacité, et en secondant son action par quelques doses de vin d'absynthe. L'accès suivant fut celui d'une fièvre tierce bénigne qui se soutint encore six jours en diminuant par degrés ; elle disparut enfin par le seul usage continué du vin d'absynthe (1).

(1) On ne doit point, à l'imitation de certains observateurs (Heredia, *De febr. pernic. tom. I.* Sauvages, *Nosolog. méthod. tom. I.*), ranger parmi les pernicieuses, comme étant primitives et essentielles, la fièvre épiale de Galien (*de inæq. intemp.*) et la lypirienne du même auteur. De ces deux affections, la première doit inconstestablement être rapportée à l'algide intermittente (*Gorræi deffinit.*), n'étant que la modification de son phénomène principal; la deuxieme peut en dépendre dans quelques circonstances; mais elle est le plus souvent ou un accident particulier de la *meningo-gastrique* portée au plus haut degré, ou le produit d'une inflammation interne (Vallésius, 4ᵉ. *controv.*

X.

Fièvre ataxique intermittente soporeuse. Le symptôme d'assoupissement dont cette ataxique s'accompagne, survient tantôt dans le commencement, tantôt dans l'augmentation du paroxysme. Il s'accroît, décline et disparoît avec la fièvre. L'intermission néanmoins est souvent marquée par une sorte de propension au sommeil. Presque toujours il y a lésion ou même oblitération complète de la mémoire. Le malade oublie soudain ce qu'il

cap. 23). Quelques auteurs ont noté cette dernière comme un symptôme de la fièvre continue maligne. *Ma ciò, che sembrami più notabile in questa sorte di febbri, si è, che alcune volte membri estremi dell'indisposto sembrano quasi gelati, nell'alto stesso ove le viscere avampano di caldo* (Aless. Pascoli. *Dell. febbr. theor. et prat.*).

Il faut pareillement regarder comme une sous-variété de l'algide intermittente, la fièvre désignée le plus communément par les anciens sous le nom de *querquera*, et sur laquelle ils ont tant discuté (Apulée, *Apolog. c.* 1). (Arnobe, *L.* 1.). (Aulugelle, *N°. A. LXX. c.* 1.) (Lucilius, *Fragm. satyr.*). (Plaute, *Fragm. frivol.*) Cette affection qui a la plus grande analogie avec les précédentes, est marquée à la fois par des frissons, des chaleurs, et des tremblemens considérables; elle prend le plus ordinairement le type des quartes. On peut consulter à ce sujet une dissertation très-curieuse insérée dans la collection des thèses d'Allemagne, et qui a pour titre : *Comment. de febr. querquera ex antiquitate erutâ.*

vient de demander ; si on lui donne le vase à uriner, il ne se souvient plus de l'usage qu'il vouloit en faire, et se rendort. Quelquefois il balbutie, altère les mots en les prononçant, ou les emploie l'un pour l'autre, comme si sa langue étoit paralysée. Lorsque l'affection comateuse a fait des progrès, le malade devient insensible aux plus forts excitans, tels que les vésicatoires, les ventouses, etc., à l'application même du feu. Le danger est communément d'autant plus grave que l'assoupissement est plus profond. Le hoquet surtout est un symptôme sinistre, et lorsqu'il se manifeste, le malade succombe vers le troisième ou le quatrième accès.

Toutes les soporeuses observées par Werlhof, étoient du genre des tierces, les unes simples, les autres doubles (1); le carus avoit lieu le plus communément le cinquième jour depuis l'invasion; quelquefois il survenoit plus tard. Le pouls étoit fréquent chez le plus grand nombre des malades. Il fut constamment très-lent chez l'un d'eux, durant l'espace de neuf jours, époque à laquelle la mort survint. Hors du paroxysme, il étoit naturel chez quelques-uns; chez d'autres il étoit dur et intermittent.

Les malades d'ailleurs absolument privés de la faculté de sentir et de se mouvoir pendant le

(1) *Observ. de febrib.* fol. 14.

paroxysme, ne donnoient des signes apparens de vie que par l'acte de la respiration. Cette fonction s'exécutoit chez plusieurs d'entre eux, avec des hoquets et une sorte de ronflement qui est un des signes principaux auxquels les auteurs ont recours pour distinguer le carus de la vraie apoplexie. Le malade dont Eugalenus cité par Werlhof, décrit l'accès, résistoit à tous les moyens d'excitation. Il entrouvroit par fois ses paupières, et les refermoit soudain; quelquefois aussi ses yeux étoient demi-fermés, ou ils restoient ouverts, mais immobiles et sans le sentiment de la vision. Ces symptômes revenoient et cessoient avec les paroxysmes de la fièvre. Les sens étoient obtus dans l'intermission.

En général l'affection carotique devenoit meurtrière à mesure que les accès se multiplioient. Elle fut mortelle pour plusieurs, dès les premiers temps de son invasion; elle fut quelquefois accompagnée de catalepsie, d'envies fréquentes et pénibles d'uriner, de mouvemens convulsifs, etc.

Rembert-Dodonæus cite deux faits d'une fièvre intermittente avec assoupissement (1). Il observe fort bien que ce symptôme paroît et disparoît avec elle, et qu'il ne faut songer à y remédier que dans le temps de l'intermission. *Si etenim tempore paroxysmi pleraque temere tententur, non raro in ipsâ*

(1) *Exemp. medic. observ.* fol. 7 et 8.

accessione æger deficit. Dans l'un de ces cas, la mémoire a resté long-temps lésée après la convalescence.

Charles Pison a aussi tracé une description très-circonstanciée de l'ataxique intermittente soporeuse, sous le nom de *parapoplexie*, ou de fièvre *tritæophie* comateuse (1). Un homme âgé de 63 ans, fut pris dès le matin, et dans un temps froid, d'un frisson avec de grandes lassitudes; une soif véhémente et le trouble de la vue. Sa face devint rouge et presque livide, les urines étoient abondantes, mais tenues et limpides comme de l'eau claire: ces symptômes durèrent tout le jour. A l'approche de la nuit, somnolence, état de torpeur et de stupeur, perte de mouvement, taciturnité, perte de la mémoire, sorte de démence. Le malade ouvroit et fermoit tour-à-tour les yeux, ne parloit que lorsqu'on l'interrogeoit, disant un mot pour l'autre, s'avançant la tête baissée et le dos voûté, se mettant à table, ne prenant que d'une main mal assurée les alimens, les jettant sur la nappe au lieu de les mettre sur son assiette, ne pouvant boire comme à l'ordinaire, à cause de la difficulté et de la lenteur de la respiration, et gardant un silence inaccoutumé durant le repas, etc.

S'étant levé de table, à peine pouvoit-il se tenir debout; sa marche étoit lente; il tenoit son chapeau

(1) *Select. observ. et consil. etc.* fol. 78.

dans sa main, contre son habitude, le laissoit tomber par terre, et quand on le lui avoit rendu, il il falloit l'avertir de le placer sur sa tête, etc.

Pendant que tous ceux qui l'environnoient étoient dans le plus profond étonnement, il s'éveille et revient à lui, mais ne rappelle rien de ce qui lui est arrivé. Alors le pouls est développé, fréquent et inégal; soif vive, état d'inquiétude pendant le reste de la nuit.

Le jour suivant, il se manifesta des sternutations violentes avec toux et enrouement; la fièvre s'affoiblit ensuite pour renaître le jour d'après. Augmentation du pouls, extrémités froides, urine toujours copieuse, mais claire; enfin chaleur considérable, etc. La fièvre garda ce caractère jusqu'au quinzième jour.

Dans l'une des rechûtes qu'éprouva le malade, il y avoit une telle lésion du mouvement, que le malade paroissoit cataleptique toute la journée dans son lit.

L'accès le plus fort fut remarquable par un grand réfroidissement des extrémités, par la perte de la mémoire, le délire, l'émission involontaire des urines, des insomnies, la perte de la voix et des sens; le malade étoit devenu si lourd, que ses domestiques le remuoient avec la plus grande peine. Sa déglutition étoit empêchée; et il étoit insensible à tous les stimulans, à l'action même des ventouses. Respiration fréquente

et difficile ; le pouls qui étoit d'abord développé et renitent, étoit petit, fréquent et inégal ; visage enflammé ; effusion de larmes ; durée des symptômes depuis midi jusqu'à neuf heures du soir ; apparition d'une abondante sueur. Le malade revint ensuite à lui, reconnut les assistans, répondit aux questions qu'on lui fit ; mais il ne tarda pas à être saisi d'une chaleur plus violente. Le matin du jour suivant, le malade se plaignit d'une douleur vive dans les fesses où se forma un abcès gangreneux, et il ne put résister au quatrième accès qui l'emporta.

La fièvre ataxique intermittente soporeuse est la plus commune à l'hospice de la Salpêtrière ; mais elle ne s'y montre pas ordinairement avec ce degré d'intensité que Torti et Werlhof ont retracé dans leurs descriptions. On n'y remarque pas généralement cette insensibilité profonde aux stimulans extérieurs, cette interception de la vue, de l'ouie et des autres sens, cette petitesse du pouls, ces traits du visage hippocratique, ces accidens nerveux, qui caractérisent éminemment les affections de ce genre observées par ces deux célèbres médecins. Plusieurs cas néanmoins nous ont paru dignes d'être comparés avec les tableaux qu'ils nous ont transmis. Mon ami, le citoyen Richerand, élève qui s'est si bien distingué dans cette école, conserve l'histoire d'une intermittente carotique très-curieuse dans ses détails. Les

deux côtés du corps présentoient des symptômes différens; le droit étoit affecté de paralysie; le gauche étoit cataleptique. Parmi les nombreux exemples de cette fièvre qui se sont offerts à nos yeux, nous nous bornons à exposer le suivant.

La nommée Morand, sexagénaire, éprouva, dans la soirée du 27 fructidor de l'an six, un violent frisson suivi d'un chaud brûlant, ce qui la détermina à se rendre dans une des salles de l'infirmerie. Les trois accès qui succédèrent furent marqués par les mêmes symptômes; mais le premier vendémiaire, le paroxysme se déclara par un froid intense dont la durée fut d'une heure et demie environ; le délire survint et fut bientôt suivi de l'état soporeux. La respiration étoit stertoreuse, la langue aride et brunâtre, le pouls irrégulier et foible; la chaleur de la peau excessive, mais n'augmentant point par le toucher comme dans la fièvre bilieuse; les sueurs étoient accablantes, et la prostration des forces extrême.

Le 2 du mois, point de rémission; le soir il y eut une exacerbation marquée par la perte de connoissance, des déjections involontaires, des soubresauts de tendons, des mouvemens convulsifs des lèvres; l'haleine étoit fétide, la face décomposée, et le carus plus profond.

Le 3, mêmes phénomènes, auxquels vint se joindre la paralysie des extrémités.

Le 4 au matin, l'accès duroit encore; les

symptômes étoient cependant légérement diminués, car la malade pouvoit remuer les mains; elle répondoit à quelques questions, quoique d'une manière vague; elle avaloit plus facilement l'eau vineuse qu'on lui administroit. La chaleur étoit moins vive; la rémission devint un peu plus sensible, au point qu'entre deux et trois heures après midi, on put donner deux gros de quinquina et appliquer deux forts vésicatoires aux jambes. La nuit il y eut des selles copieuses, et la malade fut un peu soulagée.

Le 5, vers les six heures du matin, il y eut un frisson suivi de chaleur, mais sans délire et sans assoupissement. La langue auparavant sèche et glabre, commença à s'humecter vers sa pointe et sur ses bords. Il survint pourtant des maux de tête et des lassitudes extrêmes dans tous les membres. Quelques taches gangreneuses se manifestèrent aux plaies des vésicatoires.

Le 6, symptômes gastriques, bouche mauvaise, céphalalgie, sentiment douloureux dans l'épigastre, soif vive. Le soir, réfroidissemens vagues remplacés par des chaleurs et des sueurs. Les escarres des ulcères commencèrent à se détacher; le fond des plaies étoit pâle, blafard, peu animé; les extrémités furent affectées d'un commencement d'œdématie.

Le 7, le 8, le 9, le 10, jusqu'au 15 inclusivement, état douteux; grand affoiblissement;

vives douleurs dans les plaies des jambes pansées avec la poudre du quinquina ; absence du sommeil.

Le 16, sentiment de colique avec évacuation de matières séreuses extrêmement fétides, pouls petit et misérable. Ulcérations étendues au coccix, résultant du coucher continuel en supination. Ces ulcérations exigeant des pansemens fréquens, la malade fut transportée dans les salles de chirurgie, où elle mourut par le devoiement colliquatif, que tous les fortifians ne purent arrêter.

Qui peut méconnoître dans cette observation une sub-intrante comateuse ? N'est-ce point au moment où la rémission plus marquée permit de placer le quinquina avec espoir de quelque succès que ce fébrifuge fut administré ? Mais comme le caractère sub-intrant de la fièvre n'avoit pas permis de le donner plutôt, et que la prostration du système rendoit le danger imminent, on y joignit le vésicatoire, dont l'action est communément certaine et prompte. La fièvre a véritablement été supprimée ; et si dans la suite de sa convalescence, cette femme épuisée par l'âge et des infirmités antécédentes, a succombé, on n'en doit pas moins reconnoître l'effet avantageux qu'a eu l'administration de l'écorce du Pérou ? Ce cas est l'exemple d'une crise parfaite, suivie de la mort de la malade qui, trop épuisée, n'a pu en quelque sorte ressaisir la vie.

Nous ajouterons aux divers faits que nous

venons de rappeler, celui d'une double-tierce avec état comateux, que le professeur Pinel a fait insérer dans le n°. 32 de la *Gazette de Santé* (1785). Le sujet de l'observation est un jeune homme de seize ans, qui s'étoit rendu de Paris à Corbeil où étoit sa maison de campagne. La fièvre préluda par des frissons violens, et par un froid intense qui se faisoit spécialement sentir dans les jambes. Elle avoit lieu pendant la nuit. Les plus grands accès étoient marqués par le délire, par une vive chaleur et par beaucoup d'agitations. Durant les petits accès, mêmes symptômes, mais à un moindre degré.

Le huitième accès commença à être seulement caractérisé par l'affection carotique; dès-lors, les accidens ne marchèrent plus qu'en augmentant de violence, à compter du jour où l'assoupissement s'étoit manifesté. Le sixième jour depuis cette même époque, l'accès fut on ne peut plus grave; froid invincible des jambes et des cuisses; aspect cadavéreux; insensibilité profonde. Le lendemain cependant, retour de la chaleur et libre exercice des sens. Le professeur Pinel ayant été appelé, déclara que l'écorce du Pérou qu'on avoit donnée jusqu'à ce moment en apozème, étoit insuffisante pour arrêter la fièvre; il fit administrer ce même remède en poudre, à la dose d'une once et demie. Le paroxysme suivant n'eut pas lieu, et la nuit fut assez tranquille. Le

lendemain, le malade ne se plaignoit que d'une grande foiblesse ; on le soutint par des bouillons restaurans et par quelques cuillerées de bon vin. Sa convalescence fut longue, mais il se rétablit parfaitement. On eut recours aux bains pour dissiper quelques douleurs, et des crampes que le malade ressentoit dans le gras des jambes, qui le fatiguoient lorsqu'il vouloit marcher.

X I.

Fièvre ataxique intermittente délirante. Nous croyons qu'on peut nommer ainsi cette variété où s'observe un délire qui en est le symptôme primitif, et qui suit avec une sorte de régularité le début, l'augmentation et le déclin des paroxysmes. C'est ce que nous avons eu occasion de remarquer chez une femme, âgée de soixante-huit ans, dans l'une des salles de l'hospice de la Salpétrière. Chaque accès de cette fièvre, qui a pris le type de tierce, a été manifestement caractérisé par le trouble des fonctions intellectuelles. Des accidens secondaires, tels que des sueurs, l'émission involontaire des urines, la soif ardente, la chaleur de la peau, etc., ont subi une multitude de variations. Les jours d'intermission, la malade se trouvoit très-bien ; elle ne conservoit aucun souvenir de ce qu'elle avoit éprouvé la veille. Cette fièvre s'est graduellement affoiblie par le quinquina dans l'espace d'un mois. Le citoyen Landré, qui

observe avec autant de sagacité que de zèle, m'a également communiqué un fait qui se rapproche beaucoup de celui que je viens de citer.

Nous sommes d'autant plus portés à admettre cette variété nouvelle de l'ataxique intermittente, qu'elle a été constatée plus récemment encore par deux observations du professeur Pinel, absolument semblables. Dans ces deux derniers cas, même lésion très-grave de la faculté de la mémoire, même foiblesse du pouls dans le premier temps de l'accès, même relâchement du sphincter de la vessie, qui donnoit lieu à une évacuation involontaire de l'urine, mais seulement durant le frisson. Les malades s'agitoient continuellement pour sortir de leur lit; le paroxysme se terminoit sans sueurs, et par une sorte d'assoupissement. Cette fièvre a également cédé à l'emploi du quinquina, à la dose de deux gros, en secondant son efficacité par le vin d'absynthe.

Torti, du reste, a aussi relaté dans son ouvrage, l'exemple d'une double-tierce où le délire prédominoit. *Huic nullum erat valdè formidandum peculiare symptoma præter delirium aliquod, cum remittente tamen febre evanescens* (1). Nous aurons occasion de reparler de ce fait, lorsque nous en serons aux ataxiques intermittentes qui tendent au type de continuité.

(1) *Therap. spec. lib.* 4, *cap.* 6, fol. 426.

Il faut regarder comme une sous-variété de la précédente, la fièvre ataxique intermittente avec délire frénétique, dont Lautter rapporte une observation.

Le sujet de cette histoire est un homme de cinquante ans, d'un tempérament sec, enclin aux maladies aiguës et aux toux catarrales, principalement en hiver ; cet homme ayant été, le 25 janvier de 1761, long-temps exposé à l'action d'un froid rigoureux, eut vers le soir un tremblement général, auquel succéda une grande fièvre accompagnée de beaucoup de chaleur, de toux fréquentes, de prostration bien marquée des forces.

Le 26 Janvier au soir, fièvre sans frisson qui la précédât, chaleur, soif, toux. Le malade se fit saigner. Le sang se couvrit de cette croûte que l'on nomme *inflammatoire*.

Le lendemain 27, le malade passa assez bien la journée ; mais le soir, tous les symptômes plus haut énoncés reparurent, mais avec moins d'intensité que la veille.

Le 28 Janvier, le soir, après le coucher du soleil, l'accès fut d'une violence extrême ; chaleur brûlante, rêve, fureur, délire, anxiétés de la poitrine, toux extrêmement fatigante. Le malade se fit saigner ; peu de temps après on fit appeler le docteur Lautter ; il trouva le malade avec une fièvre violente, dans le délire, sans sueur, avec une soif ardente, la langue

C

blanche, sèche, tremblante ; ne pouvant obtenir des renseignemens suffisans pour l'aider à déterminer le caractère de la fièvre, il fut obligé d'attendre des symptômes plus caractéristiques; il se contenta de donner pour boisson une décoction d'orge avec de l'oxymel et du nitre, et une décoction pectorale, afin de calmer l'intensité de la toux ; il fit appliquer les épispastiques à la plante des pieds.

Le lendemain 29, le malade se sentoit un peu mieux, la fièvre et la toux étoient moindres, l'expectoration se faisoit avec facilité ; la matière de l'expectoration étoit abondante, épaisse et comme ayant subi une sorte de coction ; la respiration ne différoit pas de celle d'un homme bien portant ; cependant, voyant que l'urine laissoit déposer un sédiment briqueté, le médecin fit de nouvelles questions au malade, ainsi qu'à ceux qui l'avoient entouré depuis le commencement de cette affection ; il en obtint les renseignemens que nous avons déjà exposés ; ce qui lui fit soupçonner une fièvre remittente, observant le type de tierce doublée : cependant, comme le paroxysme de la veille avoit été peu marqué, il attendit celui qui devoit suivre, pour acquérir une certitude plus entière. Ce paroxysme fut beaucoup plus violent, que Lautter ne l'avoit prévu ; car une chaleur subite ayant commencé à se manifester, le malade tomba dans un délire

complet; il se leva du lit, et seroit sorti de la chambre, sans l'opposition des personnes qui se trouvoient à temps pour l'en empêcher ; il les reconnoissoit, les maltraitoit, se mettoit dans une colère telle qu'il tomboit de fatigue, puis il se relevoit, il frappoit de côté et d'autre, crioit; il passa dans cet état toute la nuit et le jour suivant; son extérieur étoit le même que celui que l'on observe dans les accès de la frénésie; son pouls loin d'être dur et plein, n'avoit que de la foiblesse et de la vîtesse; comme la rémission étoit prochaine, on ne pratiqua point de nouvelle saignée; on attacha le malade, afin qu'il ne pût sortir de son lit; on appliqua de forts épispastiques aux jambes; on prescrivit trois onces de syrop diacode; le malade en prit une de suite, il devoit prendre la seconde le soir, au cas que le délire subsistât toujours : lorsque ce délire auroit cessé, il devoit prendre une demi-once d'extrait de quinquina, délayé dans de l'eau de citron et édulcoré avec ce même syrop diacode. Le délire dura tout le jour, et quoique l'on donnât, le soir, le syrop diacode comme il avoit été prescrit, ce symptôme persévéra pendant tout le cours de la nuit; c'étoit le moment du retour de l'accès qui avoit continué d'être moindre, malgré cela le délire fut d'une violence extrême. Enfin, le premier jour de février, quelques instans après que sa femme lui eut fait prendre la dernière

once de syrop diacode, ses yeux commencèrent à se fermer et il dormit paisiblement l'espace de deux heures ; ce fut dans cet état que le docteur Lautter le trouva ; le malade s'éveilla pendant qu'il étoit encore auprès de lui, parla quelques minutes avec bon sens, mais retomba bientôt dans un délire si grave qu'on pouvoit à peine le retenir dans son lit : comme on avoit à craindre ce jour-là le retour de l'accès qui avoit continué d'être plus fort, et qu'il eût été possible que le malade pérît pendant sa durée, on prescrivit l'extrait de quinquina à la dose de quatre cuillerées à toutes les heures. Jusqu'alors on n'avoit pu déterminer le malade à en prendre, mais à force de menaces, de promesses, etc. le docteur Lautter parvint cependant à lui faire prendre les quatre premières cuillerées ; il prescrivit ensuite une once de syrop diacode avec vingt gouttes de laudanum liquide de Sydenham, et quoique le malade pût tomber dans un profond sommeil, il recommanda de le réveiller pour lui faire prendre toutes les heures, sa dose de quinquina. Après avoir pris ce remède assoupissant, le malade cessa de délirer ; il ne s'endormit pas, mais il devint calme, et put prendre dans la soirée tout ce qui restoit de l'extrait de quinquina ; l'exacerbation qui suivit fut à peine sensible, du moins en comparaison des précédentes ; la chaleur, la soif furent moindres ; il toussa beaucoup, mais expectora

avec une grande facilité ; il eut peu de délire, et pendant la nuit il eut quelques heures d'un sommeil tranquille.

Le 2 Février il avoit peu de fièvre ; sueur assez peu marquée avec un délire à peine sensible, extrêmement abattu par tout ce qu'il avoit éprouvé. On prescrivit encore le quinquina, mais à de plus longs intervalles ; un opiate pour le soir, et de temps en temps de l'excellent bouillon, et pour boisson du petit lait et un peu de vin ; la nuit suivante le malade dormit paisiblement, plus d'exacerbation, plus de délire, et dans peu de jours, devenu convalescent, il ne lui resta qu'une grande débilité dans le systême des forces, un affaiblissement de la mémoire, un peu de toux.

Lautter prescrivit une ptisane pectorale et un régime analeptique (1).

X I I.

Fièvre ataxique intermitente péripneumonique ou *pleurétique*. Morton avoit fréquemment observé ce masque particulier de la fièvre ataxique intermittente. Ce grand médecin cite entre autres l'exemple d'un homme qui fut pris un matin d'un violent frisson, et d'une douleur si intense dans la région de la plèvre et des poumons, que la respiration en étoit pour ainsi dire interceptée ; un froid

(1) *Hist. medic. bienn. morbor. rural. Casus XXIV.*

universel s'étoit répandu sur tous les membres du malade ; la foiblesse étoit extrême, le pouls étoit petit et formicant. Malgré ces symptômes, Morton crut devoir remédier à l'état spasmodique du systême par la saignée du bras ; il eut aussi recours à des fomentations, à des linimens appropriés. Mais comme d'après la nature et le retour des paroxysmes, il n'avoit pas tardé à reconnoître le caractère pernicieux de la fièvre déguisée sous les apparences d'une péripneumonie, il fit du quinquina la base principale de son traitement, qui fut couronné du succès (1).

Je placerai ici deux autres faits qu'on trouve consignés dans l'ouvrage de Lautter (2). Un ouvrier de Luxembourg, âgé de trente ans, d'un tempérament sec, étant occupé à battre le blé, fut saisi d'abord d'un frisson, ensuite d'un froid violent, auquel succédèrent une courte chaleur et une soif intense ; le symptôme principal étoit une douleur excessive au côté gauche, qui gênoit considérablement la respiration. Forcé d'abandonner son travail, il alla se mettre dans son lit ; la fievre persista à-peu-près dix-huit heures dans le même état, et il y eut enfin une rémission sensible ; le surlendemain au matin, le malade se trouva mieux encore. Quoiqu'il fût un peu

(1) *Historia XXI.*

(2) *Hist. medic. bienn. morb. rural.*, etc. *Casus V. et IX.*

foible, que le point de côté persévérât, et qu'il restât sans doute un peu de fièvre, il se remit à l'ouvrage; mais vers le soir, tous les accidens reparurent, il regagna sa maison et son lit. Lautter fut appelé; trouva le malade avec une fièvre très-considérable, le pouls étoit dur, la respiration étoit douloureuse, pénible et presque éteinte; le point de côté étoit très-aigu; il n'y avoit ni toux, ni efforts pour la provoquer. D'après l'histoire de la maladie, le médecin reconnut aussitôt une fièvre pernicieuse intermittente, marquée par le symptôme qui prédomine dans la pleurésie; ne pouvant de suite attaquer de front cette fièvre, parce que l'exacerbation étoit alors à son plus haut degré de vigueur, il s'occupa de tempérer la violence des accidens; il fit tirer du bras situé au côté affecté, dix onces de sang qui se couvroit de la croûte phlogistique; il fit appliquer sur la partie douloureuse, un cataplasme émollient, qu'on avoit soin de renouveler. Intérieurement, il administra une décoction d'orge avec l'oxymel simple et le nitre, etc. : le malade fut soulagé, sa respiration devint plus facile, le point de côté diminua; la nuit cependant se passa dans l'insomnie, avec une chaleur et une soif excessives.

Le jour suivant, le pouls eut à la vérité moins de fréquence, il ne fut pas dur; il y eut cependant beaucoup de fièvre; la douleur de côté

persista ; l'urine très-rouge déposa un sédiment briqueté, les symptômes étoient très-adoucis ; mais comme ils n'avoient pas cessé, on continua l'usage des précédens remèdes. Le soir, le malade retomba totalement dans son premier état ; le lendemain au matin, il n'y avoit encore aucun changement notable, excepté que la douleur aiguë du côté droit disparut pour un instant, mais elle ne tarda pas à reprendre son siége ; l'urine n'avoit pas changé depuis la veille, la peau étoit toujours froide, etc. Lautter reconnut bientôt le caractère pernicieux de la fièvre ; il profita de la rémission, pour administrer une once de quinquina dans l'espace de vingt-quatre heures ; le redoublement qui suivit fut très-modéré ; et en continuant d'administrer la même substance, le malade fut radicalement guéri.

Un femme sexagénaire, ayant le corps très-échauffé à la suite d'un violent exercice, s'exposa imprudemment à la fraîcheur de la soirée ; elle éprouva un froid suivi d'une chaleur véhémente. Une douleur forte du côté droit, s'étendoit jusqu'à l'épine du dos ; une toux sèche et fréquente en augmentoit la vivacité ; la respiration étoit courte et laborieuse, la nuit qui succéda fut sans sommeil. Lautter fut appelé, il trouva le pouls très-agité, plein et dur ; la langue étoit blanche, sèche. Ne doutant plus de la présence d'une pleurésie, il fit tirer du sang au bras du côté affecté, et poser

un cataplasme émollient sur le lieu douloureux; le sang qui sortit de la veine, se couvrit de la croûte inflammatoire. Les symptômes s'adoucirent.

Le même jour, à une heure après midi, le frisson reparut avec un léger froid; la chaleur de la fièvre, la toux, la douleur, etc., augmentèrent; le pouls étoit aussi plein et aussi dur qu'auparavant; on pratiqua en conséquence une deuxième saignée, et le sang présenta encore la croûte phlogistique. Il y eut une rémission dans les symptômes de la fièvre. Le lendemain au soir, le frisson recommence; la douleur, la chaleur, la toux, etc., augmentent considérablement, ce qui rendit la nuit très-laborieuse à la malade.

Le jour d'après, il y eut une rémission; l'après midi, l'exacerbation débuta de nouveau par un frisson. On se contenta de renouveler l'application des cataplasmes, et d'administrer des boissons rafraîchissantes. On cessa de recourir à la saignée, parce que les forces étoient entièrement tombées, et parce que d'après la marche de l'affection et le sédiment abondant de l'urine, il n'étoit pas difficile de reconnoître une fièvre double tierce rémittente, revêtue du masque de la pleurésie. Lautter donna une once d'une mixture de quinquina à prendre avant le retour du paroxysme qui étoit très-prochain. La nuit suivante, la malade ressentit seulement une grande chaleur; mais la toux

et le point de côté n'augmentèrent point ; le jour d'après, le remède fut continué, et il survint à peine une ombre d'exacerbation ; par l'emploi réitéré du quinquina, la malade ne tarda pas à être tout-à-fait rétablie.

Cette même variété de la fièvre pernicieuse intermittente, a été observée à Paris dans les premiers mois de l'an IX. Un jeune étudiant en médecine en fut frappé après une application forcée à des travaux anatomiques. Nous n'en rapporterons ici que les principaux phénomènes. Une douleur sourde occupoit d'abord tout le système pulmonaire, et gênoit considérablement la respiration ; cette gêne augmentoit sur-tout par l'état de somnolence auquel le malade se sentoit continuellement porté, au point que redoutant la suffocation, il avertissoit les assistans de l'empêcher de dormir. Sur la fin de la fièvre, la douleur changea de siége, et se fixa spécialement à la partie latérale de la poitrine. Parmi les autres symptômes qui se manifestèrent, les plus remarquables furent une sensibilité extrême de l'ouïe et de l'odorat. Cette affection fut efficacement combattue par le vin et le quinquina.

XIII.

Fièvre ataxique intermittente rhumatique. Un teinturier, après avoir été exposé plusieurs fois au froid, avoit éprouvé, à la suite, une douleur

rhumatismale qui se faisoit sentir tantôt à une partie, tant à une autre. Cette douleur étant devenue atroce, il fit appeler Morton. Ce médecin ayant observé que les urines du malade étoient très-rouges, qu'exposées à l'air elles laissoient déposer un sédiment briqueté ; ayant appris de plus que ces douleurs étoient périodiques, et qu'à leur retour, il y avoit une sorte d'exacerbation, toutes ces circonstances lui firent conjecturer l'existence d'une fièvre intermittente cachée sous une forme rhumatismale ; une saignée, un vomitif, et sur-tout l'usage du quinquina, à la dose d'un gros toutes les quatre heures, et continué pendant seize heures, firent disparoître le spasme rhumatismal, rendirent les urines et l'appétit à leur état naturel ; il ne resta qu'un air de stupéfaction, sans doute causé par le laudanum que Morton avoit entremêlé à son traitement ; le malade en fut délivré par l'application des vésicatoires ; la douleur rhumatismale ayant reparu quatorze jours après, elle céda, comme cela s'observe communément, à la saignée et au quinquina (1).

X I V.

Fièvre ataxique intermittente néphrétique. Une veuve d'une constitution robuste, avoit depuis quelques

(1) Morton, hist. XXII.

années une affection hystérique ; elle éprouvoit aussi des douleurs néphrétiques qui revenoient à de longs intervalles, et avoit même rendu quelques calculs de rein ; à l'âge de quarante ans, elle eut une suppression qui dura un an. Vers la fin de ce laps de temps, elle éprouva aux lombes des douleurs cruelles ; elle avoit des spasmes dont elle ne pouvoit rapporter le siége à aucun endroit bien fixe ; on la traita, mais en vain, tantôt pour sa suppression, tantôt pour ses douleurs néphrétiques. Comme les douleurs augmentoient d'intensité, que même les extrémités étoient devenues froides, on se décida à appeler Morton. Ne présumant pas quelle pouvoit être la véritable cause de cette affection, tous les remèdes qu'il administra ne produisirent aucun résultat favorable ; mais ayant observé à trois fois différentes que l'urine étoit rougeâtre, et qu'elle laissoit précipiter une matière briquetée ; que de plus, durant le spasme, les extrémités devenoient glacées, il soupçonna la présence d'une fièvre intermittente ; l'usage du quinquina toutes les quatre heures, diminua considérablement les douleurs au bout de trente heures, rendit aux urines leur couleur naturelle : dès ce moment le danger fut passé. Morton prescrivit un traitement propre à chasser les calculs que les reins pouvoient contenir et à rappeler les règles supprimées ; il rapporte que la guérison la plus complette en fut le résultat.

L'auteur cite encore la cure d'un homme affecté de spasmes causés par la présence de pierres rénales et accompagnés de fièvre intermittente (1).

X V.

Fièvre ataxique intermittente épileptique. Une fille âgée de six ans, fut saisie d'un frisson auquel succéda un froid de peu de durée ; il survint ensuite un chaud violent et un état convulsif de tous les membres. La bouche de la malade étoit écumante, et elle finissoit par tomber dans un profond sommeil. Lorsque Lautter fut appelé, il la trouva éveillée, prise néanmoins d'une fièvre assez considérable ; elle étoit dans une débilité extrême, et se plaignoit beaucoup de la tête. Il traita d'abord cette affection comme une véritable épilepsie ; le jour suivant, la jeune malade fut très-bien ; mais le troisième jour, Lautter apprit, d'après le rapport des parens, que les symptômes s'étoient manifestés à la même heure, et avoient fini de même ; il changea donc son diagnostic, et soupçonna que c'étoit une fièvre pernicieuse qui avoit pris le masque de l'affection épileptique ; une demi-once de quinquina, administrée dans l'intervalle du troisième au quatrième paroxysme, fit disparoître tous les accidens (2).

(1) Morton, hist. XXVIII.

(2) Lautter, *hist. med. bienn. morb. rural. Casus II.*

XVI.

Fièvre ataxique intermittente convulsive. Cette variété s'observe, sur-tout chez les enfans. Morton cite l'exemple d'une petite fille âgée de treize mois, chez laquelle il eut occasion de remarquer cette fièvre particulière (1) ; ses mouvemens convulsifs étoient accompagnés de plusieurs autres symptômes, non moins alarmans, tels que la gêne considérable de la respiration, la petitesse extrême du pouls, etc. La fièvre avoit pris d'abord le type quotidien, elle se changea en tierce, et céda à des remèdes où la poudre de quinquina se trouvoit incorporée.

XVII.

Fièvre ataxique intermittente céphalalgique. J'ai eu occasion de donner mes soins à une femme âgée d'environ trente ans, frappée d'une ataxique intermittente, où ce symptôme prédominoit à un point extrême d'intensité. Cette fièvre ne céda qu'aux préparations de camomille et de quinquina. Souvent la douleur n'occupe que la moitié de la tête. Morton en donne deux exemples, et il a été lui-même l'objet de la première observation (2).

(1) Hist. XIV.

(2) Hist. XXVII.

XVIII.

Fièvre ataxique intermittente dypsneique. J'appelle ainsi la fièvre que le célèbre docteur Galeazzi désigne sous le nom d'*asthmatique*, et qu'il a cherché à établir sur les deux observations suivantes (1). Un homme septuagénaire, d'un tempérament bilieux-sanguin, d'une habitude de corps assez robuste, et doué d'un certain embonpoint, adonné au vin, fut frappé d'une fièvre intermittente, caractérisée par une si grande difficulté de respirer, et par des quintes de toux si violentes, que ne pouvant rester couché, il étoit obligé de se tenir à chaque instant assis sur son lit; le pouls étoit dur et fréquent, la langue aride, la voix languissante et rauque, la toux n'étoit suivie d'aucune expectoration. On tira du sang deux ou trois fois, et sans aucun soulagement; on remarqua seulement que la fièvre, la difficulté de respirer, ainsi que l'assoupissement qui l'accompagnoient, éprouvoient une légère rémission le matin, ce que l'on attribua à la saignée; mais l'après-midi tous les symptômes augmentèrent de nouveau, le malade ne pouvoit parvenir à cracher la matière retenue dans le poumon, les urines étoient en petite quantité; elles étoient troubles

(1) *De bonon. scient. et art. instit. atque acad. comment. tom. V.*

et rouges, il n'y avoit point de sueur, etc. La périodicité des redoublemens qui se manifestoient, fit soupçonner une fièvre intermittente pernicieuse. L'auteur de cette observation pensa qu'il falloit la combattre par le quinquina. Le premier jour, il profita de la rémission de la fièvre pour administrer au malade trois gros de quinquina en infusion dans l'eau de violette; le jour suivant, il réitéra la même dose; le malade eut à peine avalé cette seconde prise, que la fièvre et la difficulté de respirer s'appaisèrent; il eut une expectoration de matière bilieuse et sanguinolente, qu'aucun autre médicament n'avoit pu susciter; il continua l'usage de l'écorce du Pérou, en diminuant successivement la dose jusqu'à un gros et même un demi-gros. Le malade prit en tout environ trois onces de quinquina. La matière des crachats devint meilleure, les urines augmentèrent, l'orthopnée et tous les symptômes de la fièvre disparurent.

Galeazzi cite pareillement l'observation d'une femme âgée de quarante ans, habituée à vivre à la campagne, qui d'abord avoit été atteinte d'une tierce simple, dont elle avoit été délivrée par le quinquina; mais ayant négligé de faire un usage ultérieur de cette substance, et ayant repris trop tôt ses occupations et sa vie laborieuse, elle fut saisie d'une toux opiniâtre, et d'une telle difficulté de respirer, que la malade étoit continuellement

forcée

forcée de se tenir assise sur son lit, ou de se coucher seulement sur un côté. A ces symptômes se joignoit une fièvre considérable, dont les exacerbations avoient lieu la nuit; la malade crachoit quelquefois avec peine, mais abondamment, une matière épaisse, assez semblable à du pus. On administra vainement la saignée et plusieurs remèdes émolliens, expectorans et édulcorans. Comme il y avoit une extrême prostration de forces et une maigreur universelle, en sorte que le médecin qui l'avoit soignée, prenoit cette affection pour une phthisie commençante, par le conseil de Galeazzi, on administra à cette femme l'écorce du Pérou, à la quantité de deux gros chaque matin, aux heures les plus éloignées de l'exacerbation, sans négliger les médicamens qui pouvoient favoriser l'expectoration. La malade avoit pris à peine une once de quinquina, que la difficulté de respirer s'appaisa considérablement; la fièvre et les quintes de toux diminuèrent, et enfin la malade ne tarda pas à se rétablir parfaitement, après avoir continué l'usage de l'écorce du Pérou quelques jours après la cessation des paroxysmes, etc.

X I X.

Fièvre ataxique intermittente hydrophobique. Aucun auteur avant nous n'avoit fait mention de cette variété; mais nous n'avons pu nous refuser à l'admettre, parce qu'elle a été soigneusement observée

par le professeur Dumas, durant le siége de Lyon, chez un homme de 45 ans. Cette affection étonnante avoit pris le type de fièvre tierce. A tous les accidens qui caractérisent les pernicieuses intermittentes, s'unirent et prédominèrent constamment durant les paroxysmes, l'envie de mordre et l'horreur des liquides. Ces symptômes furent efficacement combattus par le quinquina. Nous sommes informés qu'un praticien distingué, qui exerce la médecine à Grenoble, a aussi observé une ataxique rémittente, où un pareil symptôme a continuellement prédominé.

X X.

En compulsant avec soin les différens recueils consacrés aux observations médicales, il seroit aisé d'établir encore une multitude d'autres variétés de la fièvre ataxique intermittente. C'est ce que remarque judicieusement Casimir-Medicus, qui avoit principalement éclairé ce point de pratique, et qui en auroit éclairé beaucoup d'autres, s'il avoit cultivé plus long-temps un art auquel il étoit si bien appelé par ses talens. On pourroit donc placer encore dans le tableau que nous venons de présenter à nos lecteurs, la fièvre pernicieuse dont les paroxysmes sont spécialement caractérisés par un crachement de sang provenant de la poitrine (1); celle où le malade vomit du

(1) *Stork, ann. med. secund. p.* 165.

sang manifestement rejetté de l'estomac (1) ; celle où il est tourmenté par des douleurs intolérables du bas-ventre (2) ; celle où les membres éprouvent une sorte de tiraillement qui prédomine sur les autres symptômes (3) ; celle où il y a des atteintes de paralysie, qui ne se manifestent que durant les accès, etc. (4) ; mais il suffira de les indiquer aux médecins qui doivent être toujours attentifs à épier les innombrables métamorphoses dont ces affections sont susceptibles.

X X I.

Je viens de tracer le tableau des fièvres principales qu'il a paru convenable de distinguer par le symtôme grave et capital qui les accompagne, auquel tous les autres paroissent en quelque manière subordonnés. Je ne pense pas qu'on doive les considérer, à l'exemple de Torti, comme formant autant d'espèces, mais plutôt comme de simples variétés de la même affection. La similitude des causes qui les produisent et des moyens dont on use pour les combattre, suffit pour nous convaincre que leur nature est identique. On sait d'ailleurs (et le professeur Pinel l'a très-bien remarqué dans sa *Nosographie Philosophique*) ; on sait,

(1) Schaarschmidt, *medicinische nachricht*, 1 *th. p.* 389.
(2) Swinger, *dec.* 2, *an.* 10, *p.* 382.
(3) Bautzemann, *dec.* 2, *an* 8, *p.* 120.
(4) Molitor, *haller. dissert. ad morb. hist. tom. V.*

dis-je, que ces fièvres qui paroissent si différentes au premier aspect, peuvent se succéder l'une à l'autre dans les rechûtes qu'éprouvent fréquemment les malades. C'est ainsi que l'on a vu une ataxique intermittente comateuse, efficacement traitée par le quinquina, récidiver en diaphorétique (art. VIII); et cette dernière remplacer, dans un autre cas, la pernicieuse délirante (1).

X X I I.

Nous croyons utile d'observer que ces variétés nombreuses de la fièvre ataxique intermittente, se compliquent dans quelques circonstances, et que deux ou plusieurs symptômes peuvent y prédominer au même degré. Morton, par exemple, donne l'histoire de deux femmes atteintes d'une fièvre pernicieuse, caractérisée à la fois par une violente cardialgie et par des sueurs colliquatives (2).

La dissertation de Lautter renferme divers exemples de cette prédominance de deux, de trois ou de plusieurs symptômes qui se manifestent dans le même temps et au même degré d'intensité (3).

(1) Chez la nommée Godifer, âgée de 78 ans.

(2) *Hist.* X et XI.

(3) *Hist. bienn. cas.* XII, XIII, XIV, XV, XVI, XXI.

XXIII.

Fièvres ataxiques intermittentes qui dégénèrent en continues. Hippocrate est, sans contredit, le premier qui ait reconnu cette tendance manifeste de certaines intermittentes vers le type de continuité, avec complication de symptômes insolites et pernicieux (1). Torti en a fait une espèce particulière, et il les a désignées sous le nom de *sous-continues malignes*. Il remarque que les symptômes primitifs, tels que la cardialgie, les syncopes, l'affection carotique, etc., s'y montrent sans doute, mais à un degré moins imminent, et qu'ils n'y prédominent jamais au point de pouvoir donner une dénomination particulière à la fièvre. Un de leurs caractères les plus évidens est la durée relative du temps de la vigueur de l'accès, qui est beaucoup plus considérable que celle du temps du début ou de la rémission (2). Quoique ces fièvres marchent et exercent leurs ravages avec moins de célérité que les ataxiques purement intermittentes, leurs accidens sont très-sinistres, et elles ne se déclarent presque jamais sans un grand péril, si l'art ne vient à bout d'arrêter leurs progrès.

(1) *Cholericæ affectiones magis in æstate fiunt et febres intermittentes, et quibus horrores accedunt. Hæ quandoque malignæ fiunt, et ad morbos acutos deveniunt. Verum cavere oportet. Popular. lib. 7. Vander-Linden interprete.*

(2) Grimaud, *Cours des Fièvres*, tom. III, pag. 294.

X X I V.

L'excellent traité du praticien de Modène contient plusieurs descriptions de l'ataxique sous-continue, dont on peut resserrer les détails dans un langage plus laconique et plus précis que celui de cet auteur.

Première observation. La fièvre avoit débuté par un léger frisson. Anticipation de l'accès suivant; accroissement des symptômes, dont le principal étoit un état comateux; stupeur continuelle, réponses vagues et confuses; perte de la mémoire; urine rouge et en petite quantité; vomiturition̄s réitérées; anxiétés à la région de l'estomac; ardeur précordiale; rapprochement successif et rapide des exacerbations.

Deuxième observation. Intus-susception des paroxysmes; pouls petit et déprimé; langue aride et scabreuse, sans aucune envie de boire; urine tenue; lésion des facultés de l'esprit. Le troisième jour, le malade sortit de son lit et se coucha par terre, où il fut trouvé sommeillant, cette position lui ayant paru agréable. Le quatrième jour, s'étant levé pour aller à la selle, même accident qui se répéta ensuite plusieurs fois durant le cours de la maladie. D'ailleurs, amaigrissement rapide de la face, joint à plusieurs autres signes qui annoncoient que la fièvre prenoit un caractère aigu.

Troisième observation. Double-tierce très-intense;

accès sub-intrans; délire grave et prédominant, n'existant pas dans le temps de la rémission; soif, sécheresse de la langue, agitation; chaleur des entrailles, urines rouges et en petite quantité; insomnies et autres symptômes qui démontroient une véritable convergence de la fièvre vers le type de continuité.

Quatrième observation. Etat analogue au précédent; langue aride et âpre; sous-délire; respiration anhéleuse; limpidité des urines; affection grave de la tête, jetant le malade dans la stupeur; tremblement des mains, oppression de tout le système nerveux, etc., chez un homme avancé en âge et considérablement affoibli par des maladies antérieures.

Cinquième observation. Symptômes ordinaires. La fièvre ne commença à devenir aiguë que dans le temps de son augmentation.

Sixième observation. Symptômes ordinaires. La fièvre tendoit à la continuité dès son début.

Septième observation. Lipothymies fréquentes, avec une douleur vive à l'estomac, une prostration considérable des forces, une grande dépression du pouls; plaintes, gémissemens, spasmes, sueurs froides, oblitération de la faculté mémorative, etc.

Huitième observation. Double-tierce très-grave chez une femme parvenue au quatrième mois de la gestation; sueurs colliquatives qui n'étoient suivies

d'aucun soulagement; affaissement extrême; urines flamboyantes et en petite quantité, etc.

X X V.

D'après le tableau de ces fièvres presque toujours remarquables par la co-existance d'un symptôme majeur et prédominant, il est facile de juger que la division que Torti a voulu faire des fièvres pernicieuses *in comitatas* et *in solitarias*, est plus imposante que solide; ou que du moins, elle n'est point applicable à tous les cas. Cette tendance des intermittentes ataxiques vers le type continu, est un simple accident qui ne peut absolument servir de base à aucune vraie distinction, quoiqu'il apporte nécessairement des modifications dans les procédés curatifs.

X X V I.

Fièvres ataxiques intermittentes épidémiques. Nous n'aurions donné qu'une histoire bien imparfaite des intermittentes ataxiques, si nous nous bornions à les décrire telles qu'on les voit régner sporadiquement dans les saisons et les circonstances favorables à leur développement, chez des individus soumis plus ou moins long-temps à des influences sédatives. Mais ces fièvres se montrent avec un appareil de symptômes plus meurtriers encore, lorsqu'à la suite de causes graves et extraordinaires, elles surviennent épidémiquement dans les

constitutions médicales. Alors même elles se compliquent le plus fréquemment ou d'une affection particulière des premières voies, ou de quelques-uns des accidens qui sont essentiellement propres aux rémittentes adynamiques. Le professeur Fouquet fait mention d'une rémittente ataxique qui parut à Batavia avec un tel caractère de férocité, que les malades saisis subitement du délire, succomboient le plus communément dès le premier accès, et toujours avant le quatrième. Les moindres blessures ou égratignures se convertissoient en ulcères putrides avec une étonnante rapidité (1).

Nous devons nous proposer ici comme un modèle de vérité et de précision, le tableau des tierces ataxiques tracé par l'immortel Lancisi, et qui infestèrent plusieurs faubourgs de Rome en 1695 (2). Le cinquième jour, elle convergeoient vers le type continu; le septième ou le onzième, les malades mouroient; peu prolongeoient leur vie jusqu'au quatorzième, à moins que la maladie ne se convertît chez quelques-uns en fièvre chronique ou en un flux dysentérique, qui duroit ensuite tout l'automne, ou même l'hiver. Le visage de ceux qui étoient affectés, devenoit d'abord jaunâtre; ils éprouvoient des dégoûts et des douleurs

(1) Consultez les notes qu'il a ajoutées aux Mémoires de Lind, sur les fièvres et la contagion.

(2) *De nox. palud. effluv. lib* 2.

gravatives à la tête ; ensuite grand frisson avec éructation de matières aqueuses et d'une bile dégénérée et de diverses couleurs. Les malades rendoient quelquefois de petits vers par la bouche ; enfin, chaleur et altération considérables.

Souvent la fièvre avoit une telle rémission après deux paroxysmes caractérisés par des sueurs abondantes, que les malades se croyant à l'abri de tout danger, non-seulement se levoient le quatrième jour, mais commençoient à sortir de leur maison. Durant ce temps néanmoins, les urines étoient saffranées, épaisses, troublées. La fièvre reparoissoit le cinquième jour, avec de grandes anxiétés dans la région précordiale, de manière que son caractère pernicieux étoit de toute évidence ; la langue d'ailleurs étoit aride et noirâtre ; le pouls varioit : il étoit souvent petit et inégal. Les membres refroidis étoient agités de mouvemens convulsifs ; éruptions livides sur la peau, face cadavéreuse, défaillances fréquentes, délire, ventre tendu et tuméfié ; selles fétides et d'un pâle bilieux, souvent sanguinolentes, contenant des vers morts dans le commencement de la maladie ; enfin, grave assoupissement, sueurs froides, urines limpides : gonflement des parotides. Les malades succomboient le septième ou le neuvième jour ; ils alloient rarement jusqu'au douzième, avant qu'on eût trouvé le remède propre à combattre les accidens qui se manifestoient.

L'ouverture des cadavres fit voir de grands désordres dans les viscères de l'abdomen, qui étoient presque tous livides ; le foie étoit d'un brun très-obscur ; la bile cystique étoit noire ; les intestins sphacelés de toutes parts, contenoient des excrémens très-fétides, et une grande quantité de vers. On y appercevoit çà et là quelques taches noirâtres circulaires, dans le centre desquelles on croyoit distinguer les traces des érosions produites par ces vers, etc.

Lancisi a décrit une deuxième épidémie de fièvres ataxiques intermittentes qui dura plusieurs années ; elles prenoient également le type des tierces : leur invasion commençoit par un frisson et une sueur très-abondante ; elles observoient une intermission très-décidée dans les premiers temps ; elles dégénéroient néanmoins en continues vers le septième jour, et causoient la mort à beaucoup de malades. Il se manifestoit depuis leur commencement des vomissemens bilieux et des déjections abondantes ; douleurs de tête et de lombes ; cardialgies ; tension des hippochondres et tranchées, ce que Lancisi regardoit comme l'indice de la présence des vers. Quoique ces fièvres gardasssent à-peu-près la même marche, la chaleur alloit en augmentant, et la sueur diminuoit ; l'affaiblissement étoit ensuite si considérable, que les malades totalement refroidis, mouroient le cinquième ou le septième jour.

On peut rapprocher de ces constitutions épidémiques de Lancisi, celle qui a régné à Turin en 1720, et que Richa a si bien décrite (1). Cette dernière présente aussi les effets pernicieux de cette convergence de l'ataxique intermittente vers la continuité. Le danger étoit d'autant plus à redouter que cette convergence avoit lieu plus tard. Certains malades étoient en proie à des douleurs de tête intolérables ; d'autres se plaignoient des chaleurs vives et des lassitudes qu'ils éprouvoient dans tout le corps. Les uns étoient dévorés par la soif et continuellement tourmentés par des insomnies ; plusieurs étoient accablés par un assoupissement profond et insurmontable, etc. Il y avoit une éruption de pétechies qui se faisoit le quatrième ou le septième jour ; on les appercevoit d'abord sur le dos, le col et la poitrine, et elles s'étendoient ensuite aux extrémités jusqu'aux ongles des pieds. On remarqua que peu de malades affectés de ces taches dès les premiers jours, échappèrent à la fièvre. Un soldat qui en avoit été atteint le troisième jour, mourut presque soudainement.

Ce qu'il y eut d'intéressant à remarquer, c'est que les déjections de diverse nature qui, dans la plupart des ataxiques sporadiques, augmentent avec la violence de la fièvre, marchoient en sens

(1) *Thom. sydenh. op.* tom. II, *fol.* 381.

inverse et alternoient avec elle, dans un cas observé par Richa. Sur la fin de cette affection qui avoit le type de double-tierce, le malade rendoit tous les jours par les selles une quantité prodigieuse d'un sang féculent et noir, ce qui étoit suivi d'un mieux réel dans son état.

Le célèbre Ramazzini dit également avoir vu à Modène des constitutions où les tierces qu'il nomme *malignes* d'après beaucoup d'auteurs, s'établissoient avec la plus grave intensité (1). Vers le quatrième ou cinquième accès, le froid étoit si vif que les malades finissoient par ne plus se réchauffer; tout le corps étoit comme glacé; le pouls étoit concentré, et la mort ne tardoit pas à survenir.

L'histoire des maladies de Breslaw contient deux descriptions de ces fièvres, non moins bien circonstanciées (2). L'intermission qui étoit d'abord assez apparente, cessoit ensuite d'être distincte pour se manifester de nouveau après quelques jours; quoiqu'elles fussent le plus souvent tierces, elles prirent quelquefois le type des quartes. La langue étoit couverte d'une mucosité visqueuse; quelques malades vomissoient; d'autres tentoient des efforts inutiles pour rejetter les matières contenues dans l'estomac. Les premiers tomboient en

(1) *De abus. chinæ-chinæ dissert.*

(2) *Hist. morb. uratisl.* Ann. M. DCXIX et M. DCCII.

syncope au moindre mouvement; les autres étoient en proie aux plus violentes cardialgies. D'ailleurs, dégoûts, soif peu considérable; céphalalgies atroces; insomnies opiniâtres; urine naturelle dans le commencement, ensuite rouge et trouble; constipation, anxiétés incroyables, etc.

Lautter a très-bien décrit les fièvres ataxiques intermittentes épidémiques, et déjà nous avons eu occasion de citer plusieurs observations très-remarquables de cet auteur. Ces fièvres, qui avoient régné à Luxembourg, dans l'automne de 1759, renaquirent au mois de mars de l'an 1760. Le Médecin illustre dont nous parlons, fut lui-même frappé d'une tierce très-grave, qui simuloit la continue dans son principe, et dont on peut voir les détails dans son excellente relation: (*Hist. medic. Bienn. morbor. rural., etc.*) Il n'est pas inutile de remarquer que les rechutes furent surtout très-fréquentes durant cette deuxième année; et que peu de malades en furent exempts. Elles avoient principalement lieu chez les femmes enceintes, et non sans danger de perdre la vie. Ainsi, on vit une dame, âgée de vingt ans, au cinquième mois de sa première grossesse, être saisie d'une fièvre tierce, dont les symptômes furent très-violens. Elle fut guérie par une once de quinquina, prise sous forme d'électuaire. C'étoit au milieu du mois de juin. Trois semaines après, sans cause apparente, elle est de nouveau attaquée

et de nouveau guérie. Au commencement d'août elle retombe encore, cette fois-ci les accidens étoient légers, et disparurent par les plus simples préparations. Peu de jours après, la fièvre renaît, augmente de force, et dégénère en une double tierce rémittente. (La femme étoit alors au huitième mois de sa gestation). Les paroxysmes qui débutoient par un frisson à peine remarquable, étoient suivis d'une chaleur plus vive que celle qui se manifeste dans les fièvres les plus aiguës. La douleur de tête étoit énorme, la pointe de la langue étoit aride et brûlante, la soif étoit inextinguible : elle éprouvoit une ardeur excessive à l'hipogastre, et des douleurs vives au voisinage de l'utérus ; le fétus étoit dans une forte et continuelle agitation, ensorte qu'on craignoit que la malade n'accouchât avant terme ; ce qu'il y avoit de plus funeste, c'est que les paroxysmes anticipant l'un sur l'autre, l'intervalle qui constituoit la rémission devint presque nul. Lautter, appellé au temps du troisième accès, trouvant la respiration de la malade excessivement gênée, le pouls très-dur, fit tirer du sang de la veine du bras ; il fit appliquer sur le ventre un cataplasme émollient, et les sinapismes à la plante des pieds ; il administra une boisson raffraichissante, et appaisa ainsi la férocité des symptômes. Il ordonna ensuite qu'on donnât le quinquina sous forme d'électuaire durant la rémission. Mais

comme la malade ne pouvoit l'avaler de cette manière, un autre paroxysme non moins violent se manifesta; on administra une mixture de quinquina, à la dose d'environ six gros; les accès diminuèrent d'intensité, et disparurent enfin par l'emploi réitéré de ce médicament. En peu de jours cette femme eut entièrement recouvré ses forces, et elle accoucha au temps marqué d'une fille très-bien portante.

Ces fièvres, que Lautter crut pouvoir caractériser du nom de *malignes*, furent en grand nombre cette année; elles différoient des précédentes relativement à leur début, aux symptômes qui les accompagnoient et aux affections qu'elles simuloient; le frisson, qui d'abord étoit très-court, se convertit ensuite en un froid rigide et véhément, ensorte que le tronc du corps restoit immobile pendant plusieurs heures, et qu'on avoit continuellement besoin de le ranimer par des fomentations et l'application des linges chauds, quelquefois les extrémités inférieures étoient glacées jusqu'au gras des jambes, et les extrémités supérieures jusqu'au carpe, tandis que le reste de ces parties se trouvoit dans un état agréable de chaleur. (*Casus XIII*).

Les symptômes pernicieux qui accompagnoient ces fièvres, étoient de grandes anxiétés à la région précordiale, des oppressions douloureuses de poitrine, des nausées continuelles et très-incommodes,

incommodes, la réjection laborieuse d'une bile jaunâtre et porracée, des vomissemens d'un sang grumelé, de violens mouvemens hystériques et convulsifs, une cardialgie véhémente qui conduisoit à la défaillance, et ensuite à une vraie syncope, augmentant et diminuant avec l'accès, ce qui avoit lieu aussi pour les autres symptômes.

Le pouls, dans le début de l'accès, étoit foible, petit, inégal, presque nul durant la lipothymie et la syncope; dans la vigueur du paroxysme et lorsqu'il n'y avoit plus de défaillances, il devenoit rapide et serré; chez quelques malades, il étoit fort et plein; dans le temps de la rémission, il acquéroit de la mollesse et de la flaccidité.

Par la même raison, la respiration étoit tantôt courte, rapide, élevée et manquoit pour ainsi dire; tantôt elle étoit laborieuse, fréquente, anhéleuse.

Quelques-uns des malades avoient un délire féroce, d'autres un délire tranquille, certains avoient la carpologie; plusieurs, plongés dans une sorte de stupeur, pouvoient à peine répondre aux questions qu'on leur adressoit; ils balbutioient, hésitoient dans leur discours, s'arrêtoient au milieu d'une phrase; on en voyoit qui profondément plongés dans un état comateux, n'ouvroient les yeux que lorsqu'on les agitoit, ou qu'on les appeloit à très-haute voix.

Les forces étoient dans un tel état de prostration

après un petit nombre d'accès, que les malades pouvoient à peine se mouvoir dans leur lit. Leurs yeux étoient tristes et troublés, leur face vultueuse et livide. Il se manifestoit au début des paroxysmes, des sueurs abondantes et froides, et quelquefois des exanthêmes sur la fin de ces mêmes exacerbations.

Il paroît, dit Lautter, que les fièvres pernicieuses de la première année de l'épidémie, étoient spécialement aiguës et inflammatoires, et que celles de la seconde année, prenoient le masque des affections éminemment septiques et malignes; toutes se rapprochoient par leur caractère le plus essentiel, qui étoit d'être intermittentes, et de ne céder absolument qu'à l'action du quinquina. Les remèdes secondaires exigèrent néanmoins quelque différence. La saignée qui, dans la première année de l'épidémie, dut nécessairement être pratiquée, ne put être employée dans la seconde. Les analeptiques, les cardiaques, les stimulans, furent substitués aux antiphlogistiques, etc.

C'est encore dans les ouvrages de Cléghorn (1), de Sarcone (2), et de quelques autres observateurs non moins recommandables, que les praticiens doivent méditer sur le génie propre des épidémies relatives aux fièvres dont nous traitons.

(1) *Observations on the epidemical diseases of Minorca.*

(2) *Istoria ragionata de mali osservati in Napoli.*

C'est en rapprochant et en comparant leurs relations fidelles, qu'ils apprendront que rien n'agrandit autant les vues pratiques de l'art, que d'unir, à l'exemple d'Hippocrate, la science des lieux à celle des maladies, de balancer sans cesse les influences et les effets, les ressources et les moyens employés.

XXVII.

On doit présumer qu'il est certaines constitutions médicales propres à produire de préférence telle ou telle variété de la fièvre ataxique intermittente; et de longues recherches à ce sujet seroient aussi utiles que curieuses. Le Roy observe que les tierces cholériques furent épidémiques à Montpellier dans l'automne de 1765 (*Mémoire sur les fièvres aiguës*). Sydenham avoit aussi remarqué des épidémies où prédominoient les intermittentes carotiques (*Epist. ad Rob. Brady*). Il est du reste probable que le plus communément c'est le genre de tempérament propre à chaque individu, ou la débilité relative des systêmes organiques, qui portent spécialement l'action de la fièvre vers une partie déterminée du corps, et qui décident ainsi ou une ataxique cholérique, ou une ataxique cardiaque, ou une ataxique comateuse, etc.

XXVIII.

Il est difficile de s'assurer si les symptômes particuliers qui prédominent ainsi dans les ataxiques intermittentes, sporadiques ou épidémiques, sont essentiels à la maladie, ou s'ils y surviennent d'une manière purement accidentelle. Torti recommande d'examiner avec soin s'ils suivent exactement le période de la fièvre, s'ils arrivent et s'éclipsent avec elle. Je pense que cette considération est insuffisante, et qu'il faut en outre faire une attention sérieuse à l'état antérieur et aux affections habituelles du malade. Il peut arriver en effet que les traces d'une irritation ancienne soient uniquement renouvellées par le paroxysme, et que les phénomènes morbifiques qui en résultent, s'exprimant alors avec plus d'intensité, cessent néanmoins de se manifester aussitôt que le paroxysme est fini, et que le système vivant n'est plus dans le même état d'excitation. Cette remarque généralement trop négligée par les médecins, me paroît propre à faire éviter une multitude d'erreurs dans le choix et l'application des procédés curatifs.

XXIX.

Il est une vérité annoncée par Senac, et qui résulte nécessairement ici de la contemplation des fièvres ataxiques intermittentes ; c'est que dans les maladies aiguës, le trouble extrême des fonctions

organiques, les douleurs qui se manifestent dans tel ou tel viscère de l'économie, n'annoncent pas toujours une inflammation des parties qui en sont le siége; car dans les fièvres larvées ou intermittentes ataxiques, les malades paroissent tantôt furieux et frénétiques, tantôt ils éprouvent tous les accidens de la péripneumonie ou de la pleurésie; tantôt l'action de l'estomac et des intestins est entièrement bouleversée, etc. En un mot, le péril paroît souvent aussi grand que dans une forte inflammation, dans une plaie considérable, ou dans une atteinte grave portée au principe de la vie; et cependant tous ces symptômes qui nous semblent si redoutables, disparoissent d'ordinaire dans un très-court espace de temps; ces effets doivent être soigneusement observés dans la pratique de la médecine, afin d'éviter les plus funestes erreurs (1).

XXX.

Une autre vérité non moins importante, c'est que les ataxiques intermittentes épidémiques participent constamment du caractère des autres maladies régnantes. C'est ainsi que, selon la remarque de Lautter, les fièvres observées à Luxembourg, en 1759, portoient essentiellement l'empreinte des affections inflammatoires; elles s'accompagnoient d'une chaleur vive et mordicante. La peau

(1) *De nat. febr. recond. cap.* 6.

et la langue étoient dans un état de sécheresse ; le paroxysme, à son déclin, ne présentoit ni sueur, ni moiteur ; les malades étoient en proie à une soif inextinguible, à des douleurs pleurétiques très-intenses, au délire ; le pouls étoit dur et fort, la respiration pénible ; la saignée étoit indiquée, et le sang tiré de la veine se couvroit d'une croûte blanchâtre ; les autres moyens anti-phlogistiques n'étoient pas moins convenables. Mais l'année suivante (en 1760), les ataxiques intermittentes avoient spécialement le génie des fièvres putrides ou adynamiques, ce dont il étoit aisé de se convaincre par la grande prostration des forces, les défaillances fréquentes, les oppressions, les anxiétés à la région précordiale, les sueurs qui se manifestoient au début des accès, la froideur des membres, etc. La face étoit livide et énormément changée, le pouls étoit petit, contracté, inégal, etc. La cure de la fièvre s'opéroit par les fortifians et les cardiaques (1).

XXXI.

De la nature des ataxiques intermittentes. Nous ne rechercherons point si le type intermittent que nous assignons à ces fièvres, est véritablement celui qu'elles affectent le plus fréquemment. Quelques auteurs sans doute les ont regardées comme

(1) *Hist. medic. bienn. morb. rural. etc.*

étant presque toujours rémittentes. La marche obscure et irrégulière des paroxysmes dans un grand nombre de cas, empêche de déterminer d'une manière positive jusqu'à quel point l'assertion de ces auteurs est fondée. On peut assurer pourtant qu'ils sont tombés dans de fréquentes méprises, et que leur doctrine a été trop généralisée. Car, ainsi que l'ont observé avec beaucoup de raison Sydenham et Torti, certains effets de la fièvre subsistent souvent, lorsque la fièvre ne subsiste plus. Il n'est pas rare de voir les malades anéantis en quelque sorte par les fatigues qu'ils ont essuyées, rester froids avec un pouls fréquent, petit, irrégulier, etc., sans qu'on doive considérer ces accidens comme une extension de paroxysme.

XXXII.

Une solution complette de ce problême n'apporteroit, du reste, aucun changement notable dans les principes qui dirigent le traitement des affections dont il s'agit. Des praticiens instruits ont parfaitement démontré l'analogie qui existe entre les fièvres intermittentes et les rémittentes, et ils ont fait voir que leur différence essentielle ne consiste que dans la plus ou moins grande activité de la cause identique qui les produit (1).

(1) Conférez le Mémoire du Professeur Baumes sur l'emploi du quinquina dans les fièvres rémittentes, et la

XXXIII.

L'observation a prouvé que les fièvres intermittentes marquées par des symptômes pernicieux, suivent d'ordinaire le période tierce; on trouve néanmoins dans les recueils des maîtres de l'art, beaucoup d'exemples qui constatent qu'elles peuvent affecter d'autres types. Bianchi a parlé d'une constitution remarquable par quelques fièvres quartes qui dégénéroient en continues, avec les caractères les plus funestes (1). Horstius cite pareillement l'histoire d'une fièvre semblable chez un individu âgé de cinquante ans, robuste et d'une vie habituellement sédentaire. Le pouls étoit rare, lent et inégal; il se manifestoit des coliques et des vomissemens, etc. (2). On a vu une intermittente syncopale avec le type quotidien (3).

Dissertation latine d'Aurivill sur les fièvres intermittentes malignes. *Qui ad morborum autem veram sub artis exercitio elucentem affinitatem, magis attenderit, intermittentis præferet nomen, aut remittentis saltem approbato nomine, distinctum rejiciet genus.*

(1) *Hist. hepat. pars tert.* fol. 751. Voyez aussi *Forestus, l.* 4, *observ.* 39.

(2) *Observ. medicinal. singul. lib.* 1. *de febr. observ. XII.* Voyez encore Torti, *Therap. spec.* lib. 3. cap. 6. Lautter. *Hist. medic. bienn. rural.* fol. 155. Charles Pison. *Select. observ. et consil. etc.* fol. 447.

(3) *Madai. Abdandlung von den Wechselfiebern.* §. 157.

XXXIV.

Cleghorn remarque judicieusement que les anciens médecins grecs et romains ont eu tort d'avancer que les enfans sont plus exposés que les autres individus aux fièvres ataxiques intermittentes. Les observations journalières prouvent au contraire qu'elles sont beaucoup plus fréquentes chez les adultes et les gens âgés (1).

XXXV.

Les médecins frappés de l'anomalie et de l'étonnante variété des symptômes dont s'accompagne la fièvre ataxique intermittente, ont cherché de tous les temps à les ramener à des théories physiologiques. C'est ainsi, par exemple, que le célèbre praticien de Modène, les rapporte à deux états très-distincts de l'économie vivante, celui de la *colliquation* et celui de la *coagulation*. Le premier état comprend la cholérique ou dysentérique, l'hépatique, la cardiaque, la diaphorétique et la syncopale ; le deuxième comprend l'algide et la soporeuse. Grimaud accommodant ces idées de Torti à une autre hypothèse, a considéré ces mêmes symptômes comme dépendant les uns d'un état dominant de condensation ou de spasme, les autres d'un état d'expansion ou d'atomie.

(1) *Observations on the epidemical of Minorca.*

Baldinger, au contraire, abjurant tout esprit de système et s'éclairant des découvertes modernes, avoit envisagé les symptômes par lesquels s'exprime la malignité dans les fièvres, comme des lésions plus ou moins profondes des principales facultés de la force vitale (1). Nous marcherons sur les traces de cet auteur, et étendant ses idées, nous appliquerons sa méthode à l'étude des phénomènes dont se composent les ataxiques intermittentes. Adoptant pour cet objet les divisions établies par le professeur Chaussier (2), nous considérerons les spasmes, les convulsions, les tremblemens, la paralysie des membres, et surtout des sphincters, comme le produit d'une augmentation ou d'une diminution excessives des principaux modes de la motilité; le délire, la stupeur de l'ame, l'affoiblissement de la mémoire, les défaillances, les douleurs cardialgiques, l'oblitération de la vue, de l'odorat, de l'ouïe, etc., comme des atteintes graves portées à la sensibilité. Enfin, les altérations diverses de la caloricité animale, se montrent évidemment par ce froid glacial qui caractérise l'algide pernicieuse; par cette ardeur brûlante de l'estomac, ainsi que par cette chaleur âcre et mordicante qui s'observe dans

(1) *Opuscula medica.*

(2) Table synoptique des propriétés caractéristiques et des principaux phénomènes de la force vitale.

d'autres variétés de l'ataxique intermittente. Pour mieux se convaincre de la possibilité et des avantages de cette application de la physiologie à la contemplation des maladies (que je me contente d'indiquer), qu'on examine ce qui se passe dans les fièvres syncopales. Ici les phénomènes de la motilité, de la sensibilité et de la caloricité, semblent se suspendre à la fois. La chûte de la tonicité se reconnoît à l'état souple et flasque de la peau ; l'altération de la myotilité à la flexibilité des articulations, à l'interruption spontanée et générale du mouvement de tous les membres, etc. En troisième lieu, la faculté de percevoir les objets est nulle et comme ensevelie sous une multitude de résistances. Enfin, la surface extérieure du corps se couvrant d'une sueur visqueuse, se refroidit plus ou moins (1), etc.

XXXVI.

Pour peu qu'on médite sur les autres variétés de la fièvre ataxique intermittente, on verra que

(1) *Syncope affici dicuntur, qui variis ex causis, tum externis tum internis subito concidunt; cum virium jactura summa pulsus et respirationis, si non omnimoda suppressione, notabili tamen obscuratione et imminutione, sensus item et motus interceptione, sudoris etiam frigidi hinc inde in corporis ambitu eruptione, adeoque actionum omnium, animalium, vitalium et naturalium læsione manifestâ.* Jo. Lud. Apini. *Dissert. medic. inaug. de sincope.*

leurs symptômes prédominans tiennent également à une lésion plus ou moins profonde des systêmes moteur et sentitif. Les déjections fréquentes de diverse nature qui s'observent dans la cholérique et l'hépatique, résulte manifestement des spasmes et des mouvemens convulsifs qui ont lieu dans une partie ou même dans tout le trajet du canal alimentaire. Rien ne prouve mieux que l'irritabilité est essentiellement atteinte, que cette action irrégulière et désordonnée de l'organe de la digestion. Quelquefois, et sur-tout à l'heure de la mort, il s'établit des paralysies locales qui occasionnent un relâchement général dans tous les points de ce systême ou dans les sphincters. Les glandes affoiblies ou troublées arrêtent leurs secrétions; la partie nutritive des alimens, n'étant plus pompée par les vaisseaux lactés, passe avec ce qui est impropre à la nutrition, et ce mélange exhale une odeur infecte qui est constamment de mauvais augure.

Si nous portons maintenant notre attention sur la fièvre intermittente diaphorétique, où les malades sont épuisés par des sueurs excessives, qui se prolongent durant tout le paroxysme, au point de produire une sorte de dévoiement de l'organe de la peau; si on examine, dis-je, soigneusement cette affection, il n'est pas difficile de se convaincre qu'un pareil désordre provient de l'état d'atonie universelle où tombe

le systême cutané. Ceux qui prétendent que l'action des vaisseaux exhalans augmente au contraire dans la circonstance que nous indiquons, me paroissent être dans une erreur que démontre aisément l'observation des autres maladies. En effet, les sueurs qui terminent les accès des fièvres intermittentes ordinaires, celles qui suivent les attaques des convulsions, de l'hystérie, etc., ne surviennent jamais que lorsque le combat de la réaction vitale contre la cause débilitante, est pour ainsi dire terminé, et dans le temps où le malade se trouve le plus affoibli. Ne sait-on pas d'ailleurs que cette excrétion est constamment le résultat d'une impression sédative sur le systême vivant? La souveraine efficacité du quinquina, qui fait cesser ces sueurs énervantes, ne vient-elle pas en outre à l'appui de ce que nous avançons?

Il est inutile d'étendre plus loin cette application des notions acquises sur la physiologie du corps humain à la théorie des ataxiques intermittentes. Ceux qui savent observer la nature, feront aisément cette application aux cas divers qu'ils pourront rencontrer dans l'exercice de l'art, et se convaincront que c'est par elle seule qu'on peut parvenir à débrouiller l'obscurité de tant de phénomènes pathologiques.

XXXVII.

Cette altération spéciale de l'irritabilité et de la sensibilité dans les fièvres ataxiques intermittentes, a été très-bien apperçue par le docteur Fodéré, comme on peut le voir dans son intéressant travail sur le climat et les maladies du Mantouan. Ce praticien remarque que ces deux facultés se détruisent sur-tout avec une rapidité aussi funeste qu'étonnante. « On voit, dit-il, ces guerriers naguère si terribles, étendus sur leurs grabats, les bras et les jambes pendans, et souvent, s'ils veulent se lever pour quelque besoin, ils tombent à terre sans connoissance. Dans le mois de prairial, le feu avoit pris à la cheminée de l'hôpital, et sembloit menacer une salle dans laquelle il y avoit un de ces malades qui commençoit à aller mieux; la frayeur détruisit en un instant le peu d'irritabilité qui lui restoit; il voulut se lever pour fuir, mais dès qu'il eut pris la position verticale, il mourut subitement. » Cette lésion de l'irritabilité et de la sensibilité est même si profonde, qu'elle subsiste quelque temps encore après que les paroxysmes de la fièvre ont disparu. Le sens du goût et celui de l'ouïe ne se réparent qu'avec lenteur chez les convalescens; la vue reste foible et languissante; la pupille se dilate et ne se contracte qu'avec difficulté, etc. Chez quelques autres individus, on voit que le

système musculaire n'est pas moins essentiellement atteint que le système nerveux par les furoncles et autres éruptions cutanées qui se manifestent (1).

XXXVIII.

On connoît la distinction de deux vies dans les corps animés, adoptée par certains physiologistes, distinction aussi ingénieuse que fondée (2). L'une n'exerce en eux que des fonctions purement intérieures ; les fonctions de l'autre sont extérieures, et lient l'organisation de l'animal à tout ce qui l'environne et est relatif à ses besoins. Etendant nos vues d'après cette considération, ne pourrions-nous pas distinguer les variétés de la fièvre ataxique intermittente, d'après le siége qu'elles occupent, en deux ordres parfaitement séparés ? Nous rangerions dans le premier ordre la cholérique, l'hépatique, la cardialgique, l'algide, la diaphorétique, la pleurétique, la rhumatique, la néphrétique, la céphalalgique, la dypsneïque et l'hydrophobique, qui frappent d'une manière spéciale les fonctions dont se compose la vie intérieure ou essentiellement organisante de l'individu, telles que la digestion, les secrétions, les excrétions, etc.

(1) Mémoires de Médecine-Pratique, an VIII.

(2) Voyez les Recherches sur la vie et la mort, par Xavier Bichat.

et dans le deuxième ordre, nous placerions la syncopale, la délirante, la léthargique, la convulsive et l'épileptique, où par un effet d'une lésion plus prononcée des nerfs et du cerveau, la vie extérieure et intelligente, ou plutôt la vie de relation, est en quelque sorte plus directement menacée.

Il y a néanmoins une connexion si intime entre tous les phénomènes de l'économie vivante, que les désordres qui se manifestent dans chacun d'eux, coïncident le plus souvent pour donner naissance à la même affection, et si la pensée isole ces phénomènes par l'analyse, c'est pour mieux saisir leur caractère et le genre de dérangement qui leur survient.

XXXIX.

Les médecins qui ont fait avec le plus de succès l'application de nos connoissances physiologiques à la théorie des affections vulgairement appelées *malignes*, ont cherché sur-tout à déterminer le degré d'affoiblissement et le mode d'altération que peuvent éprouver les forces radicales du système vivant; ils ont distingué les cas où ces forces sont en quelque sorte détruites ou anéanties, de ceux où elles ne sont qu'oppressées et embarrassées par un obstacle qui s'oppose à leur développement et à leur action. Le professeur Barthez a principalement indiqué cette distinction de forces *résoutes*

et de forces *opprimées*, dans ses *Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme*, et a fait voir que les auteurs ne l'avoient point marquée jusqu'à ce jour d'une manière satisfaisante (1). Mais personne peut-être n'a plus étendu cette idée que le citoyen Richerand, dans le compte qu'il a rendu de la première édition de mon ouvrage (2), et je crois nécessaire de consigner ici les développemens utiles qu'il lui a donnés, en l'appliquant à l'ordre des fièvres. Après avoir exprimé son voeu sur la nécessité qu'il y a de caractériser, par des termes spécifiques, les différens états de la dynamique humaine, considérée dans toutes nos affections morbifiques, il pense que notre langue étant moins riche et moins fertile en nuances que les langues anciennes, c'est à ces dernières qu'il faudroit emprunter ces dénominations caractéristiques, si avantageuses, comme il le dit lui-même, dans une science qui a pour but de représenter les dérangemens de notre économie, sous les couleurs les plus vraies et dans les termes les plus voisins de la nature. Le lecteur verra sans doute avec intérêt le premier cadre tracé avec tant de précision par ce jeune physiologiste :

In febre inflammatoriâ seu synocho simplici (angeio-tenicâ). *Oppressio virium.*

(1) Page 255.

(2). Magazin Encycl. des Sciences, cinquième année, tome V.

In febre biliosâ seu ardente (meningo-gastricâ). *Fractura virium.*

In febre pituitosâ seu morbo mucoso (adeno-meningeâ). . *Languor virium.*

In febre putridâ (adynamicâ). *Prostratio virium.*

In febre pestilentiali (adeno-nevrosâ). *Syderatio virium.*

In febribus malignis seu (atactis). *Ataxia virium.*

1°. Il est aisé de voir que le premier terme employé par le citoyen Richerand, rend avec la plus grande vérité cet état particulier de l'économie animale, où elle est pour ainsi dire empêchée par l'excès de ses forces, et forcée de succomber sous sa propre puissance. L'auteur pense judicieusement qu'on pourroit l'appliquer, en le modifiant toutefois d'une manière convenable, à quelques genres de phlémasies, et aux hémorragies dites *actives*, par les pathologistes.

2°. Il n'est personne qui n'ait observé ce sentiment de contusion universelle et de brisement des membres, dans la fièvre vulgairement appelée *bilieuse*, affection si bien décrite par Stoll, et par beaucoup d'autres écrivains; et le mot employé plus haut exprime parfaitement l'état des forces dans cette circonstance.

3°. La langueur des forces caractérise manifestement la fièvre pituiteuse et toutes les maladies lymphatiques.

4°. Mais dans les fièvres putrides ou adynamiques, le système des forces est plutôt dans un état réel de prostration, expression très-usitée parmi les médecins, et dont on fait souvent de fausses applications. Cet état de prostration se reconnoît aisément à la presque cessation, ou à la lésion notable de toutes les fonctions confiées aux organes musculaires, comme le mouvement volontaire, la respiration, la circulation, la digestion, l'excrétion des urines, etc.

5°. On emploie le mot *syderatio*, lorsqu'on veut exprimer l'état des forces dans la peste d'orient, parce que les malades sont en quelque sorte foudroyés par cette terrible maladie.

6°. Enfin dans l'ordre des fièvres qui sont l'objet principal de cette dissertation, on n'observe que des phénomènes irréguliers. Tout s'y succède d'une manière anomale, et il n'y a absolument aucun accord dans les efforts que fait la nature pour résister à la destruction ; ce qui est très-bien rendu par le mot *ataxia*, déjà mis en usage par quelques auteurs, et dont on pourroit également se servir pour exprimer les symptômes propres à un grand nombre de nos maladies nerveuses.

X L.

En nous occupant ainsi de la nature des intermittentes qui marchent avec un appareil de symptômes graves et rapidement funestes, nous

remarquerons que la dénomination de *malignes*, qui leur est communément attribuée par les pathologistes, est trop vague et trop indéterminée, parce qu'elle est journellement appliquée à des maladies d'un genre différent (1). La dénomination d'*ataxiques*, que Selle avoit déjà imposée aux fièvres continues de ce caractère, et que le professeur Pinel a adoptée pour celles dont il est ici question, nous a paru plus propre à exprimer la confusion, le trouble, et le génie opposé des symptômes dont elles se composent. En effet, si la fièvre est éminemment nerveuse, n'y observe-t-on pas quelquefois à côté du calme apparent et insidieux du systême vasculaire, une sorte de précipitation dans les phénomènes de la motilité qui se manifeste par des convulsions fortes, fréquentes et soutenues? N'y voit-on pas une secrétion désordonnée de la bile, à côté d'une secrétion bien ordonnée des urines? Un assoupissement profond

(1) *Iis nempe non vivimus temporibus, quibus maligni nomine incognitos quosque morbos periculosos et lethales, non benè exploratos, includere solebant medici vulgares, ut titulo saltem morbi experientiam præ se ferrent.* Sam. Aurivillii. *Dissert. de febrib. intermitt. malign.* fol. 8. *Esta voz* Malignidad, *refugio de ignorantes que ha producido muchos perjuicios, etc.* Amar. *Instruccion. curativa de las calenturas, etc.* pag. 78. *Abusus accusandi fictam quandam in morbis malignitatem, est simiola quæ frequenter rudioribus medicis imponit.* Baglivi. *Prax. med. lib. I, cap. 5.*

remplacé par des insomnies opiniâtres, la sécheresse de la langue avec le manque de soif, une chaleur âcre et brûlante dans certaines parties, un froid glacial dans d'autres, un délire gai au moment où la vie est le plus en péril, le passage brusque de l'indifférence du malade sur son état, à des pressentimens sinistres qui ne cessent de l'épouvanter ? Mais ce que personne ne me paroît avoir assez examiné, c'est l'opposition des symptômes avec des remèdes qui semblent devoir les combattre, tel que le danger de la saignée au milieu de l'irritation la plus inflammatoire du systême (Home); celui des émétiques et des purgatifs, dans des vomissemens d'une matière dépravée ou dans des flux analogues (Werlhof); le danger des acides au milieu de la plus effrayante septicité (Ludwig). Quelles fautes ne commet point ici le médecin vulgaire trop habitué à interpréter la nature d'après les phénomènes les plus apparens ?

XLI.

Au surplus, la suspension simultanée de tant de symptômes divers qui marchent constamment subordonnés au génie intermittent de la fièvre, qui se déclarent, croissent ou décroissent avec son période de récrudescence ou d'abaissement, est très-propre à combattre l'idée de Bordeu qui, ne rapportant point les phénomènes de la malignité

à une seule et même cause, les considéroit, au contraire, comme le fonds et le résultat de plusieurs maladies (1), luttant ensemble contre la vie, et frappant à la fois tous les systêmes et toutes les parties de l'organisation. En effet, quelque peu de liaison que la nature semble mettre dans l'appareil des mouvemens qui sont le produit de ses résistances et de ses efforts, les paroxysmes qu'elle suscite à des temps déterminés, annoncent qu'elle ne cesse de tendre vers un but unique, qui est celui de la guérison.

X L I I.

C'est un des caractères les plus constans des fièvres ataxiques intermittentes, d'exposer les individus qu'elles attaquent à des rechûtes réitérées, lors même qu'elles sont combattues par les moyens les plus énergiques. C'est à l'expérience à confirmer par des faits plus nombreux, l'observation aussi belle qu'importante du célèbre Werlhof, d'après laquelle il conste que ces rechûtes ont lieu le plus ordinairement dans les semaines paroxystiques.

X L I I I.

Les ravages prompts et étendus de ces sortes de fièvres, dans les saisons et les climats où elles

(1) *Recherches sur l'état du pouls considéré, par rapport aux crises.*

se développent avec le plus de facilité, ont fait soupçonner à quelques praticiens qu'elles pouvoient être de nature contagieuse. Raymond observe que cette assertion est sans aucune espèce de fondement solide ; car les individus qui prennent soin des malades, qui ont avec eux le commerce le plus intime, qui couchent dans le même lit, n'en sont point atteints, s'ils n'ont déjà reçu l'infection extérieure qui produit seule la maladie. Les femmes même qui en sont attaquées, allaitent leurs enfans sans aucun danger pour eux. Raymond continue de remarquer que ce qui a donné lieu à cette méprise, c'est qu'à Middelbourg, par exemple, et dans toute la Zélande, où ces fièvres sont comme endémiques, les mêmes causes agissent sur un grand nombre d'individus à la fois, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni aucune condition de la vie, au point que des familles entières en sont fréquemment attaquées, et peuvent à peine se prêter des secours l'une à l'autre (1).

(1) *Hoc primo certum est, ut jam monui, morbum non esse contagiosum ; nam fæminæ lactantes infantem suum durante morbo toto, si modo lactis copia suppetat, sine noxâ nutriunt, quod communi apud nos praxi confirmatur ; neque qui eodem in lecto cum ægrotis commorari coguntur, aut aliud intimum commercium habent, præter curæ incommoda ullum abinde morbum lucrantur.* Jo. Raymond. *Dissert. exhib. descrip. febr. intermitt. autum. Quotannis Mittelburgi et in vicinis Zelandiæ Batavæ locis grassantium.* 1767.

XLIV.

Les ataxiques intermittentes diffèrent des intermittentes ordinaires désignées le plus souvent sous le titre de *bénignes* ou d'*anomales* (1), non seulement par la gravité, mais encore par la dissonance et le peu de rapport des symptômes entre eux. C'est sur-tout une remarque très-judicieuse de Mercatus, que les trois périodes du paroxysme s'y exécutent d'une manière moins uniforme et moins régulière. La fièvre trompe les regards de l'observateur en déclinant quelquefois dans le temps où devoit se faire son augmentation; quelquefois aussi, elle prend un nouvel accroissement, lorsqu'elle est parvenue à son état, et qu'on s'attend à la voir s'amortir; souvent enfin elle tombe subitement pour se relever ensuite avec la même promptitude.

XLV.

L'ordre des fièvres adynamiques étant le plus voisin de celui des ataxiques, et les phénomènes qui appartiennent à chacun d'eux se compliquant dans le plus grand nombre des cas, il est avantageux de les séparer les uns des autres par le secours de la méthode analytique, à l'imitation de la savante école de Gottingue, afin d'en

(1) Lautter. *Hist. medic. bienn. Morbor. rural. etc.*

conserver une idée claire et distincte. C'est ainsi qu'il faut regarder les diarrhées fétides, les hémorragies diverses sans soulagement, la flaccidité des membres et la perte du mouvement, les meurtrissures, les gangrènes qui surviennent aux extrémités, etc., comme appartenant spécialement à l'ordre des fièvres adynamiques, tandis que les agitations, la stupeur, la subversion des facultés mentales, les délires, la perte de la mémoire, le trouble des sens, la voix aiguë et rauque, les gesticulations des mains, les spasmes, les convulsions, etc., sont des signes propres et caractéristiques des fièvres ataxiques (1). Les solutions même de ces deux sortes d'affections sont essentiellement différentes, ainsi que le remarquent judicieusement Baldinger (*Opuscula medica*), et le professeur Pinel (*Nosographie philosophique*). On sait, en effet, qu'au lieu des crises qui jugent ordinairement les fièvres adynamiques, les ataxiques proprement dites sont quelquefois terminées par des métastases vers les articulations et les glandes, par des lésions plus ou moins durables de la sensibilité dans le système cutané, par l'affoiblissement de la vue, du goût, de l'odorat,

(1) Lisez pour les signes qui constituent la véritable malignité dans les fièvres, la thèse contenue dans la collection de Stahl, qui a pour titre : *Disput. medic. patholog. pract. de malignitatis præcipuæ febrilis indole, etc.*

de l'ouïe, etc. On peut donc établir, comme une proposition générale, que les fièvres adynamiques portent plus particulièrement le désordre dans les phénomènes qui tiennent à la motilité, et que les fièvres ataxiques tendent spécialement à altérer la sensibilité.

Hippocrate avoit sur-tout approfondi les signes distinctifs de ces dernières fièvres, et il seroit difficile d'en citer un seul qui ait échappé à son attention; les symptômes les plus légers en apparence, et presque toujours méconnus par le médecin peu exercé, tels que l'abattement extrême, les terreurs imaginaires, la physionomie taciturne, l'air méditatif, la tranquillité du malade en contraste avec ses habitudes ordinaires, etc. ont été souvent pour lui le sujet des pronostics les plus fâcheux.

XLVI.

Une ligne de démarcation non moins sensible, me paroît exister entre les ataxiques intermittentes et les ataxiques continues, malgré qu'il soit très-difficile de la déterminer. Quoique ces deux genres de fièvres ne paroissent différer, au premier aspect, que par leurs effets périodiques ou permanens; quoiqu'elles se manifestent par les mêmes symptômes et se chargent des mêmes épiphénomènes, il semble cependant qu'il n'y ait point une discordance aussi frappante dans les élémens

dont se composent les ataxiques à type intermittent ou rémittent. Les mouvemens de la nature y sont plus liés dans le temps des accès et des reprises, et tendent d'une manière plus directe à vaincre la cause formelle de la maladie. Quelque formidable que soit l'appareil de leurs symptômes, on n'y observe pas en général ce pouls naturel qui caractérise particulièrement certaines ataxiques continues, et regardé avec raison comme un des accidens les plus pernicieux, en ce qu'il annonce, suivant la pensée d'un praticien célèbre de nos jours, « une séparation si parfaite des forces du » principe de la vie dans les organes qui sont » principalement affectés, que l'irritation ne » s'étend point au système artériel (1) ».

Il est d'ailleurs hors de doute que l'économie animale est moins radicalement énervée dans les ataxiques intermittentes. C'est ce que prouve l'efficacité du quinquina dans leur traitement, lorsque son emploi est si souvent incertain contre les ataxiques continues. Ce n'est donc pas sans motif qu'on a présenté ces dernières fièvres comme un triste témoignage de l'insuffisance de notre art, tandis que celles dont nous traitons dans cet ouvrage, démontrent évidemment ses ressources.

(1) Nouveaux Elémens de la science de l'homme.

XLVII.

Le célèbre Cazimir-Médicus a cherché à déterminer les affinités qui rattachent les maladies périodiques aux fièvres d'accès en général, et particulièrement aux ataxiques intermittentes (1). Il fonde ces affinités, qui sont réellement existantes, 1°. sur l'identité des symptômes qui constituent ces maladies périodiques, et qui peuvent signaler en même temps les pernicieuses intermittentes; 2°. sur ce que des symptômes périodiques succèdent quelquefois à des fièvres d'accès, et que des fièvres d'accès peuvent succéder à des symptômes périodiques; 3°. sur les intervalles ou les intermittences que présentent ces deux ordres de maladies; 4°. sur les urines que rendent les malades dans les deux cas, et qui déposent un sédiment briqueté; 5°. enfin sur ce que le même genre de traitement leur convient. Mais il nous semble que Cazimir-Medicus n'a point suffisamment approfondi ce point important de pathologie. En effet, il n'a point marqué la différence précise qui sépare les affections périodiques de ce qu'on est convenu de nommer fièvres intermittentes ou fièvres d'accès. Nous allons en conséquence exposer notre opinion à ce sujet, et pour qu'elle soit mieux entendue, nous la ferons

(1) *Geschichte periodische krankheiten*, 1764.

précéder de quelques-unes de nos vues théoriques sur la nature des fièvres, parce qu'elles jettent du jour sur la question qui nous occupe.

Il nous paroît d'abord de toute évidence que toutes les affections de l'économie vivante, désignées sous le nom de *fièvres* par les pathologistes, ont essentiellement leur siége dans le systême nerveux ; et si nous avions à les ranger dans un cadre nosologique, nous les fixerions dans la classe des névroses. Cependant, par une suite nécessaire de la connexion sympathique qui unit si étroitement le systême nerveux au systême vasculaire, celui-ci est presque toujours secondairement affecté, ce qui introduit un désordre quelconque dans la circulation ; il peut arriver néanmoins que par une cause que nous ne chercherons point à déterminer, les vaisseaux ne participent point à la lésion primitive des nerfs ; il s'établit alors une névrose périodique simple qui prend divers noms ou suscite divers phénomènes, suivant les divers siéges qu'elle peut occuper. C'est ainsi qu'on observe des céphalalgies, des pleurodynies, des coliques, et mille autres douleurs ou accidens qui se manifestent régulièrement à des époques fixes, sans qu'il survienne aucune irrégularité dans les fonctions du systême vasculaire.

Mais ces affections particulières qui ne s'étendent pas jusqu'aux vaisseaux, n'en sont pas moins des mouvemens de la nature, dont le but est de

réparer quelque désordre caché dans les loix organiques du corps humain; et si ce but n'est atteint qu'avec une lenteur extrême, si ces affections sont le plus communément chroniques, c'est précisément parce que le systême vasculaire auquel les crises et les solutions des maladies paroissent particulièrement attribuées, n'y prend aucune part, et que la résistance vitale se trouve trop foible; ce qui le prouve, c'est que dans le cas contraire, la même affection, aidée de la réaction vasculaire, marche rapidement à son heureuse ou fâcheuse solution.

En me résumant donc, et cherchant à établir une conclusion d'après tout ce que j'ai dit dans ce paragraphe, je pense que la plus grande affinité existe entre les maladies périodiques nerveuses et les fièvres ataxiques intermittentes; que celles-ci n'en diffèrent que par leur marche plus rapide et par le péril plus imminent qu'elles entraînent. Je pense en second lieu, que la rapidité de leur marche tient aux deux lésions réunies du systême nerveux et du systême vasculaire; et ce qui constitue principalement leur danger, c'est qu'elles contiennent elles seules tous les élémens et tous les symptômes corrélatifs aux autres névroses; ainsi, en les décomposant par l'analyse, on y voit le délire qui appartient aux vésanies, les soubresauts et les spasmes qui caractérisent les maladies convulsives, le carus et l'assoupissement qui les rapprochent des apoplexies, etc. J'aurois beaucoup

d'autres vues à ajouter à celles que j'expose ici, si une plus longue digression m'étoit permise.

XLVIII.

Après avoir établi les différences qui existent entre les intermittentes ataxiques et les intermittentes ordinaires, entre les adynamiques et les ataxiques, entre celles de ce dernier ordre qui sont continues, et celles qui suivent le type intermittent, entre ces mêmes fièvres et les maladies nerveuses périodiques sans pyrexie, nous devons fixer nos regards sur les complications variées que celles-ci peuvent manifestement subir; car on a vu, d'après les tableaux que nous en avons donnés en commençant cette Dissertation, qu'elles ne se montrent pas toujours simples à l'observation du médecin. Il n'arrive que trop souvent, dans les épidémies par exemple, qu'indépendamment des symptômes qui constituent leur propre essence, elles se chargent de quelques symptômes secondaires qui appartiennent au genre des rémittentes putrides. C'est ce qu'a prouvé l'histoire des fièvres rapportées par Lancisi, Richa, etc.

Mais pour nous éclairer complettement sur la nature de ces maladies, il importe d'avertir que les phénomènes adynamiques prédominent quelquefois sur les phénomènes ataxiques. On s'en convaincra aisément, si on se rappelle l'épidémie qui régna à Copenhague en 1652,

et dont Thomas Bartholin nous a conservé la relation (1).

On y remarquoit sans doute un délire continuel et des céphalalgies intolérables ; mais il se manifestoit à un plus haut degré encore des taches pétéchiales qui paroissoient à chaque accès et s'éclipsoient à chaque intermission ; des diarrhées excessivement débilitantes, des abcès, etc. La dissection des cadavres montroit en outre l'estomac et le duodenum affectés de gangrène. Une fièvre entièrement semblable sévissoit à Leyde en 1669. Les désordres nerveux étoient peu remarquables à chaque paroxysme ; mais Sylvius de Leboë, qui la raconte, fait mention de taches livides sur la peau, d'hémorragies qui avoient lieu par le nez et les veines hémorroïdales, de l'urine qui étoit fétide, etc. (2).

Il est évident que l'histoire de ces dernières fièvres rentre spécialement dans la théorie des adynamiques à type intermittent ou rémittent. Beaucoup d'auteurs néanmoins semblent les confondre avec les fièvres dont nous traitons. Selle, lui-même, n'a-t-il pas placé les intermittentes ataxiques dans le genre des intermittentes bilieuses putrides (3) ?

(1) *Hist. anat. rar. cent.* II. Hist. LVI.

(2) *Prax. med. appen.* Tract. X.

(3) *Rudimenta pyretologiæ.* Fol. 350.

X L I X.

Il est un autre cas de complication de ces fièvres, sur lequel je pense qu'il n'est pas moins utile d'attirer l'attention, c'est celui où une intermittente ordinaire se combine avec la fièvre vulgairement dite *putride-maligne*. C'est ce cas qu'a voulu relater Ruecker, dans une thèse qu'il a soutenue à ce sujet (1).

Un jeune homme âgé de près de vingt ans, d'un tempérament bilieux et mélancolique, éprouvoit les accès d'une tierce très-régulière dans son invasion et dans son cours. Il est probable que cette maladie auroit eu sa terminaison ordinaire, sans un accident malheureux qui vint accabler le malade au moment où il étoit encore dans le chaud de la fièvre, et que la sueur alloit commencer. Ce dernier symptôme se continua la nuit et le jour suivant, qui étoit celui de l'intermission. Dès-lors le malade se plaignit d'un spasme dans toute la périphérie du corps, d'anxiétés à la région précordiale, d'une prostration considérable des forces; le délire survint; l'appétit qui s'étoit assez bien conservé pendant que la tierce étoit seule, disparut entièrement. Pouls débile, perte de la mémoire, céphalalgie, selles fétides,

(1) *De febr. intermitt. complicatione cum malignâ casu quodam illustratâ.* Christianus Zacharias Ruecker.

cardialgies, respiration lucteuse. Le col se couvrit d'efflorescences et de petites taches d'un rouge obscur. On appliqua les vésicatoires ; on administra les acides et les toniques ; les signes de coction parurent le onzième jour par l'inspection des urines. La solution de la maladie eut lieu le quatorzième. La fièvre tierce qui avoit parcouru régulièrement ses périodes, cessa aussi à la même époque ; mais cette dernière ayant reparu quelques jours après, sans complication, parce que le convalescent fit un écart de régime, elle céda de nouveau à des remèdes appropriés.

Cette circonstance, alléguée par Ruecker, n'est pas aussi rare qu'on le croit. La fièvre de Hongrie, décrite par Sennert, n'est, suivant la remarque de Pringle, qu'une combinaison de la fièvre autumnale avec la fièvre d'hôpital (1). Est-il étonnant que ce phénomène se remarque dans un pays très-marécageux, où des nuits excessivement froides succèdent à des jours excessivement chauds? Ces mélanges d'affections doivent aussi s'observer dans nos hospices où des individus, déjà atteints de la fièvre intermittente, viennent vivre dans une autre sphère de contagion non moins active.

On voit d'après cela combien la méthode de l'analyse est avantageuse, pour débrouiller le cahos où nos livres de pyrétologie jettent-à-la-fois les

(1) *On the diseases of the army.*

maîtres et les disciples. Stoll, dont le nom célèbre s'offre naturellement à moi, quand il s'agit de désigner ceux qui ont le plus perfectionné la doctrine des maladies aiguës; Stoll, dis-je, s'est plaint expressément de cette confusion embarrassante. Il avoit vu que des maladies marquées par le même nom, quoique essentiellement différentes, trompoient souvent le médecin en se masquant par des symptômes identiques et communs. Il avoit vu enfin, qu'en leur appliquant la même méthode curative, le malade ne tardoit pas à souffrir d'un mauvais système de classification (1).

L.

Du diagnostic des ataxiques intermittentes. On a dit avec raison que les faces très-variées qu'empruntent ces fièvres, les rendent généralement très-difficiles à reconnoître, sur-tout par la tendance qu'elles ont à s'éloigner du type de l'intermittence, pour prendre la forme des continues. Il est rare, sans doute, qu'on se méprenne, si un paroxysme évident a précédé, si les deux qui suivent sont annoncés par le frisson ou par une sorte de *rigor*, si l'urine est tant soit peu

(1) *Methodum enim medendi eamdem sæpenumerò diversissimis febribus, sed eodem vocabulo insignitis, quasi semper eidem morbo adaptant. Tunc malam docentis divisionem æger immeritus luit. Ratio medendi. pars.* 11. *cap.* 10.

briquetée, etc. Mais s'il n'y a aucun de ces signes, et si le médecin ne peut observer la fièvre dès son début, il doit rester dans l'incertitude, et ne pas se presser de définir la maladie d'après des commencemens qui sont communs à d'autres.

L I.

Pour se faire un diagnostic certain dans l'étude des ataxiques intermittentes, il est utile de comparer souvent les descriptions exactes que nous en avons, avec les affections qui leur sont plus ou moins analogues. C'est faute de s'être aidé de ces rapprochemens lumineux, que Morgagni, par exemple, paroît avoir établi une similitude parfaite entre l'intermittente comateuse, décrite par Morton et Torti, et la soporeuse des vieillards; quoique, sous plusieurs rapports, ces deux fièvres doivent être distinguées l'une de l'autre (1).

(1). *Nec vero si æger non senex sit, ejusmodi febris immunem fore, credito propterea quia doctis viris ipsam nunc placeat* febrim intermittentem senum soporosam *vocare. Etsi eâ ætate sæpius contingit et septuagenario erat major tum cardinalis de quo modo dictum est, tum generosus comes M. Ant. Trento, quem annis ante eum quinque ab eadem febri periclitantem eodem remedio curaveram, eorum neutro, quod minus frequens est, in febrim recidente; tamen et Mortonus puerum duocennem et Tortus puellum teneræ ætatis, nedum alium in medio adolescentiæ cursu his, quas* lethargicas *appellabat, febribus laborantes proposuere.* De Morb.

Aussi Leroy, éclairé du flambeau de ses propres observations, a-t-il cherché à fixer les différences qui les séparent :

1°. *D'après leur nature.* Selon cet auteur, la fièvre désignée communément sous le nom de *fièvre maligne* ou de *fièvre soporeuse* des vieillards, est sporadique dans tous les cas. La pernicieuse carotique n'est sporadique, au contraire, que dans les lieux mal-sains et exposés aux influences des émanations marécageuses. Ailleurs, elle suit les épidémies des fièvres intermittentes.

2°. *D'après les redoublemens et les accès.* Dans la soporeuse des vieillards, les redoublemens sont marqués par un simple refroidissement des membres supérieurs et inférieurs, et on n'y remarque aucun frisson. Dans l'intermittente carotique, les accès commencent d'ordinaire par le frisson.

3°. *D'après leur marche.* La marche de la première est moins vive que celle de la seconde, et son type a paru constamment être continu.

4°. *D'après l'état du pouls.* Dans la soporeuse des vieillards, il est petit, inégal et foible. Dans la pernicieuse intermittente, il a cette force et cette plénitude qui se remarque dans l'apoplexie.

sed. et caus. *tom. III*, *epist. XLIX*, fol. 17. Etmuller n'a-t-il pas manifestement confondu le cholera-morbus avec la tierce cholerique, lorsqu'il a dit de cette première maladie : *Periodum observat tertianariam ?*

Je pense du reste que ce dernier signe pris de la manière d'être du pouls, ne sauroit avoir la certitude des précédens, puisqu'on n'ignore pas que dans la comateuse intermittente, les désordres de la circulation sont sujets à des anomalies fréquentes.

Peut-être l'action du quinquina qui, d'après l'aveu des praticiens, est bien plus efficace dans cette dernière fièvre que dans la soporeuse des vieillards, forme-t-elle un caractère qui ne doit pas être négligé.

L I I.

On voit par ce que j'ai exposé, combien sont fondés en raison les auteurs qui conseillent d'isoler et de distinguer les fièvres, non seulement d'après les symptômes qu'elles manifestent, mais même d'après le traitement qu'elles exigent; et qu'ainsi que l'a fort sainement remarqué le médecin que je viens de citer, c'est véritablement perfectionner l'art que d'en tracer continuellement des descriptions séparées.

L I I I.

Mercatus a prétendu établir le diagnostic de la fièvre pernicieuse, d'après un signe qui paroît très-incertain. Il pense qu'on doit la présumer telle, toutes les fois que les symptômes qui la caractérisent, n'abandonnent point entièrement le

malade durant les jours de l'intermission ; toutes les fois, par exemple, qu'il reste dans les intervalles des traces de délire, de la propension au sommeil, des langeurs, des anxiétés, de la soif, etc. Mais combien, ainsi que le remarque Lautter, n'est-il pas de fièvres de mauvais caractère, où dans l'intervalle des paroxysmes, il ne se manifeste absolument aucun de ces symptômes. Non seulement les malades quittent leur lit, mais encore ils se promènent, et vaquent à leurs affaires comme dans l'état de santé, quoique la mort les surprenne à l'accès suivant. Lautter cite à ce sujet une observation de Werlhof, qui est décisive. Une femme âgée de cinquante ans avoit été dans la rue au-devant de ce dernier, pour lui demander s'il ne viendroit pas la voir le jour d'après, parce qu'elle attendoit son troisième paroxysme; le paroxysme eut effectivement lieu, mais les accidens furent si graves qu'elle succomba. Dans les lieux mal-sains de l'Italie, on a souvent occasion d'observer des faits analogues. Durant le régime de la terreur, je me livrois à l'étude des maladies dans un hôpital de province, où les fièvres intermittentes pernicieuses sévirent avec la plus grande fureur. Les intervalles qui séparoient les accès, étoient entièrement libres chez tous les individus qui en furent atteints, et cependant des accidens imprévus ne tardoient pas à faire périr les malades, au moment où

ils se jugeoient eux-mêmes dans une parfaite sécurité.

L I V.

Lautter, après avoir démontré dans sa relation l'insuffisance des signes établis par différens auteurs pour signaler les ataxiques intermittentes, fonde lui-même son diagnostic sur les considérations que nous allons rapporter (1) :

1°. Si ces fièvres, dit-il, après s'être déclarées avec peu d'intensité dans le commencement de leur invasion, manifestent à leur troisième, quatrième ou cinquième paroxysme, un symptôme grave et inaccoutumé, comme, par exemple, un coma très-profond, des vomissemens, des défaillances, ou une diarrhée opiniâtre, une prostration considérable du système des forces, etc. soit que ce symptôme disparoisse avec chaque paroxysme de la fièvre, soit qu'il persiste dans l'intermission, soit que l'urine charrie un peu plus ou un peu moins de sédiment, soit qu'il règne ou qu'il ne règne pas d'épidémie de ces fièvres, il ne faut pas balancer et donner sur-le-champ le quinquina; un plus long retard seroit nuisible.

2°. Si, comme cela arrive fréquemment, la maladie débute par un violent vomissement, une excessive diarrhée, un état de somnolence, un

(1) *Histor. medic. bienn. morb. rural. etc.*

délire tranquille ou frénétique, des syncopes, des spasmes épileptiques, et que ces symptômes éprouvent une rémission le jour d'après, ou cessent totalement, on ne pourra pas sans doute annoncer, d'après cet unique signe, la présence d'une fièvre ataxique intermittente, à moins que l'urine ne dépose un sédiment briqueté, et qu'il règne alors une épidémie de cette nature ; mais lorsque le troisième ou le quatrième jour, les symptômes déjà énoncés reparoissent, pour avoir ensuite leur rémission, le médecin n'a plus rien à attendre pour assurer son diagnostic ; il doit administrer de suite le quinquina.

3°. Lorsque ces fièvres s'annoncent sous un aspect inflammatoire, avec une douleur aiguë de côté, un pouls dur, une toux incommode, et que le sang tiré de la veine présente la croûte phlogistique ; lorsque toutefois les urines charrient un sédiment, et qu'il y a une épidémie régnante de ces sortes de fièvres, le médecin est inexcusable, s'il diffère à combattre ces accidens par le quinquina.

4°. Si un homme déjà bien portant est soudainement saisi d'une forte apoplexie ou d'un violent cholera-morbus, et que le jour suivant ces symptômes ne se manifestent point, mais qu'il lui reste seulement une difficulté de langage et une certaine stupeur des sens, quoique le vomissement devienne plus rare, si le signe de l'urine

se manifeste, et s'il règne une épidémie de fièvres ataxiques intermittentes, rien n'est plus important pour faire cesser ces accidens, que de recourir à l'écorce du Pérou.

5°. On peut aussi juger que les fièvres intermittentes ont un caractère pernicieux, lorsque des symptômes très-graves, tels que les vomissemens, la diarrhée, les flux dysentériques, les douleurs rhumatismales, les migraines, etc., tourmentent quelque temps les malades, sans céder aux plus puissans remèdes, hormis au quinquina, quoique d'ailleurs il n'y ait rien de bien régulier relativement au paroxysme et à l'intermission. Il suffit, pour porter son diagnostic, que l'urine dépose un sédiment briqueté, et qu'il règne à cette époque des ataxiques intermittentes épidémiques, pour qu'on soit fondé à soupçonner une fièvre intermittente larvée.

L V.

On peut se servir avec avantage pour reconnoître le caractère intermittent des fièvres ataxiques, des signes distinctifs indiqués par le savant et profond Medicus, dans son histoire des maladies périodiques (1). Il faut donc faire la plus sérieuse attention,

1°. *A l'accès même qui se déclare.* Quand un

(1) *Geschichte periodische krankheiten.*

symptôme quelconque survient soudainement chez un individu, qu'il dure quelques heures, décline ensuite peu-à-peu ou disparoît d'une manière spontanée, le praticien observateur doit sans doute craindre le retour prochain de ce symptôme. En effet, il n'est guère vraisemblable qu'une affection morbifique se développe et se détruise en un si court espace de temps. Le médecin de Manheim avertit avec raison que ce signe est le plus important, puisqu'il avertit du danger et des mesures à prendre pour le prévenir. Ne peut-il pas arriver que des fièvres pernicieuses soient mortelles à leur second paroxysme ?

2°. *A la récidive de l'accès.* Si la fièvre revient à une pareille heure et à un jour déterminé, on ne doit plus douter qu'elle n'ait pris le type intermittent. Ce signe est celui d'après lequel on peut se diriger avec le plus de certitude au lit des malades.

3°. *Aux affections régnantes.* Cette considération est de la plus grande utilité (XXX). En effet, si nous parcourons les descriptions qu'on nous a transmises, des différentes épidémies, nous nous assurerons que les fièvres ataxiques intermittentes règnent le plus fréquemment dans le même temps que les autres fièvres d'accès, ou en concurrence avec d'autres maladies périodiques ; souvent ce sont les mêmes fièvres qui se compliquent ou redoublent d'intensité, en raison

de la gravité des causes d'où elles émanent.

4°. *Au sédiment briqueté de l'urine.* Les plus célèbres médecins se sont attachés à ce signe distinctif pour reconnoître le génie intermittent des fièvres régnantes. L'illustre Sydenham sur-tout, dont le nom est d'un si grand poids dans la médecine d'observation, s'explique formellement à ce sujet, dans une lettre à Robert Brady, sur les maladies épidémiques qui se manifestèrent depuis l'an 1675 jusqu'en l'an 1680. Les fièvres intermittentes dont il lui rend compte avoient pris le masque de l'apoplexie. Mais il les reconnut principalement à l'inspection de l'urine qui étoit excessivement colorée, et qui déposoit un sédiment briqueté (1). Cependant comme le remarque très-judicieusement Lautter, ce signe ne peut être

(1) *Hic autem commemorare libet, quòd sub primos hujus constitutionis annos, symptoma quoddam insigne febribus intermittentibus quandoque supervenerit. Nempe earum paroxysmi non cum rigore et horrore, quas postea febris excipit, invadebant, sed æger iisdem planè symptomatis tentabatur, ac si* apoplexiâ *verâ laborasset, quæ tamen nihil aliud esset, utcunque hunc affectum æmularetur; quam ipsa febris caput impetens : ut ex aliis signis, ita ex colore urinæ satis liquebat : quæ in intermittentibus ut plurimum rubore saturato extat, qualis cernitur in urinâ eorum qui ictero laborant, utsi non adeò intense rubet, et pariter sedimentum deponit pulverem laterum ferè referens. Sydenh. op. epist. I, respons. ad. Rob. Brady.*

de quelque secours qu'autant qu'il est réuni à plusieurs autres signes, car il n'existe pas toujours dans les fièvres intermittentes pernicieuses. Souvent l'urine est trouble, d'autres fois elle est claire, et d'autres fois il n'y a rien de changé dans son état naturel. Dailleurs quand ce signe seroit excellent, on n'est pas toujours à portée de l'examiner.

L V I.

Samuel Aurivill pense que la célérité des changemens qui s'opèrent dans le mode de la rémission ou dans celui du renouvellement de l'accès, est très-propre à éclairer sur le caractère plus ou moins pernicieux des ataxiques intermittentes (1).

L V I I.

Comme, selon la remarque de Senac, il est peu de fièvres continues, qui dans la rigueur soient *homotones*, c'est-à-dire, que dans aucune le pouls ne se soutient avec la même intensité, qu'il y a des exacerbations et des rémissions, etc., il est

(1) *Ex binis vero accessionibus attentiùs observatis, haud dubiè colligi potest morbi indoles; videlicet ex remissionis modo et novæ pariter accessionis, quarum utraque et subitanea magis, et evidentior, à mutationibus lentioribus malorum æque gravium in remittentibus cæteris se se distinguit. Dissert. de febrib. intermitt. malign.*

utile de déterminer les signes qui séparent ou rapprochent les rémittentes des vraies continues. C'est ce que l'auteur que nous venons de citer a fait avec cette sagacité qui lui étoit propre. (*De nat. febr. recond. lib. II*, *cap. VIII*).

L V I I I.

Il observe d'abord qu'il y a plusieurs points de similitude qui unissent ces deux ordres de fièvres; dans les continues, les accidens se manifestent souvent avec moins de violence un jour que dans l'autre; on observe même quelquefois quatre exacerbations dans l'espace de vingt heures; les intervalles qui séparent ces exacerbations, sont tantôt plus longs, tantôt plus courts. Lorsque les accidens s'aggravent, la maladie est pour ainsi dire entraînée dans son cours et ne suit aucune marche régulière. Il y a néanmoins toutes les trois ou quatre heures des paroxysmes, qui ne tardent pas à renaître, dès qu'une fois ils ont décliné. En second lieu, lorsqu'il y a deux ou trois paroxysmes, ces paroxysmes ne sont pas égaux; il en est un qui domine en quelque sorte sur les autres. Senac parle d'une épidémie de fièvres malignes où cette prédominance étoit très-manifeste. Il y avoit une rémission le matin; mais vers les dix heures, il survenoit une exacerbation qui s'appaisoit dans l'espace de trois ou quatre heures. Cette rémission n'étoit pas de longue

durée ; car vers les neuf heures, tous les symptômes renaissoient, et continuoient avec violence pendant toute la nuit. On ne peut donc juger des symptômes qui appartiennent proprement aux fièvres rémittentes, ni d'après le temps, ni d'après le nombre des exacerbations.

L I X.

Les mouvemens fébriles procèdent néanmoins d'une toute autre manière dans les fièvres continues que dans les rémittentes. En général, leurs paroxysmes n'ont point lieu à une heure déterminée. Leurs rémissions ne présentent point un mieux bien sensible ; la peau ne présente point cet état de moiteur qui laisse un cours facile aux excrétions et aux secrétions ; les urines ne subissent aucun changement, et il n'y a point d'évacuation alvine ; il n'y a ni froid ni refroidissement. Le début des exacerbations est d'ailleurs très-différent ; on les voit se déclarer graduellement ; on observe d'abord une certaine dépression dans le pouls, ensorte que les malades paroissent agités d'un mouvement intérieur ; et la chaleur s'accroît ensuite peu-à-peu. Dans les rémittentes, au contraire, elle se déclare soudainement ; mais une principale différence, assignée par Senac, c'est qu'il n'y a point dans les continues une aussi notable disproportion entre les exacerbations et les rémissions, etc.

L X.

La nécessité de varier ou de modifier les procédés de l'art, toutes les fois que la fièvre ataxique intermittente tend vers le type continu, a dû faire rechercher attentivement les signes qui indiquent cette dégénération. On doit la présumer :

1°. *Relativement à son invasion.* Si elle se fait sans ou avec presque point de frisson, ou si elle se manifeste par un sentiment de chaleur.

2°. *Relativement aux accès.* S'ils vont en augmentant de force et de durée ; si l'intervalle qui les sépare devient de jour en jour plus court.

3°. *Relativement à l'intermission.* Si pendant qu'elle a lieu, on observe du désordre dans le pouls, une aridité mordicante à la peau, la sécheresse de la langue, de l'altération, de la soif, des agitations, des céphalalgies ; en un mot, tous les signes qui annoncent la disposition du systême à un état d'irritation inflammatoire.

4°. *Relativement aux excrétions.* Si l'urine est en petite quantité, si elle est rouge ou safranée.

5°. *Relativement aux fonctions du sensorium.* Si le délire survenu dans le paroxysme, persiste après ce même paroxysme, pendant que la fièvre diminue et s'affoiblit.

6°. *Relativement à l'état de certains organes.* S'il se manifeste dans l'intérieur de la bouche du malade des ulcérations croûteuses qui gênent la déglutition,

déglutition, et si à cet accident, se joignent un pouls petit, une voix aiguë, le hoquet, etc.

7°. *Relativement à la nature des symptômes.* Tous les symptômes familiers aux ataxiques continues, doivent être regardés comme des signes indicateurs de la tendance de la fièvre vers le type de continuité.

L X I.

Mais souvent cette conversion de la fièvre en continue se fait d'une manière brusque et inespérée ; ou souvent même elle a fait trop de progrès pour que le médecin puisse sur le champ la reconnoître. Alors, sans doute, il doit être attentif à épier jusqu'au moindre phénomène. Alors, comme le dit Voulonne (1), le simple refroidissement de quelques parties, la pâleur de la face, des quintes de toux qui surviennent inopinément, un pouls qui devient petit, fréquent et concentré, des bâillemens, des pandiculations, le renouvellement d'un symptôme particulier, d'une douleur de tête ou d'une sensation de cardialgie, des urines avec sédiment, etc. Le plus léger trait enfin suffit pour la faire soupçonner; quelquefois même on peut établir son opinion d'après la seule inégalité de la marche de la fièvre, sur-tout si elle se montre plus violente dans le

(1) Mémoire sur les fièvres intermittentes.

moment où elle avoit coutume d'avoir lieu. Cette remarque est majeure, parce qu'elle sert à déterminer, si l'écorce fébrifuge peut être administrée avec espoir de succès.

L X I I.

Du pronostic dans les fièvres ataxiques intermittentes. Depuis que les théories médicinales sont basées sur l'étude approfondie de la sensibilité et de l'irritabilité, la science du pronostic dans ces sortes de fièvres devient plus exacte et plus solide. Il importe par conséquent de s'instruire de toutes les causes qui peuvent affoiblir ou dépraver ces deux facultés essentielles de l'économie vivante.

L X I I I.

Dans les fièvres ataxiques intermittentes, il faut asseoir le pronostic, non seulement sur la considération des symptômes qui se manifestent à chaque accès, mais encore sur le caractère particulier de chaque intermission.

Si la fièvre se montre sous le type de tierce, il faut, selon la remarque de Leroy, avoir égard aux paroxysmes qui se correspondent de deux jours l'un. On ne doit pas cependant se presser toujours de porter un pronostic quelconque dans le cours de ces fièvres, parce qu'il arrive souvent que les premiers paroxysmes n'ont rien d'alarmant, tandis que les suivans sont très-dangereux.

LXIV.

En général, les fièvres intermittentes pernicieuses ne sont que des affections d'un degré moindre que les ataxiques continues. On peut par conséquent fonder la doctrine de leur pronostic sur la même théorie, et avancer qu'elles sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se rapprochent davantage de ces dernières par l'intensité de leurs symptômes.

LXV.

Le pronostic est le plus communément très-fâcheux, si l'art ne vient à bout d'arrêter les progrès du mal. « Les lésions des organes qui » ont lieu dans une maladie maligne, (observe » avec sagacité le professeur Barthez) sont dan» gereuses et difficiles à guérir, parce qu'elles » n'excitent que des symptômes irréguliers, et » divers de ceux qu'on auroit lieu d'attendre de » la forme primitive et apparente de cette ma» ladie, et parce qu'elles ne peuvent déterminer » dans un systême énervé, le concours puissant » d'un grand nombre d'organes, qui est néces» saire pour opérer les solutions naturelles de ces » lésions (1) ».

(1) Nouveaux élémens de la science de l'homme.

LXVI.

C'est donc dans la distribution irrégulière des mouvemens vitaux, et dans l'action désordonnée des organes que consiste la malignité et le péril des fièvres dont nous traitons. Pour opérer une défense effective, la nature doit concentrer ses forces; il se forme au contraire dans cette circonstance une multitude de points inégaux d'irritation, d'où résultent constamment des symptômes anomaux. Il n'y a point entre les fonctions ce commerce réciproque, nécessaire pour établir une certaine unité dans les efforts de l'économie; au moment où quelques systêmes résistent avec énergie, d'autres n'opposent qu'une réaction foible et languissante; en un mot, la vie individuelle de chacun de ces systêmes, se sépare de la vie générale qui cesse de les parcourir; et qui elle-même se trouve ainsi partiellement étouffée dans les centres principaux où elle réside.

LXVII.

Il est un autre accident qui constitue principalement le danger des affections malignes, et auquel il me semble que les médecins ne font pas assez d'attention, c'est qu'il y a souvent augmentation d'irritabilité, et diminution de sensibilité; et rien n'est plus funeste que ce défaut

de concert entre deux facultés qui doivent être en harmonie, et agir, pour ainsi dire, en commun.

LXVIII.

J'observe en outre que tout mouvement dans le système de notre économie, pour qu'il soit régulier et conforme aux loix de la vie, doit être dirigé par l'influence suprême de l'organe cérébral ; les spasmes, les convulsions qui ont lieu dans les pyrexies malignes, sont des phénomènes d'autant plus sinistres, qu'ils ne sont pas suscités par la volonté dont le siége spécial est dans le cerveau.

LXIX.

On n'a point encore assez examiné l'altération des sympathies du corps vivant, et les rapports qu'elle peut avoir avec la théorie du pronostic dans les maladies aiguës. On conçoit néanmoins d'après ce que nous avons déja dit, combien cette altération doit être funeste. En effet, dans une affection maligne, aucun système ne souffre par une suite de sa correspondance sympathique avec un autre système, puisque la vie est à la fois atteinte dans tous les points de l'organisation. Or, les différentes lésions ne se propageant point d'un organe à l'autre, les mouvemens et les résistances ne sauroient être synergiques : de-là vient que des parties qui, dans l'état de santé, sont unies entre

elles par la connexion la plus étroite, s'isolent en quelque sorte les unes des autres, et cet isolement annonce l'altération la plus grave dans les nerfs qui sont les agens et les moyens de leurs communications réciproques et naturelles. C'est ainsi qu'on voit souvent le danger des fièvres ataxiques consister dans un défaut de liaison entre les forces motrices et les forces sensitives (LXVII). D'autres fois, il y a défaut de sympathie entre le systême nerveux et le systême vasculaire, et le mouvement péristaltique des vaisseaux artériels qui constitue le pouls, se répète régulièrement, malgré l'affaissement extrême de l'organe cérébral, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut en parlant de la nature propre des fièvres ataxiques. D'autres fois, des viscères dont les fonctions ont un but analogue, rompent leur mutuelle dépendance. Le systême rénal, par exemple, se détache du reste du systême digestif, et l'urine est bonne, tandis que les déjections alvines présentent le plus mauvais caractère. Dans certaines circonstances enfin, les loix de la sympathie paroissent interrompues dans les organes qui ont entre eux la plus grande analogie de structure; c'est ainsi que dans le même membre, des parties se trouvent glacées par le froid, tandis que d'autres sont brûlées par la chaleur. J'ai vu un malade chez lequel la sensibilité des nerfs qui se distribuent à l'ouïe étoit extraordinairement augmentée, tandis que

celle des nerfs qui se distribuent aux autres sens étoit presque anéantie, etc. On sent combien la considération attentive des phénomènes pathologiques, pourroit étendre les vues que je viens de présenter. C'est à ce bouleversement des loix sympathiques dans l'universalité de l'économie, qu'il faut rapporter jusqu'à un certain point l'impuissance de tant de remèdes administrés pour combattre les symptômes qui se déclarent. Remarquons néanmoins qu'une semblable surversion a moins souvent lieu dans les ataxiques intermittentes que dans les ataxiques continues.

LXX.

Comme la science du pronostic repose sur une connoissance approfondie des causes de la mort, les phénomènes dont s'accompagne la destruction du corps vivant, dans les diverses maladies, doivent être un grand objet de méditation pour le médecin observateur. Ainsi, par exemple, dans les fièvres purement ataxiques, la nature commence toujours la mort par l'anéantissement de la sensibilité animale; de-là vient que les plus grands désordres surviennent dans le cerveau et le systême nerveux, tandis que le calme règne souvent dans le systême vasculaire; au contraire, dans les fièvres adynamiques simples, la mort s'opère d'abord par l'anéantissement de l'irritabilité, et il survient constamment un dérangement quelconque dans la circulation,

quoiqu'il n'y ait pas de délire. Mais presque toujours à la vérité ces deux ordres de fièvres se compliquent et confondent en quelque sorte les phénomènes propres à chacun d'eux, pour constituer les affections que nous désignons sous le nom de fièvres *ataxico-adynamiques*, d'après notre manière de voir et de procéder dans l'étude de la pathologie.

LXXI.

J'ai observé que les fièvres ataxiques, où il survenoit une augmentation extrême de la faculté sensitive, étoient moins dangereuses et moins difficiles à guérir, que celles où l'action de cette même faculté est excessivement pervertie et diminuée.

LXXII.

Il y a danger dans la fièvre ataxique intermittente, quand l'effet de cette fièvre est dirigé particulièrement vers les organes les plus importans de l'économie animale, comme par exemple, vers le cerveau, et que l'énergie de ce viscère a été extraordinairement accrue ou diminuée. Cette irritation ne devient pas moins pernicieuse, lorsqu'elle se porte vers le cœur ou le diaphragme, centres non moins essentiels de la vie.

LXXIII.

L'embarras des organes de la respiration, qui

s'annonce par la turgescence livide du visage, est un des symptômes les plus dangereux, en ce qu'il indique une lésion profonde de l'irritabilité du système pulmonaire, système par lequel, suivant l'opinion de Galien, commence presque toujours la mort de l'individu.

LXXIV.

Quand le ventre est excessivement tendu et météorisé, et que le malade ne peut y supporter, ni le contact de la main, ni le contact des couvertures, il faut envisager ce signe comme très-funeste.

LXXV.

Lorsqu'un individu atteint d'une fièvre ataxique intermittente, ne peut, durant le paroxysme, changer à son gré ses extrêmités supérieures et inférieures de position; lorsque successivement déplacé par des soubresauts et de petits mouvemens convulsifs, il tend involontairement à se jeter hors de son lit, on doit juger que la foiblesse est à son comble; la carpologie sur-tout doit être regardée comme un symptôme précurseur de la mort; c'est la dernière lutte des muscles fléchisseurs contre les muscles extenseurs dont ces premiers vont triompher; elle annonce l'extinction totale et très-prochaine des forces vitales.

LXXVI.

L'insensibilité des organes internes, comme par exemple des muscles de la déglutition, des organes vocaux, de l'œsophage, du tube intestinal, etc. est du plus sinistre présage; elle révèle à l'observateur que la vie s'est, pour ainsi dire, retirée de l'intérieur à l'extérieur, où bientôt elle achève de se consumer par l'acte réitéré de la convulsion.

LXXVII.

Il importe beaucoup de suivre le conseil d'Hippocrate qui recommande expréssement de s'attacher aux signes pris de l'inspection attentive de l'état de la physionomie, dans le pronostic des maladies aiguës (1). L'air d'abbattement et de désespoir, qui est exprimé par les traits du malade, annonce un péril imminent; et la face plus ou moins altérée, rend, pour ainsi dire, en abrégé, les affections de la totalité du systême. Il faut sur-tout porter son attention sur le caractère particulier des regards, et j'ai constamment vu que la contraction spasmodique du grand oblique de l'œil qui dirige la pupille en bas et en dedans,

(1) *Considerare oportet in acutis morbis, vultum ægrotantis, sit ne similis benè valentium, et potissimum sui; ita enim optimus erit: si verò quàm maximi sibi contrarius est, malum signum est. Pred. 3.*

au point de ne laisser paroître que le blanc de cet organe, étoit un symptôme très-fatal.

LXXVIII.

Les déjections fétides et involontaires, donnent lieu de croire que le malade ne tardera pas à succomber : elles sont principalement occasionnées par de petits mouvemens convulsifs qui s'excitent dans tout le trajet des intestins ; les physiologistes qui ont expérimenté sur les animaux vivans, ont vu ces mouvemens redoubler dans les intestins à l'heure de la mort.

LXXIX.

En général dans les fièvres ataxiques intermittentes, le danger doit moins s'estimer d'après le nombre des symptômes, que d'après la gravité du symptôme prédominant.

LXXX.

Les symptômes majeurs qui caractérisent chaque variété de la fièvre ataxique intermittente, portée au plus haut dégré, sont communément suivis de la mort ; mais leur danger est plus manifeste encore, s'ils ne diminuent point, ou s'ils augmentent même à mesure que la fièvre s'affoiblit, ou s'ils persistent après qu'elle a disparu.

LXXXI.

Les anciens qui étoient si avancés dans la con-

noissance du pronostic, n'ont pas manqué de noter dans leurs écrits comme des signes d'un très-funeste présage, les vomissemens et les déjections de matière bilieuse (1), les flux hepatiques (2), atrabilaires (3), les cardialgies (4), les syncopes (5),

(1) *Si vomitus exigui biliosique fuerint, malum. Prorrhet. text.* 36. *Si-vero vomitio fuerit porracea aut livida, nigra, quicumque ex his fuerit color, malum esse censendum est. text.* 40. *Alvi turbata erant biliosis, paucis, meris, tenuibus, mordacibusque et frequenter desidebant. In epid. com.* 1. *c. text.* 25.

(2) *Si ex ventre tenuia non sentienti ægro exierint, si extrà se non sit, malum; cujusmodi sunt quæ in hepaticis fiunt. Prorrhet. text.* 78. *Ventris valdè rubens profluvies, mala in omnibus morbis. Prorrhet. text.* 2. *Malum vero, ventris valdè rubens profluvies, eoque magis, si hepatis vitio, ut in hepaticis fit, tales dejiciuntur. In coac. præd. text.* 330.

(3) *Dejectiones nigræ, qualis est sanguinis niger, sponte venientes, sive cum febre, sive sine febre pessimæ.*

(4) *In febribus circa ventriculum fortis æstus, et oris ventriculi dolor, malum. Aph.* 64, *sect.* 4. *Stomachi dolor, cum hippochondrio contento, dolorque capitis, malignum. Prorrhet. text.* 72. *Dolores, qui cum febre, fiunt circa lumbos, et inferas sedes, si præcordia attigerint, inferas relinquentes sedes, exitiales admodùm sunt. Progn. lib.* 3. *Ex lumborum dolore ad os ventriculi recursiones febriles, cum horrore, aquosa, tenuia, et multa evomentes, mente aberrantes, voce privati, nigra vomentes, moriuntur. Prorrhet. text.* 58.

(5) *Qui frequenter ac fortiter absque causâ manifestâ exsolvuntur, derepente moriuntur. Aph.* 44, *sect.* 2.

le froid glacial des membres (1), les divers délires (2), les affections carotiques (3), les sueurs immodérées (4), les dypsnées (5), les vives

(1) *Frigebant his multum extremitates, ac vix calor his revocari poterat. Épidem. lib.* 1, *text.* 28. *Refrigeratio autem si ita violenta fuerit, ut tota omninò refrigerentur corpora, indurescantque, extinctionis signum existit. Prorrhet. lib.* 1. Galen. *in com.* 2, *text.* 5.

(2) *In febribus insaniæ vehementes silente ægro, sed non etiam privato voce, lethale. In coac. præs. text.* 65. *Mente ob melancholiam aberrantibus tremores supervenientes maligni. Prorrhet. text.* 14. *Qui jam fractis viribus, delirant, pessimè habent. In coac. præs. text.* 101. *Extremæ partes undique subfrigidæ, aliquantûm delirabat, omnium obliviscebatur, quæ locutus esset. In* 3 *epidem. ægr.* 13.

(3) *Nullus autem phreneticorum vehementer insanivit, ut in aliis, sed alia quidem veternosa in somnum delatione capite gravati moriebantur. In* 3 *epid. text.* 20. *Qui comate oppressi, ab initio exsudarunt leviter, urinis coctis ardentes citrà judicium refrigescentes, brevibus intervallis, ardore redeunte, torpidi, oppressi comate, convulsione subinde capti, Perniciosè habent. Coac. præs. text.* 180. *Quemadmodùm somnus in accessionum declinatione, est utilis, si juvet ægrotum, ita si ipsum lædat, esse lethalem.* Galen. *in comm. aphor. Hipp.*

(4) *Sudores frigidi cum acutâ febre, lethales. Cum mitiori verò, longitudinem morbi significant. Judicat.* §. 8.

(5) *Collige, magis horrendam esse respirationis, quam pulsum interceptionem, dummodò respiratio non lædatur instrumentorum culpâ, sed facultatis.* Stephani Roderici *Castrensis syntax. Prædict. medic.*

céphalalgies (1), etc. quelle que soit la maladie où ces phénomènes se présentent.

LXXXII.

Lorsque le symptôme grave qui signale chaque variété de la fièvre ataxique intermittente, a considérablement affoibli le malade, on doit craindre que la mort n'arrive dans le paroxysme qui va se déclarer.

LXXXIII.

Toutes les fois que ces mêmes fièvres ont été en augmentant de violence et de durée, et qu'ensuite il se manifeste soudain un redoublement caractérisé par des symptômes inattendus, tels, par exemple, que le refroidissement subit des membres supérieurs et inférieurs, un regard éteint, une respiration luctueuse, des mouvemens convulsifs dans les doigts et les mains, etc. on doit juger que le malade perdra la vie durant le cours de ce même accès.

LXXXIV.

Cleghorn a observé que les paroxysmes les plus terribles, sont ceux qui commencent par une chaleur brûlante, sans être précédés de frisson.

(1) *Capitis dolores fortes, et continui, cum febre, siquidem lethalium signorum quid accesserit, perniciosi valdè sunt.* Hipp. *prænot.* §. 22.

LXXXV.

Le pouls petit et irrégulier est un mauvais signe ; on doit même redouter le pouls intermittent ; cependant, selon la remarque et l'expérience de quelques observateurs, il n'est pas toujours fâcheux, si la nature y supplée par une plus grande fréquence.

LXXXVI.

Dans toutes sortes de fièvres, il est très-avantageux que durant le cours du paroxysme, le pouls se maintienne développé. Il faut, au contraire, regarder comme des signes funestes sa foiblesse et son inégalité.

LXXXVII.

Mais c'est principalement dans les intermittentes soporeuses qu'un pareil phénomène est pernicieux, sur-tout si l'on s'apperçoit que le pouls devient plus mauvais à chaque paroxysme, et si en même temps, l'assoupissement devient plus profond. Leroy remarque qu'alors on a lieu de craindre que le malade succombera (1). Dans ces sortes de fièvres le pouls qui conserve sa plénitude, n'annonce pas moins de danger (2).

(1) Du pronostic dans les maladies aiguës.

(2) *When drowsy lethargick symptoms come on (the pulse) of ten resembles that of a person in full health, though the sick is in the utmost danger.* Cleghorn, *Observat. on epid. diseases of Minorca.*

LXXXVIII.

D'après l'opinion de tous ceux qui basent leur jugement sur le témoignage d'une expérience constante, il faut sur-tout redouter comme étant des signes indicateurs d'une mort prochaine, la respiration stertoreuse et oppressée, la paralysie des muscles de la déglutition, les mouvemens convulsifs de ceux du visage, et de ceux qui servent à mouvoir la tête, la tuméfaction des parotides, le froid permanent des extrêmités, et spécialement le vomissement atrabilaire, symptôme auquel Hippocrate attachoit un si grand danger, la chûte et le tremblement de la machoire inférieure, la lividité des ongles et des lèvres, etc.

LXXXIX.

Le symptôme prédominant qui continue de se manifester durant l'intermission, est sur-tout pernicieux; ou, ce qui est la même chose, le danger des fièvres ataxiques intermittentes, croît en raison directe de leur tendance vers le type de continuité.

XC.

Le paroxysme qui anticipe, n'est pas toujours un mauvais signe, et le paroxysme qui retarde, n'est pas toujours un bon signe, comme quelques auteurs le soutiennent. Au contraire, le premier

montre

montre que la nature a des forces, tandis que le second montre sa foiblesse. (Cleghorn).

X C I.

Certains observateurs signalent comme très-suspecte la tierce ataxique où les jours impairs n'ont qu'un accès léger ou aucun accès, et qui a des paroxysmes très-violens les jours pairs (Torti et Cleghorn).

X C I I.

Les tierces ataxiques se changent quelquefois en quartes, et cette mutation est salutaire; car l'intermission de deux jours, rend la fièvre moins dangereuse en elle-même. Cette mutation annonce seulement que la maladie sera longue; mais on doit redouter alors des affections chroniques des viscères du bas-ventre.

X C I I I.

Les individus pléthoriques et habitués à la bonne chère ont sur-tout à redouter les symptômes des fièvres ataxiques intermittentes. On a aussi constaté par l'observation, que les jeunes gens robustes (qui sont d'ailleurs plus exposés à contracter la maladie), se rétablissoient plus difficilement que les vieillards et les cacochymes, chez lesquels le mouvement fébrile s'excite avec le plus de difficulté (Raymond).

XCIV.

On a considéré avec raison comme très-fâcheuses les taches pétéchiales qui surviennent quelquefois dans le cours des ataxiques intermittentes, parce qu'elles annoncent une complication grave de ces fièvres avec les symptômes propres aux fièvres adynamiques. C'est à tort que plusieurs médecins ont voulu regarder ces éruptions comme critiques. Les subintrantes tierces ou double-tierces que J. L. Apinus eut occasion d'observer à Herspruch, dans la Norique (en 1694 et en 1695), ne furent jamais plus terribles dans leurs ravages, que lorsque ce symptôme se déclara sur la fin de l'épidémie.

Les pétéchies livides et de forme inégale sont sur-tout les plus dangereuses ; elles décèlent une lésion profonde de l'irritabilité, lésion qui se joint dans cette circonstance à tous les désordres du système nerveux (1).

(1) Le recueil des médecins de Breslaw, que nous avons déja eu occasion de citer au commencement de cet ouvrage, renferme l'histoire de quelques fièvres intermittentes de mauvais caractère, où ce funeste symptôme prédomina constamment. On y remarquoit presque toujours des éruptions vésiculaires, pourprées ou miliaires. Il restoit souvent après la cessation de ces divers exanthèmes, une couleur sale et livide avec prurit et tumeur œdémateuse des pieds. Il paroît que dans ces affections manifestement ataxico-adynamiques, les effets de la fièvre s'étoient

XCV.

Causes prochaines des fièvres ataxiques intermittentes. On n'ignore pas que dans tous les temps, les tentatives des médecins pour découvrir les causes prochaines des fièvres, n'ont enfanté que des théories ténébreuses. C'est à l'orgueil d'une fausse expérience qu'il faut attribuer ce que l'on a généralement écrit sur cet objet.

« Il faut, comme l'a dit Reil, savoir se contenter de la connoissance historique des fièvres, les étudier simplement d'après leurs signes, leurs accidens, les causes physiques qui les engendrent; car tout le reste nous est inconnu ».

La saine physique doit rejeter tout ce que Mercatus a avancé sur l'épaississement, la tenuité, la condensation, la congélation, la concrétion et l'inégale effervescence des humeurs, considérées comme causes prochaines des fièvres ataxiques intermittentes.

particulièrement dirigés vers les muscles et le systême cutané. Il y est question d'une femme âgée de 40 ans, atteinte d'une rémittente qui fut jugée pour une desquammation universelle de l'épiderme. Au surplus, la considération attentive de ces épidémies est très-propre à renforcer les traits d'analogie que plusieurs praticiens ont cru trouver entre la fièvre putride et le scorbut. *Febrium harum scorbuticarum cura requirit omninò antiscorbutica, quibus ex voto debellantur.* (*Hist. morb. Uratisl. ann.* MDCXCIX *et* MDCCII, *fol.* 344).

Les efforts du savant Hérédia pour réfuter ou commenter les opinions de Mercatus, ne sont d'aucun profit pour la science, parce qu'à l'exemple de son prédécesseur, il a parlé le langage des écoles de son temps.

La dégénérescence des esprits animaux, admise par Morton, n'est pas moins illusoire, et Torti lui-même ne nous paroît pas avoir entièrement répudié les obscures divagations des auteurs qui l'ont devancé, sur les causes prochaines des intermittentes pernicieuses. Que penserons-nous de quelques modernes qui, ressuscitant une hypothèse de Willis, depuis long-temps abandonnée, n'ont pas balancé à les rapporter au défaut, à l'excès, ou à des altérations du fluide nerveux?

Cet écrit n'admettant rien qui ne soit autorisé par les preuves de la démonstration la plus rigoureuse, il faut en bannir pareillement ces expressions vagues de *tension* et d'*oscillation* augmentées des nerfs, dont plusieurs médecins ont fait dépendre toutes les causes prochaines des fièvres malignes. Ces termes hasardés ne sont propres qu'à donner des idées fausses de l'état pathologique du solide vivant, et sont d'ailleurs des cris de ralliement pour les systématiques qui ont tant retardé les progrès de la médecine.

Voulant donc éviter les écarts de tous ces auteurs qui ont trop sacrifié à leur goût dominant pour des spéculations vaines et gratuites, je me

crois fondé à déduire les causes prochaines des fièvres ataxiques, soit continues, soit intermittentes, d'une altération plus ou moins profonde des trois propriétés caractéristiques de la force vitale, telles que la motilité, la sensibilité et la caloricité. Ce que j'ai dit (aux art. XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX et LX) où j'ai fait l'application des notions physiologiques déjà acquises à la théorie de ces fièvres, peut être regardé comme une preuve décisive et irréfragable de mon assertion.

Tout système de pathologie, pour offrir en effet quelque certitude, doit reposer sur la connoissance des phénomènes qui dérivent de ces trois propriétés, que je considère comme étant en quelque sorte les premiers élémens de la vie. C'est au retard et à la négligence qu'on a apporté dans leur étude, qu'il faut attribuer les erreurs qui ont si long-temps entravé la marche de l'art.

X C V I.

Causes éloignées des ataxiques intermittentes. Peut-être n'avons-nous pas de matériaux suffisans pour donner une histoire complette de toutes les causes qui concourent directement à produire les nombreuses variétés de la fièvre ataxique intermittente. En général, les praticiens ne se sont point assez attachés à détailler les circonstances qui ont précédé les cas particuliers qu'ils ont observés.

Les recherches faites jusqu'à ce jour, permettent cependant d'établir quelques vérités générales propres à nous éclairer sur un point aussi important de l'histoire des maladies. Je me bornerai à les énoncer, en y ajoutant les preuves majeures qui les constatent.

XCVII.

Première Proposition.

C'est un fait rigoureusement démontré par l'expérience et l'observation, que les exhalaisons marécageuses influent éminemment sur la naissance et le développement des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. Il est inutile de prouver combien est dépourvue de fondement l'opinion de Vanelsacker qui, niant toute action de la part des causes extérieures, attribue l'origine de semblables fièvres, aux troubles, à l'interception de l'humeur transpiratoire, au vice des digestions et à la dégénération de la bile qui, par son acrimonie, tend à désorganiser les principaux viscères de l'abdomen. Il est évident que de pareils désordres ne doivent tout au plus être envisagés que comme des effets secondaires des influences funestes que j'ai indiquées. Les recherches de l'immortel Lancisi ont réfuté d'avance les doutes que l'on pourroit élever sur mon assertion. Il suffira de rappeler ici que les ataxiques intermittentes des deux épidémies qu'il eut occasion d'observer,

s'exprimoient avec des symptômes d'autant plus funestes, que les logemens des malades étoient plus voisins des lieux infectés (1). Ce même auteur a très-bien fait voir que les lieux de l'Italie exempts de ces sortes de fièvres, étoient précisément ceux qui étoient à l'abri des miasmes exhalés par les eaux croupissantes et corrompues, et l'on sait que le desséchement des marais qu'il fit opérer dans les environs de plusieurs villes, suffit pour leur rendre la salubrité.

Zimmermann, dans son beau *Traité de l'Expérience* (2), rapporte que les fièvres intermittentes se manifestent très-fréquemment dans la Suisse, le long des lacs, des étangs, etc. et qu'elles y prennent quelquefois le caractère le plus pernicieux. Il cite l'exemple d'une tierce maligne qui ravagea un bourg du canton d'Underwald, très-voisin d'un marais, et qui faisoit périr les malades au deuxième accès. Il allègue plusieurs autres observations qui sont absolument conformes à cette dernière. Mais rien peut-être ne démontre mieux l'action délétère de ces sortes d'émanations sur l'économie du corps vivant, que ce que Lind a consigné dans son *Essai sur les maladies des Européens*

(1) *De noxiis palud. effluv. lib.* II. Galien n'avoit pas méconnu cette puissante influence des marais sur la production des fièvres. *De febr. differ. lib.* I.

(2) Tom. II. de la Traduct. de Lefebvre de Villebrune.

dans les pays chauds (1), au sujet d'un vaste et magnifique hôpital qui avoit été construit dans le climat de la Jamaïque. Cet édifice étoit pourvu d'ailleurs de toutes les commodités nécessaires au rétablissement des malades.

« Malheureusement, dit-il, il fut bâti près d'un » marais, sur un terrein extrêmement mal-sain. » Qu'en arriva-t-il ? c'est que les fièvres les » plus simples, les intermittentes les plus bé- » nignes, les indispositions les plus légères, se » changèrent souvent en fièvres malignes, en » flux de sang ou toute autre maladie mortelle. » On remarqua que la fièvre jaune y dominoit » presque toujours, et entraînoit des pertes de » sang considérables, par le vomissement, les » selles, et même tous les pores de la peau, tan- » dis que ce symptôme ne se voyoit jamais chez » les personnes qui se trouvoient en pareilles cir- » constances et obtenoient la permission de rester » à leur bord. Le rétablissement des malades étoit » long, pénible et incertain dans cet hôpital; le » moindre écart ou la plus petite irrégularité dans » le régime, déterminoient une rechûte. Le flux » ayant été arrêté pendant quelques jours, l'usage » d'un aliment quelconque, susceptible de se » corrompre, suffisoit quelquefois pour faire re- » venir la fièvre en très-peu d'heures, avec tous

(1) Tome I, Traduction de Thion de la Chaume.

» ces fâcheux symptômes. Dans certains cas, une » seule écuellée de bouillon produisoit cet effet. » On ne pouvoit pas dire que cela vînt d'une » source de contagion existante dans cet hôpital, » ou de ce que l'on rassembloit trop de malades » dans les salles, puisque les mêmes accidens » arrivoient lorsqu'il n'y en avoit qu'un petit » nombre placé dans l'air le moins insalubre en » apparence et les endroits les mieux choisis. La » mortalité fut si prodigieuse dans cette maison, » et sa cause si palpable, qu'on s'est vu contraint » à l'abandonner. Depuis il a été remplacé par » un autre élevé en meilleur air ».

Si je voulois grossir cette dissertation d'une multitude de faits analogues, je pourrois puiser dans beaucoup d'auteurs qui, marchant sur les traces d'Hippocrate, ont si bien apprécié les influences de l'air, des eaux et des lieux; il me suffiroit même de jeter un coup-d'œil sur la topographie médicale des départemens de la France, et sur l'histoire physique des différentes contrées du globe; mais ces sortes de digressions m'éloigneroient trop de mon sujet; il est entièrement superflu de reproduire ici ce qui a été recueilli dans tant d'autres ouvrages, et d'insister encore sur des vérités qui trouvent aujourd'hui si peu de contradicteurs (1).

(1) Les poëtes les plus anciens ont parlé du danger des influences marécageuses. « Et toi, ô Ducomar ! tu étois

Contentons-nous seulement d'observer que les fièvres ataxiques intermittentes qui règnent à la maison de la Salpètrière, doivent indubitablement leur naissance aux émanations putrides de l'égoût que l'on apperçoit au bas de ses murs du côté du nord, et qui va se mêler avec les eaux de la Bièvre. Ceux qui ont pratiqué la médecine dans cet hospice, savent que c'est spécialement sur les femmes qui habitent la portion du bâtiment que je désigne, que les fièvres dont il s'agit exercent leurs ravages.

Le plan de travaux proposé dans le temps par le professeur Hallé, au sujet des changemens à faire

» fatal comme les exhalaisons du marécageux Lano, lors-» qu'elles s'étendent sur les plaines de l'automne, et qu'elles » portent la mort parmi les nations ». *Poés. d'Ossian. Fingal. chant I.* Mais nous devons citer de préférence les réflexions faites antérieurement par Hippocrate, et qu'il a consignées dans son beau Traité des airs, des eaux et des lieux. Ce grand homme après avoir observé que les habitans du Phase vivent habituellement sous un ciel humide et au milieu des marais, que les eaux dont ils font usage sont stagnantes et putréfiées, que l'atmosphère est constamment chargée de brouillards, etc. ne balance pas à rapporter à ces causes la couleur jaune, l'obésité, et et les autres altérations de la constitution physique de ces peuples.

Περὶ δὲ τῶν ἐν Φάσι, ἡ χώρη ἐκείνη ἑλώδης ἐστὶ, καὶ θερμὴ, καὶ ὑδατεινὴ, καὶ δασείη· ὄμβροι τε αὐτόθι γίγνονται πᾶσαν ὥρην πολλοί τε καὶ ἰσχυροί. ἥ τε δίαιτα τοῖσι ἀνθρώποισι ἐν τοῖσι ἕλεσί ἐστι, τά τε οἰκήματα ξύλινα

dans la disposition du lit et des canaux de la rivière des Gobelins, (1) contient des vues qui seroient très-propres à réprimer ces funestes influences, et tout bon citoyen doit former des vœux pour qu'il ne tarde pas à être exécuté.

Les projets louables de Boncerf, de Saint-Victor, etc. n'étoient donc pas moins avantageux

καὶ καλάμινα ἐν τοῖσι ὕδασι μεμηχανημένα. ὀλίγῃ τε χρέονται [τῇ] βαδίσι, κατὰ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἐμπόριον, ἀλλὰ μουνοξύλοισι διαπλέουσι ἄνω καὶ κατω· διώρυγες γὰρ πουλλαί εἰσι. τὰ δὲ ὕδατα, θερμὰ καὶ στάσιμα πίνουσι, ὑπό τε τοῦ ἡλίου σηπόμενα, καὶ ὑπὸ τῶν ὄμβρων ἐπαυξόμενα· αὐτός τε ὁ Φάσις στασιμώτατος πάντων τῶν ποταμῶν καὶ ῥέων ἠπιώτατα. οἵ τε καρποὶ [οἱ] γιγνόμενοι αὐτέοισι, πάντες ἀναλδέες εἰσὶ καὶ τεθηλυσμένοι, καὶ ἀτελέες ὑπὸ πουλυπληθίης τοῦ ὕδατος· διὸ καὶ οὐ πεπαίνονται. ἠήρ τε πουλὺς κατέχει τὴν χώρην ἀπὸ τῶν ὑδάτων.

Διὰ ταύτας δὴ τὰς προφάσιας τὰ εἴδεα ἀπηλλαγμένα τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων ἔχουσι οἱ Φασιηνοί. τά τε γὰρ μεγάθεα μεγάλοι, τὰ πάχεά τε ὑπερπαχέες· ἄρθρον τε κατάδηλον οὐδὲν, οὐδὲ φλέψ. τήν τε χροιὴν ὠχρὴν ἔχουσι, ὥσπερ ὑπὸ ἰκτέρου ἐχόμενοι. φθέγγονταί τε βαρύτατον ἀνθρώπων, τῷ ἠέρι χρεόμενοι οὐ λαμπρῷ, ἀλλὰ χνοώδεϊ τε καὶ διερῷ·

(1) Voyez son rapport sur l'état actuel des eaux de cette rivière. *Mémoires de l'ancienne société de médecine, tome X*, publié par l'école de médecine de Paris.

à l'art de guérir qu'à l'agriculture (1). Dans tous les temps, du reste, on a senti combien le voisinage des eaux stagnantes contribuoit à la production des maladies, et rien n'étoit plus sage que cette loi ancienne qui affranchissoit de tout impôt celui qui parvenoit à opérer le desséchement d'un marais.

XCVIII.

Deuxième Proposition.

Les observations les plus authentiques ont également fait voir que le temps de la nuit, la saison de l'été, et sur-tout celle de l'automne, favorisent particulièrement l'action des vapeurs marécageuses dans la production des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. Lancisi avoit parfaitement observé cette plus grande activité des émanations marécageuses, qui augmentent aussi-tôt après le coucher du soleil, et il a donné une excellente explication de ce phénomène, quoiqu'à l'époque où il a écrit, on manquât encore des données nécessaires pour saisir toutes les causes qui favorisent l'affinité réciproque de l'air et de l'eau, et l'ascension des miasmes dont ce premier est le véhicule.

(1) *Mémoires de la société royale de médecine*, 1786. On y lit le rapport fait par Mauduyt, Tillet, Hallé, Fourcroy, Vicq-d'Azir et Saillant, sur le projet de Boncerf relatif au desséchement des marais.

Il prétend qu'alors ces émanations sont moins écartées dans la masse atmosphérique. Rien ne s'accorde mieux avec les notions des physiciens modernes. Aucun d'entre eux ne conteste aujourd'hui que le point de saturation de l'air (qui tend continuellement à dissoudre l'eau corrompue des marais) ne s'élève ou s'abaisse à proportion que sa température s'accroît ou diminue. La retraite subite d'une certaine quantité de calorique, doit, en conséquence, occasionner la rapprochement des miasmes, et rendre par ce moyen leur influence plus énergique.

Sans nous livrer du reste, à des développemens plus étendus, nous pouvons avancer que le fait énoncé dans notre proposition, se vérifie constamment à l'hospice de la Salpètrière. Si l'on se transporte à diverses heures près de l'égoût où stagnent les ordures et les immondices de cette vaste maison, on se convaincra que l'odeur qu'il exhale n'est jamais plus infecte qu'à l'entrée de la nuit, ou même lorsqu'elle est un peu avancée. Le professeur Pinel avoit fait cette observation long-temps avant nous.

Lancisi ajoute que l'état de sommeil qui, durant la nuit, surprend quelquefois les voyageurs dans les lieux mal-sains de l'Italie, les dispose particulièrement à recevoir l'impresssion des miasmes soit à cause de l'inertie des muscles, soit à cause du mouvement rallenti du sang dans la circulation,

d'où résulte nécessairement une certaine foiblesse dans la réaction du systême vivant.

Ce célèbre médecin avoit également remarqué que les températures de l'été et de l'automne étoient les plus favorables à la décomposition des substances animales et végétales ; et il est inutile de dire que les registres des hôpitaux prouvent que c'est sur-tout dans ces deux saisons, que les fièvres ataxiques intermittentes se montrent avec le plus de fureur. Nous transcrirons néanmoins un nouveau passage de l'ouvrage de Lind déja cité, parce qu'il confirme d'une manière démonstrative ce que nous venons d'avancer.

« En 1766, seize familles protestantes fran-
» çaises, composées de soixante personnes, furent
» envoyées aux frais du gouvernement anglais à
» la Floride occidentale ; on leur assigna un terrein
» situé sur le côteau d'une montagne environnée
» de marais, vers l'embouchure de la rivière
» Scambie. Ces nouveaux planteurs débarquèrent
» en hiver, et continuèrent à se bien porter
» jusqu'à la saison dangereuse qui a lieu dans ce
» pays en juillet et août. A cette époque, huit
» habitans d'une ville voisine (c'est de l'un d'eux
» que je tiens ces détails) vinrent à cet établis-
» sement solliciter des voix pour l'élection d'un
» représentant dont on alloit s'occuper dans
» l'assemblée générale de cette province. Quoi-
» qu'ils n'y eussent passé qu'une nuit, chacun

» d'eux essuya une fièvre intermittente très-vio-
» lente. Celui qui aspiroit à être représentant et
» un second en furent les victimes. Le jour sui-
» vant, sept autres personnes se rendirent dans
» la même vue, à cet endroit mal-sain; mais
» en étant parties avant la nuit, elles furent assez
» heureuses pour éviter le sort des premières, et
» conservèrent leur bonne santé. La fièvre qui a
» coutume de sévir tous les ans dans ce climat,
» fut si fatale pendant ce mois aux français établis
» sur ce canton, que de soixante qu'ils étoient,
» il n'en resta pas plus de quatorze. Ceux même
» qui survécurent à cette épidemie, se virent
» très-malades en septembre et en octobre sui-
» vans (1) ».

XCIX.

TROISIÈME PROPOSITION.

Les marais situés dans des lieux élevés, exposés au Nord et balayés par les vents, n'exercent qu'une influence très-légère sur la naissance et le développement des fièvres ataxiques intermittentes.

REMARQUES. Il est prouvé aujourd'hui que, pour que les matières putrides qui émanent du sein des marais, soient véritablement préjudiciables à la santé des hommes, il faut nécessairement qu'elles

(1) Tome I, page 295, Traduction déjà citée.

stagnent dans des lieux bas et peu aérés, où l'humidité se trouve sans cesse combinée avec une certaine quantité de chaleur. Parmi les faits nombreux qui déposent en faveur de ce que j'avance, je citerai celui que rapporte le professeur Bosquillon (dans ses annotations à la médecine pratique de Cullen), d'après Targioni Tozzetti, médecin italien. Ce dernier parle d'une fièvre épidémique très-meurtrière, engendrée par des exhalaisons marécageuses, et n'attaquant que des moissonneurs qui travailloient dans la vallée où régnoit l'épidémie, tandis que les personnes qui se trouvoient dans des endroits plus élevés, n'en étoient point atteintes, et fournissoient impunément un asyle aux malades (1). Zimmermann en insistant sur le danger que présentent les émanations des lieux marécageux, rappelle que les fièvres tierces si communes sur les bords des lacs de la Suisse, ainsi que nous l'avons déja remarqué, y sont néanmoins très-rares, lorsque ces lacs ne se trouvent point dans des enfoncemens et sont avantageusement exposés. Il ajoute que dans le Tirol, lorsque l'Adige se déborde, les habitans parviennent à se garantir efficacement de l'influence des eaux croupissantes qui infectent l'atmosphère, en se retirant dans les maisons qu'ils ont sur les montagnes (2).

(1) Tome I, page 76.

(2) *Traité de l'Expérience*. Tome II, page 391.

Enfin,

Enfin, pour ne parler que des faits qui sont sous nos yeux, nous rappellerons une observation importante qui se trouve consignée dans le rapport du professeur Hallé, sur l'état actuel du cours de la Bièvre (1). Ce savant a fait voir que l'influence pernicieuse des exhalaisons fétides de cette rivière, est nulle dans les lieux ouverts où l'air suit avec facilité sa direction la plus salutaire.

C.

Quatrième Proposition.

Les marais, les étangs, les lacs, etc. contribuent moins essentiellement à la production des fièvres ataxiques intermittentes, par la quantité d'eaux qui stagnent dans leur intérieur, que par le dépôt plus ou moins infect, mis en contact avec l'atmosphère après la retraite ou l'évaporation de ces mêmes eaux.

Remarques. Nous avons déjà eu occasion de parler des fièvres qui régnèrent à Batavia à l'époque de la dernière guerre. Lind remarque qu'elles ne furent jamais plus pernicieuses qu'après la cessation des pluies, et lorsque les fossés ayant été desséchés par les ardeurs du soleil, la boue commença à paroître à nud à leur surface interne (2).

(1) *Mémoires de l'ancienne Société de Médecine.* Tome X.

(2) *Mémoires sur les fièvres et sur la contagion* : voyez les notes du traducteur.

Tout le monde a connoissance du fait cité par Sénac, au sujet d'une ville environnée d'un lac vaste et profond qui recevoit, depuis quarante ans, toutes les immondices des maisons et des rues. Tant que ces matières putréfiées restèrent cachées dans le sein de l'eau, il n'en résulta aucun mal; mais lorsque par leur accroissement et la diminution respective des eaux, elles furent en contact avec l'air, une fièvre terrible se manifesta. Ses ravages furent si grands qu'il périt à cette époque près de deux mille hommes, tandis qu'auparavant, il n'en mouroit à peu près que quatre cents chaque année (1).

C I.

Cinquième Proposition.

L'action des vents seconde puissamment, dans quelques circonstances, l'influence des miasmes marécageux dans la production des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. On lit dans Lancisi que trente personnes de la première distinction de Rome, ayant été se promener, par partie de plaisir, vers

(1) *Erat ad magnæ urbis mœnia stagnum latissimum profundumque; in illud à quadragintà annis omnia domorum et vicorum confluebant purgamenta; quandiù verò putridæ hæ feces aquâ immersæ latuerunt, nil mali indè prodiit; sed cùm in molem auctæ ad aquæ superficiem se extulissent, sæviit horrenda febris per vicina urbis loca, et deinde latius se*

l'embouchure du Tibre, le vent souffla tout-à-coup du midi sur des marais infects, et qu'aussitôt vingt-neuf d'entre elles furent atteintes de la fièvre tierce (1). Sénac parle d'un village où une cause analogue donnoit pareillement naissance à des fièvres rébelles. Elles dominoient sur-tout quand les marais étoient agités par certains vents. Les miasmes qui s'en exhaloient étoient alors si dangereux, que les individus même chez lesquels les paroxysmes avoient été supprimés, en éprouvoient de nouveaux; après deux ou trois jours ou souvent plutôt. Plusieurs qui d'abord en avoient été exempts, ne tardoient pas à en être attaqués (2).

Il seroit à desirer que les médecins étudiassent davantage la nature des vents, relativement à la

diffudit; tanta fuit ejus vis, ut cùm quadringenti tantummodo aliis temporibus quolibet anno efferrentur, duo hominum millia tunc interciderent. De nat. febr. recond. lib. 1. *cap.* 7. *fol.* 34 *et* 35.

(1) *De nox. palud. effluv.*

(2) *Si moveantur paludosæ aquæ graviùs inficiuntur hâc putredine vicina loca; est pagus in quo sæviunt febres ex ejusmodi causâ oriundæ; grassantur eæ imprimis cum quibusdam ventis perflantur stagna; quæ tunc deferuntur miasmata in eum locum ita noxia sunt ut post duos tresve dies, aut aliquandò citiùs, recidant in febrem qui eâ defuncti fuerant; multiștereà, anteà intacti, eâ corripiuntur. Op. et lib. jam cit.* fol. 37.

propriété qu'ils ont de dégager plus ou moins les vapeurs recélées dans le sein de la terre. Lind, cet habile observateur, fait remarquer que les épidémies extraordinaires de fièvres rémittentes et intermittentes qui eurent lieu en 1765 et en 1766, dans la Grande-Bretagne, furent occasionnées en grande partie par le vent d'Est. Il s'est assuré par l'expérience que ce vent charrie continuellement dans cette isle, non seulement les brouillards de la mer, mais la vase et les miasmes de tous les endroits marécageux ; on voit souvent ces exhalaisons s'élever dans l'atmosphère sous la forme d'une épaisse fumée. « J'ai, dit-il, deux viviers » dans mon voisinage, l'un d'eau douce, l'autre » d'eau salée ; aux approches du vent d'Est, il » en sort une vapeur dense, pareille à celle qui » sortiroit d'un pot d'eau bouillante.

» La personne qui voudra voir distinctement » ce phénomène, n'aura qu'à se tenir à environ » cent verges de distance des terreins limoneux, » ou des étangs. Si le soleil luit quand le vent » tourne à l'Est, elle verra une colonne de va- » peurs qui s'en éleveront à la hauteur d'environ » treize pieds, tandis que l'air ambiant restera pur » et serein. Comme la vapeur ou le brouillard » qui partent d'autres endroits, glissent sur la » surface de la terre, et sont portés aux marais » par le vent d'Est, elle sera toujours à même » de distinguer, pendant quelque temps, sur-tout

» si le soleil luit encore, ne fût-ce que foiblement, les vapeurs montant perpendiculairement au-dessus des étangs, d'avec celles qui » sont charriées par le vent endi rection horisontale.

» L'évaporation que produit le vent d'Est, paroît se manifester également par ses effets, tant » sur le thermomètre que sur le corps humain : » le thermomètre suspendu sur un terrein humide, tandis que les brouillards ou les exhalaisons s'en élèvent, peut indiquer un degré » de froid qui soit au-dessous de la congellation.

» Celui qui se fait sentir d'une manière aussi » frappante quand on est dans cette position, me » paroît venir de la même cause, et produire des » sensations à-peu-près semblables à celles qu'on » éprouve en entrant dans une chambre dont le » plancher vient d'être arrosé.

» Mais les vents ne produisent pas toujours » les mêmes effets ; quelquefois le temps est chaud » avec le vent du Nord ; quelquefois il l'est très-peu avec celui du Midi. Il en est de même des » brouillards ; il ne sont pas toujours inséparables » du vent d'Est, et l'évaporation dont nous avons » parlé, ne s'apperçoit pas dans tous les cas.

» Je sais parfaitement qu'on peut prendre le » change là-dessus, et qu'au lieu de supposer que » la quantité des vapeurs qui s'exhalent, est augmentée par le vent d'Est, on peut imaginer que

» sa fraîcheur les condense et les rend visibles.
» Mais cette idée même peut être combattue par
» de fortes objections ; car nos vents du Nord,
» qui sont très-froids, ne produisent jamais, ou
» du moins bien rarement cet effet, et sont ordi-
» nairement suivis d'un temps sec et serein.

» Quoi qu'il en soit, le vent d'Est est ordinai-
» rement accompagné d'une vapeur froide, hu-
» mide et mal-saine, qui, d'après l'observation,
» nuit au règne végétal et animal, et dans plu-
» sieurs lieux, donne naissance à des fièvres in-
» termittentes opiniâtres, ainsi qu'à des rechûtes
» réitérées.

» Dans quelques endroits de l'isle basse et hu-
» mide de Portsey, souvent la fièvre intermit-
» tente, et quelquefois le flux, règnent pendant
» l'automne. Ces maladies y sont plus communes
» et plus violentes dans certaines années que dans
» d'autres. On remarque que les étrangers, ou
» ceux qui ont auparavant habité des endroits
» plus secs et plus élevés, en sont toujours frap-
» pés plus vivement.

» L'année 1765 fut mémorable, par la durée
» extraordinaire du vent d'Est, et la chaleur exces-
» sive. Ces maladies sévirent avec beaucoup plus
» de violence, et plus généralement qu'elles ne
» l'avoient fait depuis bien des années. Pendant les
» mois de mai, juin et juillet, l'hôpital d'Haslar
» contint rarement moins de trente ou quarante

» personnes atteintes de fièvres tierces régulières,
» ayant de vraies intermittentes. Dans ce nombre,
» plusieurs en avoient été attaqués à bord des
» vaisseaux gardes-côtes, ancrés dans le hâvre,
» près de la vase; mais la majeure partie étoient des
» soldats de marine employés à Portsmouth (1) ».

C I I.

Sixième Proposition.

Les pluies qui surviennent dans un temps très-chaud, peuvent influer sur la production des fièvres ataxiques intermittentes, en dégageant les vapeurs putrides, retenues dans le sein de la terre durcie.

Remarques. Au rapport des voyageurs, pendant plusieurs mois de l'année, le climat du Sénégal ne le cède à aucun autre par sa salubrité; mais aussitôt que les pluies arrivent, les Européens sont foudroyés par une fièvre maligne nerveuse du genre des rémittentes. Cette affection s'annonce par des contractions spasmodiques de l'estomac et des vomissemens de bile très-considérables, etc. Rien n'est donc plus généralement funeste qu'une sécheresse qui a long-temps régné

(1) *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds*, tom. 1. Traduction déja citée de Thion de la Chaume.

dans un pays. Le retrait des rivières qui abandonnent une partie de leur lit, fournissent cette terre dure exposée au soleil, ainsi que l'observe Lind. Aussi-tôt qu'il survient un orage, la glaise s'amollit et le sol qui, auparavant étoit inodore, exhale une odeur insupportable. Les bords des fleuves couverts d'un limon infect et dardé par les rayons du soleil ardent, les lieux plantés de rizières, etc. deviennent également très-funestes, lorsqu'ils sont arrosés par des pluies, après des chaleurs plus ou moins prolongées.

CIII.

Septième Proposition.

L'habitude peut affoiblir jusqu'à un certain point l'influence des émanations marécageuses, sur l'économie vivante, et les rendre moins efficaces pour la production des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. Cette proposition est appuyée sur les observations de tous les siècles, et nous savons que des peuples entiers habitent des contrées marécageuses, sans en éprouver des atteintes fâcheuses. Lancisi remarque en outre, que ceux qui se rendent pour la première fois dans des lieux malsains, sont d'autant plus affectés qu'ils ont été plus long-temps habitués à un air pur (1). Les

(1) *At verò qui è puro cœlo ad palustre se conferunt, eò deteriùs afficiuntur, quò feliciori assueverint, et connutriti fuerint. De nox. Palud. effluv.*

voyageurs attestent aussi que la fièvre si éminemment pernicieuse, désignée communément par le nom de fièvre *jaune*, ou maladie de *Siam*, et si bien décrite par Lind, Rouppe, Hyllari, Bruce, Robertson, etc. n'attaque presque jamais que les Européens qui se rendent aux Indes Occidentales. Les habitans indigènes sont communément épargnés.

Thomas Raynal en décrivant le climat de la basse Louisianne, observe que ce pays est couvert de brouillards dans la saison du printemps et dans celle de l'automne. Malgré les pluies qui y règnent tout l'hiver, malgré les forêts épaisses qui couvrent le sol, et le rendent inaccessible aux rayons du soleil, malgré la multitude des eaux croupissantes et marécageuses, les habitans y sont peu sujets aux maladies. Le philosophe que je viens de citer, se demande à quoi il faut attribuer cette salubrité, si c'est aux orages qui sont si fréquens dans cette contrée, à la nature des vents qui y souflent, ou à des feux qu'on a coutume d'y allumer, pour opérer la combustion des roseaux et autres productions végétales, nuisibles à la naissance et à l'accroissement des plantes utiles (1). Mais il paroît que ce phénomène doit être spécialement

(1) *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes.* Tome VIII.

rapporté à l'habitude des peuples qui sont familiarisés avec l'influence de cette atmosphère ; ce qui le prouve, c'est que les étrangers y sont sujets à tous les inconvéniens de la localité.

C I V.

Huitième Proposition.

Les miasmes marécageux favorisent d'autant plus l'invasion des fièvres ataxiques intermittentes, que le système vivant a déja été affoibli par des causes sédatives.

Remarques. C'est ainsi que les tierces pernicieuses observées par Lancisi, et dont il a été question au commencement de cette dissertation, attaquoient principalement les indigens qui usoient d'une mauvaise nourriture, et qui avoient été sujets aux obstructions des viscères avant que l'épidémie eût commencé ; c'est ainsi qu'au rapport du docteur Wind, dans la Zélande occidentale, ravagée par les fièvres doubles-tierces, vers la fin d'août et au commencement de septembre, ceux qui ne font aucun écart dans le régime, qui sont aussi bien logés que bien vétus, et qui font un usage habituel du vin, échappent mieux aux dangers de la saison, que les personnes indigentes, affoiblies par la disette et exposées sans cesse aux intempéries de l'air. Lind lui-même a vu que les

fièvres les plus funestes attaquoient de préférence les individus qui avoient de la tendance au scorbut. Il est inutile d'exposer de nouveau dans cet ouvrage, combien des impressions aussi débilitantes que la crainte et la tristesse, par exemple, disposent singulièrement à l'impression des miasmes et de la contagion. Il est peu d'épidémies où ce phénomène ne soit observé; et un médecin de Bergame a montré beaucoup de philosophie, en composant un livre entier dont le but est d'apprécier l'influence du courage dans le traitement des maladies. Van-Helmont, Gaubius, Willis, Cheyne, Fuller, Werlhof, et beaucoup d'autres observateurs, citent les faits les plus concluans. J'ai vu régner, il y a près de cinq années, des fièvres ataxiques continues et intermittentes parmi des personnes dont le genre de vie avoit été absolument différent : c'étoit des ecclésiastiques et des militaires, la plupart proscrits pour leurs opinions politiques. Ceux qui avoient le plus d'espoir de recouvrer leur liberté, furent en général ceux qui furent les moins atteints. Les soldats, peu accessibles à la peur, étoient aussi plus facilement garantis de l'infection. Tout porte à croire que les peines et les souffrances de l'ame, exercent sur le principe de l'irritabilité une action qui n'a pas été profondément étudiée, et qu'elles disposent ainsi secondairement le système humain à recevoir les atteintes des causes destructives qui l'environnent.

C V.

Neuvième Proposition.

La question que Lind a voulu résoudre, en recherchant combien de temps les effets d'un air vicié pouvoient rester cachés dans le corps humain, sans manifester leur existence par le développement de la fièvre, reste encore imparfaitement déterminée.

Remarques. Il résulte des observations de Lind à ce sujet, que quelques individus ont éprouvé sur le champ des nausées, ou sont tombés dans le délire; que d'autres n'ont été frappés de ces accidens qu'après avoir passé deux ou trois jours à bord; que plusieurs n'ont été que foiblement indisposés les cinq ou six premiers jours, et que certains (à la vérité en petit nombre) n'ont commencé à ressentir des dérangemens que vers le dixième ou le douzième. Ces faits, d'après l'assurance de Lind, ont été remarqués sur beaucoup de personnes qui avoient quitté leurs bâtimens, pour coucher à terre pendant la mauvaise saison, et qui, d'après cela ont été les seules qu'on ait vu malades parmi tous les individus composant l'équipage d'un vaisseau mouillé dans une rade bien ouverte (1).

Le citoyen Baumes, professeur à l'école de médecine de Montpellier, s'est aussi occupé de ce

(1) *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds.* Tome I.

problême. Il a pensé, d'après des faits observés qui lui sont propres, que dans les corps affectés par les miasmes marécageux, les paroxysmes de la fièvre se déclaroient durant les quinze premiers jours, et principalement vers le cinquième ou le septième jour chez les uns, et vers le douzième ou le quatorzième chez les autres (1).

Au surplus, il est probable qu'indépendamment des loix particulières de l'économie vivante qui peuvent exciter les mouvemens de la fièvre à une époque déterminée depuis l'infection, les données qui doivent servir à la solution du problême proposé, dépendent en grande partie du degré de virulence de la matière de l'infection, de la voie qu'elle prend pour s'introduire dans le systême, et spécialement du degré de susceptibilité des individus.

C V I.

Dixième proposition.

L'état actuel de nos connoissances ne nous permet pas d'établir d'une manière certaine, quel est le mode d'action des miasmes marécageux sur l'économie vivante, pour effectuer la production des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. Quelques médecins ont avancé

(1) Conférez le Mémoire où il a traité des *Effets des émanations marécageuses sur l'économie vivante.*

que les miasmes marécageux agissoient directement sur le système nerveux, pour en diminuer l'énergie; d'autres ont prétendu que ces miasmes opéroient en décidant la diathèse septique du sang et des humeurs; certains, enfin, leur attribuant une affinité chimérique avec la bile, veulent que par leur mêlange avec elle, ils en désordonnent les fonctions, etc. La bonne méthode de philosopher ne sauroit admettre des assertions aussi vagues et aussi hasardées. Le vrai médecin se maintient sobre de théories et se borne à la simple considération des phénomènes de l'état maladif. Nous observerons seulement que les symptômes qui se manifestent dans les lieux où ces fièvres se portent au plus haut degré de violence, tels que le délire subit, les contractions et les vomissemens forcés de l'estomac, les convulsions, la chûte rapide du système des forces, l'altération physique de la peau qui, dans les pays excessivement chauds sur-tout, se couvre de taches plus où moins livides, etc. font du moins conjecturer que la première impression des miasmes se porte immédiatement sur le principe de la sensibilité et de l'irritabilité.

C V I I.

Onzième proposition.

On n'a point encore assez de faits pour déterminer jusqu'à quel point les phases lunaires, les marées, l'électricité de l'atmosphère, les météores, etc. peuvent activer l'influence des émanations marécageuses, dans la production des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'on a du moins observé que ces phénomènes agissent sensiblement sur l'état des malades, et qu'on a souvent cru pouvoir prédire d'après cette considération l'instant auquel ils devoient succomber. C'est ainsi qu'au Bengale, et d'après le rapport de Lind, la mort arrive fréquemment une heure après la cessation de la marée. Cette remarque, du reste, est plus importante qu'on ne l'imagine; elle prouve l'avantage qu'il y a d'administrer le quinquina aux époques de la pleine lune et au renouvellement des phases de cet astre (1). Quant à ce qui concerne l'influence de l'électricité, si l'on songe qu'elle accompagne presque toujours les brouillards et les exhalaisons qui s'élèvent des marécages, qu'elle enfante les météores, qu'elle préside à la formation des pluies, etc. on ne peut

(1) *Des maladies des Européens dans les pays chauds.* Tome 1.

alors disconvenir qu'elle ne soit digne de toute l'attention des médecins. Le célèbre Achard, de Berlin, a publié un mémoire curieux, où il a pour objet de démontrer la nécessité de cet examen, pour la certitude et les progrès des observations météorologiques (1).

CVIII.

Douzième proposition.

La présence des végétaux vivans dans les lieux infectés par l'air des marais, tempère son influence pernicieuse, et diminue son activité dans la production des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. Lancisi n'est pas le premier qui ait insisté sur l'utilité de la plantation des forêts, pour rétablir la salubrité de l'atmosphère. Cette opinion a été celle des premiers observateurs. Changeux, habile physicien, remarque qu'elle est fort ancienne en Asie, sur-tout chez les Persans qui, dans cette vue, cultivent des arbres et spécialement des platanes, aux environs et au milieu de leurs villes (2).

Les expériences des modernes, et particulièrement les travaux du physicien Ingenhouzs, ont

(1) *Journal de Physique de l'abbé Rosier.* Tome XXIII.

(2) *Idem*, Tome VII.

jetté du jour sur ce phénomène ; mais personne n'a traité plus amplement ce sujet intéressant que Senebier, dans le troisième volume de son excellent ouvrage sur la Physiologie végétale (1). Nous croyons devoir relater ici les belles expériences qu'il a tentées sur cet objet, l'art de purifier l'atmosphère devant devenir un jour un des principaux moyens de l'art de guérir.

Les feuilles des végétaux immergées dans l'eau et exposées ainsi aux rayons du soleil (après avoir été préalablement purgées de toute espèce d'air, à l'aide de lotions réitérées et de l'appareil pneumatique), laissent échapper des bulles qu'on peut recueillir à la surface de l'eau et constater comme étant du gaz oxigène. Senebier a prouvé que ce gaz qui s'échappe, émane véritablement des végétaux, et non du fluide dans lequel ils sont plongés ; qu'il est le résultat d'un travail organique qui a lieu dans leur économie. Pour démontrer cette assertion, il a commencé par rechercher la nature de l'air qui étoit adhérent à la surface de leurs feuilles ; ayant en conséquence éprouvé cet air pris sur des feuilles de pêcher ou des feuilles de choux, il a trouvé qu'il étoit même inférieur en pureté à l'air commun ou air atmosphérique, puisqu'il contenoit une assez grande quantité d'acide carbonique.

(1) Tome III, Page 184.

Le physiologiste de Genève pense en second lieu que c'est du parenchyme vert que provient l'air obtenu des végétaux plongés dans l'eau et exposés au soleil. Il le prouve par l'expérience suivante : il enleva l'épiderme d'une feuille de joubarbe (*sempervivum*) et le plongea dans l'eau ; il n'obtint pas des bulles d'air ; il immergea alors le parenchyme écorché de cette même feuille, et des bulles d'air se dégagèrent avec abondance. Il agit de la même maniere avec des feuilles auxquelles il n'avoit laissé que des nervures, et il ne réussit pas.

En troisième lieu la production du gaz oxigène par les feuilles sous l'eau, semble s'opérer par l'intermède de l'acide carbonique. Les travaux de Senebier tendent à vérifier ce fait. « Je fus cu-
» rieux, dit ce savant, de constater l'influence
» de l'acide carbonique dissous dans l'eau sur la
» végétation par une expérience. Je pris quatre
» plantes de menthe, égales et semblables ; je
» coupai leurs racines, et je laissai à leurs som-
» mités le même nombre de feuilles ; je les mis
» dans quatre bouteilles de la même forme et
» de la même capacité : elles avoient des cols
» étroits, presque fermés par les plantes qui y
» étoient placées ; j'en remplis une avec l'eau com-
» mune qui contenoit de l'acide carbonique, et
» dont je remplaçois toutes les douze heures l'eau
» sucée et évaporée ; j'en remplis une seconde

» avec la même eau que je vidois toutes les douze » heures pour la renouveler entièrement ; j'en » remplis une troisième avec l'eau bien bouillie » dont je remplaçois le déficit avec la même eau » toutes les douze heures. Enfin, je remplis la » quatrième avec l'eau bouillie, que je renou- » vellois entièrement deux fois dans les 24 heures. » Tout cela fut disposé de cette manière au » milieu de prairial et subsista jusqu'à la fin de » vendémiaire. La première et la troisième eurent » des racines cinq ou six jours après ; la seconde » n'en montra qu'au bout du dixième jour, et » la quatrième au bout du quinzième ; mais en- » suite les progrès de la seconde furent plus rapides » et plus considérables que ceux de toutes les » autres, dont la première étoit encore fort éloi- » gnée. La quatrième eut toujours un air malade, » et la troisième annonçoit plus de vigueur, parce » qu'il s'étoit formé de l'acide carbonique par la » dissolution ou l'altération des racines, qui » n'avoit pu produire un effet aussi grand sur » l'eau de la quatrième si souvent renouvellée. » Si la seconde au contraire, offrit une si belle » végétation, n'est-ce point parce que le renou- » vellement de l'eau occasionnoit un renouvel- » lement d'acide carbonique » ?

Senebier s'appuie en outre sur la quantité de charbon que les plantes fournissent. Ce charbon résulte, d'après son opinion, de la décomposition

de l'acide carbonique qui pénètre facilement leur substance. Sans cela comment le charbon pourroit-il être dissoluble dans l'eau?

D'autres faits concourent à prouver la théorie de Senebier. Les produits végétaux les plus élaborés, tels que les résines, les huiles, sont aussi ceux qui contiennent le carbone en plus grande proportion. On en trouve sur-tout dans la partie colorante des feuilles des plantes. Leur substance corticale en donne plus que leur substance ligneuse, etc. Que les physiciens portent leur attention sur les plantes que l'on fait croître dans l'eau ou sous l'eau, ils trouveront qu'elles renferment presque une aussi grande quantité de carbone que les autres, malgré que ce principe ne puisse leur être fourni que par l'acide carbonique du liquide dans lequel elles se trouvent plongées. Il est aisé de voir que l'air atmosphérique est pour elles une source intarissable de ce principe si nécessaire à leur existence; aussi ne tardent-elles pas à périr lorsqu'elles cessent de communiquer avec l'atmosphère.

Il est un nombre infini de plantes dont les feuilles sont beaucoup plus grandes que les racines, telles, par exemple, que celles que l'on désigne communément sous le nom de plantes *grasses*. Elles végètent et prospèrent sur le sol le plus aride. Lorsqu'on les a privées de leurs racines, elles croissent même encore quelque temps,

parce que leurs feuilles très-étendues, suppléent à cet organe, et continuent de prendre dans l'air atmosphérique le gaz acide carbonique qui sert à leur développement.

Au surplus, un Mémoire de M. Desaussure le fils, cité par Senebier, est très-propre à démontrer l'utilité de cet acide carbonique contenu dans l'air, sur la végétation. Ses résultats sont les suivans : il conste que les plantes végètent vigoureusement au soleil, dans une atmosphère, qui contient un douzième de son volume d'acide carbonique, et qu'en même temps ces plantes augmentent de poids. D'une autre part, l'acide élaboré et décomposé par les organes végétaux, diminue d'une manière considérable. En effet, ce mélange d'air ordinaire avec l'acide carbonique, dont nous venons de parler, devient plus pur que l'air commun lui-même. Mais il n'en est pas ainsi, lorsqu'on expose les plantes à l'ombre; alors la plus petite quantité d'acide carbonique mêlée à l'air commun, devient préjudiciable à leur végétation : ce qui provient, d'après l'idée de Senebier, de ce que les végétaux placés à l'obscurité, diminuent considérablement la proportion de l'oxigène de l'atmosphère, leur carbone se combinant avec ce principe, ainsi que le prouve la diminution même de cette atmosphère.

La nécessité de l'acide carbonique dans l'air commun pour la végétation, est en outre clairement

démontrée au moyen de l'expérience suivante, faite par Desaussure : elle consiste à introduire en pleine campagne, et dans un grand ballon, dont on aura tapissé intérieurement la surface inférieure avec de la chaux éteinte par l'eau distillée et séchée à l'air, une branche de chevrefeuille, tenant au terrein et ne touchant pas la chaux; on ferme soigneusement le ballon. On place en même temps dans un ballon semblable, mais qui n'est point intérieuremeut tapissé de chaux, une seconde branche de chevrefeuille, et on ferme le ballon avec la même exactitude; à l'époque où Desaussure tenta cette expérience, il vit au bout de douze jours le rameau du premier ballon se dépouiller de ses feuilles, et la chaux se saturer d'acide carbonique : l'autre branche au contraire resta verte et conserva toute sa vigueur. Or, la chûte des feuilles du rameau introduit dans le premier ballon, dont nous avons parlé, prouve bien manifestement qu'elles avoient perdu un aliment essentiel dans l'acide carbonique de l'air ambiant, qui, dans cette circonstance, s'étoit combiné avec la chaux éteinte du premier ballon.

L'acide carbonique pénètre-t-il dans les racines et les feuilles des végétaux sous forme de gaz, ou y passe-t-il étant préalablement dissous dans l'eau? Les essais de Senebier l'ont déterminé à adopter le dernier avis. La circulation d'un fluide gazeux et élastique étant donc très-

difficile dans les plantes, il n'est pas étonnant qu'on les voie périr quelquefois, lorsqu'on les expose à l'action de l'acide carbonique, tandis qu'au contraire ce même gaz favorise très-bien leur développement, lorsqu'il est charrié par l'eau qui le dépose dans les vaisseaux capillaires des plantes. On explique ainsi comment ce jardin arrosé par les eaux du Vésuve, pouvoit prospérer merveilleusement au rapport de Della Torre; et Senebier présume avec fondement, que les eaux qui roulent sur les volcans, acidulées par l'acide carbonique, doivent coopérer en grande partie à cette belle végétation qu'on admire aux pieds du mont Etna, dont les éruptions sont si célèbres.

Senebier examine dans son ouvrage une autre question non moins intéressante pour le physicien. Il y cherche à déterminer si l'acide carbonique préalablement dissous dans l'eau, pénètre le pétiole des feuilles, pour arriver jusqu'à elles. Après avoir tenté plusieurs essais pour résoudre ce problême, il imagina de faire passer dans des récipiens pleins d'eau chargée d'acide carbonique des branches de pêcher avec leurs feuilles, de manière que les unes fussent plongées par leurs sommités dans une bouteille vide, où elles étoient soudées avec un lut qui empêchoit l'eau de pénétrer : il introduisit ensuite une autre branche de pêcher absolument semblable à la première dans une bouteille d'eau chargée d'acide carbonique,

qu'il luta avec la même précaution. « Tout, dit
» le physiologiste de Genève, étoit parfaitement
» semblable dans les rameaux, dans l'exposition
» au soleil, dans la capacité des récipiens, etc.
» Au bout de dix heures, le rameau plongeant
» dans la bouteille sèche, me fournit un volume
» de gaz oxigéne égal à celui de 134,546 grammes
» ou 2,535 grains d'eau; le rameau qui plongeoit
» dans la bouteille pleine d'eau chargée d'acide
» carbonique, me donna un volume de gaz oxi-
» gène égal à celui de 255,559 grammes ou
» 4,815 grains d'eau, avec une diminution de
» l'eau de la bouteille assez remarquable. J'ai
» répété souvent cette expérience, et j'ai toujours
» eu un volume d'air plus grand du rameau plon-
» geant dans la bouteille pleine d'eau aérée, que de
» celui qui plongeoit dans la bouteille vide, mais
» avec des proportions différentes, suivant la
» nature des eaux employées, pour servir de
» milieu et remplir la petite bouteille. Il paroît
» donc que l'acide carbonique passe avec l'eau
» dans la feuille par son pétiole, qui la pénètre
» par ses pores, et que la feuille le décompose ».

En rendant ainsi compte dans cette dissertation du beau travail de Senebier, sur une partie aussi intéressante de la physiologie végétale, nous ne devons pas oublier de faire mention des objections qu'on lui a faites, et de la manière dont il les a résolues. Je n'ai pas besoin de rappeler à

mes lecteurs, que Spallanzani, dont le nom est pour la science un objet d'admiration et de regrets, s'étoit assidument occupé de ce sujet dans les dernières années de sa vie. Ce grand observateur avoit remarqué que quelques végétaux, et notamment les plantes grasses, ne laissoient pas de donner de l'oxigène sous l'eau, quoique ce liquide eût été préalablement purgé d'acide carbonique, par le secours de l'eau de chaux.

Il présuma dès-lors que le dégagement de ce gaz pourroit bien ne pas provenir de la décomposition de l'acide carbonique de l'eau, qui n'en contenoit plus. Il fit part de ce fait au naturaliste de Genève, qui chercha aussitôt à le constater par une multitude d'expériences dont il seroit trop long de consigner ici les détails. Il en résulte néanmoins que le gaz oxigène fourni par les plantes exposées au soleil sous l'eau privée d'acide carbonique par l'eau de chaux, ou sous l'eau préalablement soumise à l'ébullition, provient de l'acide carbonique que renferme le parenchyme des feuilles, parenchyme qui a communément beaucoup de consistance dans les végétaux, chez lesquels un pareil phénomène se manifeste. Il est aisé de voir cet acide carbonique se dégager, lorsqu'on procède à l'expérience avec l'eau de chaux sous l'appareil pneumatique.

« Cette probabilité augmente, dit l'auteur, » quand on considère que la quantité du gaz » oxigène, produit par les feuilles exposées sous

» l'eau chargée d'acide carbonique, n'est point
» proportionelle à la quantité d'air qu'elles con-
» tiennent individuellement ; mais à une cer-
» taine quantité du gaz acide carbonique dissous
» dans l'eau ; de sorte que cette augmentation
» du gaz oxigène rendu, doit avoir une cause ;
» mais comme on ne peut la trouver, suivant mes
» expériences, ni dans la feuille, ni dans l'eau,
» il faut qu'elle soit dans l'acide carbonique dé-
» composé. Cette considération devient plus pres-
» sante, quand on voit que la quantité d'air rendu
» au soleil par les feuilles, dans l'eau bouillie,
» diminue chaque fois, en les changeant d'eau
» au bout de quelques heures, parce que la source
» de cet air se tarit à mesure qu'elle s'écoule.
» Cependant lorsqu'elle a été ainsi épuisée, on la
» renouvelle à volonté, en introduisant de l'acide
» carbonique dans cette eau, ou en faisant passer
» la feuille dans une eau chargée de cet acide :
» alors le gaz oxigène reparoît au soleil, comme
» si la feuille n'avoit pas cessé d'en fournir. D'ail-
» leurs, on remarque l'influence directe de l'acide
» carbonique dissous dans l'eau, sur la feuille
» qu'on y place, puisque les feuilles qui gagnent
» le fond de l'eau bouillie, par leur évacuation
» naturelle au soleil, ou par celle que la pompe
» pneumatique opère, surnagent au bout de quel-
» ques minutes, quand on les place dans l'eau char-
» gée d'acide carbonique ; mais si elles donnent
» alors du gaz oxigène au soleil, n'est-il pas bien

» probable que celui qu'elles ont rendu d'abord
» dans l'eau bouillie, est comme celui qu'elles
» rendent alors dans l'eau chargée d'acide
» carbonique, le produit de la décomposition de
» cet acide, que ces feuilles contenoient avec
» abondance dans leur épais parenchyme ? Cela
» me paroît d'autant plus vrai que ces feuilles
» qui ne donnent plus de gaz oxigène sous l'eau
» bouillie, en fournissent de nouveau dans cette
» eau quand elles ont été mises dans l'eau char-
» gée d'acide carbonique.

» Les feuilles de cette espèce qui ont donné
» le plus d'air, étoient d'abord gonflées, sans
» rides, et surnageoient; elles contenoient donc
» l'air qu'elles ont rendu, où il étoit combiné
» dans l'acide carbonique; ces feuilles ont donc
» rendu au soleil, dans l'eau bouillie, l'oxigène
» qui faisoit partie de cet acide; aussi elles s'en-
» foncent dans cette eau quand elles l'ont perdu,
» parce qu'elles ne peuvent plus se renouveler,
» tandis que les mêmes feuilles placées dans l'eau
» chargée d'acide carbonique, surnagent bien plus
» long-temps, quoiqu'elles fournissent beaucoup
» plus d'air, parce qu'elles reprennent de l'acide
» carbonique dans l'eau à mesure qu'il s'y décom-
» pose; mais elles gagnent aussi le fond, lors-
» qu'elles se désorganisent, et elles sont alors
» flasques et ridées ».

Le chimiste Hassenfratz avoit pareillement combattu la théorie de Senebier, par plusieurs argu-

mens qu'il est utile de rapporter (1). Il objecte 1°. que les végétaux qu'on fait croître dans l'eau saturée d'acide carbonique, ne fournissent pas une plus grande quantité de carbone que les autres, lorsqu'on les soumet à l'analyse chimique ; 2°. que l'air pur qui se dégage, résulte plutôt de la décomposition de l'eau que de celle de l'acide carbonique ; 3°. que si dans la végétation il y avoit réellement décomposition de l'acide carbonique, et dégagement de gaz oxigène dans l'atmosphère, il s'ensuivroit qu'en plaçant une plante sous une cloche, contenant une très-petite quantité d'air commun, l'air de cette cloche devroit en très-peu de temps augmenter de volume ; et que cependant il conste par l'expérience, que cet air n'est ni accru, ni amélioré par cette opération.

Senebier répond à la première objection, que chaque plante ne peut se combiner qu'avec une quantité donnée de carbone, quantité qui est constamment relative à son organisme particulier. Il est bien vrai que les végétaux que l'on fait croître dans l'eau, fournissent les mêmes produits que ceux qui croissent dans la terre ; mais ils ont aussi beaucoup moins de vigueur, sans doute, parce qu'ils ne peuvent point assimiler à leur économie tous les élémens qui leur conviennent ; elles reçoivent par conséquent une moindre proportion de carbone. D'une autre part, les végétaux aquatiques qu'on voit se développer et fleurir

(1) Voyez les *Annales de chimie*, juin 1792.

dans l'eau pure des fontaines, et sur un sable purement siliceux et perpétuellement lavé, présentent à l'analyse la même quantité de carbone, qu'ils n'ont pu prendre que dans l'acide carbonique contenu dans l'air atmosphérique, etc. Quant à la deuxième objection du professeur Hassenfratz, qui tend à établir qu'il n'y a point d'acide carbonique décomposé par la végétation, et que l'air pur obtenu est produit par la décomposition de l'eau, il n'est pas facile de l'admettre, parce qu'elle n'est fondée que sur une simple conjecture, tandis que l'assertion de Senebier repose sur des faits constatés. Le troisième fait, allégué par Hassenfratz, est d'un plus grand poids. Mais le physiologiste de Genève, après plusieurs essais réitérés, a constamment remarqué que l'air contenu dans des cloches de verre, sous lesquelles on avoit placé quelques branches de végétaux, devenoit meilleur après, qu'avant l'introduction de ces branches. Cet air devenoit bien plus pur, lorsqu'on renouvelloit les branches, et qu'on ne les laissoit point sous les cloches pendant la nuit, sur-tout lorsque le rameau introduit dans le vase continuoit de tenir au végétal.

Non content de ces résultats, Senebier raconte qu'il tenta d'autres expériences. Il fit passer dans des récipiens de gaz hydrogène et de gaz azote très-pur, plusieurs branches de végétaux, et il s'assura ensuite par les essais eudiométriques, que ces

gaz étoient devenus plus respirables. Le premier en effet, détonnoit dans le pistolet de Volta, et le second faisoit brûler une bougie avec beaucoup de vivacité, ce qui n'auroit pas eu lieu, s'ils n'avoient pas reçu des rameaux des plantes, une quantité déterminée de gaz oxigène. Ces expériences ayant été faites avec l'air commun, ce dernier s'améliora aussi d'une manière sensible.

Senebier n'adopte pas non plus l'opinion du citoyen Hassenfratz, qui croit que le carbone s'introduit en grande partie dans les plantes, par le moyen des graines et des oignons. Cela, dit-il, seroit plus compréhensible pour les oignons; toutefois, comme on les voit végéter uniquement par leurs feuilles, lorsqu'on les tient immergées et en plein air, et comme alors le gaz oxigène s'échappe continuellement de ces feuilles, Senebier présume que l'oignon est presque passif dans cette végétation singulière, et que la plante vit plutôt aux dépens des feuilles, etc. Hassenfratz avoit pareillement avancé dans son mémoire, que le carbone contenu dans le fumier, et suspendu dans l'eau, pouvoit bien ainsi passer jusque dans l'intérieur des végétaux; mais outre que le charbon est indissoluble dans l'eau, les calibres des vaisseaux des plantes ont trop peu de capacité pour l'admettre dans cet état.

Après une réfutation étendue et complette des faits opposés par Hassenfratz, l'habile expérimenta-

teur de Genève examine dans le même chapitre de son ouvrage, plusieurs autres points de physiologie végétale, que nous omettons, parce qu'ils n'ont point un rapport assez direct avec l'objet spécial que nous cherchons à éclaircir. Nous nous hâtons d'arriver à l'article où il recherche si réellement le gaz oxigène que les végétaux répandent constamment dans l'atmosphère, est un des moyens dont la nature se sert pour réparer les nombreuses altérations qu'elle peut subir. Il avoue qu'il avoit procédé d'abord à une multitude d'expériences, en essayant les divers gaz émanés des végétaux, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, soit à l'ombre, soit à la lumière du soleil, et qu'il n'y avoit pas trouvé une différence bien sensible à l'aide du gaz nitreux. Mais dans la correspondance scientifique qu'il entretenoit avec Spallanzani, ce dernier lui apprit que s'étant occupé de ce point particulier de physique végétale, il avoit assez constamment reconnu que l'atmosphère des plantes soumises à l'action de la lumière solaire, avoit plus de pureté que l'atmosphère de celles qui étoient exposées à l'ombre, que par conséquent l'air de la nuit est inférieur par ses qualités à celui du jour.

Senebier émet à ce sujet quelques idées ingénieuses qu'il importe de placer ici; il fait remarquer que ce moyen de purifier l'atmosphère, a nécessairement un effet moins puissant pendant l'hiver; mais aussi dans cette saison, les causes

de l'altération de l'air sont plus rares et bien moins énergiques. Dans les pays chauds, au contraire, où ces mêmes causes sont aussi actives qu'abondantes, on observe une multitude de plantes qui végétant toute l'année, réparent perpétuellement l'atmosphère par l'oxigène qu'elles dégagent. Dans nos climats même, cette ressource féconde dans la nature est bien loin d'être épuisée pendant l'hiver : nos plantes vertes continuent de fournir du gaz oxigène, comme Senebier s'en est convaincu par ses propres expériences. Dans ce nombre, il faut sur-tout compter les nombreuses familles des graminées vivaces, des mousses, des fougères, des tremelles, des conferves, et beaucoup d'autres, dont nos livres de botanique donnent une exacte description.

On sait que c'est sur-tout aux premières recherches du célèbre Priestley, que nous devons nos connoissances sur la purification de l'atmosphère par les végétaux. Le physicien Changeux que nous avons cité en commençant cet article, ne croit pas qu'on puisse toujours rapporter ce phénomène, aux causes qu'on lui a jusqu'ici assignées. Il fait remarquer que les plantes soit odorantes, soit inodores, ont toujours leurs esprits recteurs, et que leurs émanations se combinant avec les vapeurs dangereuses qui s'élèvent des marécages, ou que la chaleur dégage du sol, peuvent en neutraliser la pernicieuse influence.

D'après

D'après sa manière de voir, les végétaux agissent par deux modes divers, sur les exhalaisons qui peuvent infecter l'atmosphère. Les végétaux odorans, par exemple, agissent plus par leurs émanations, que par absorption. Ces émanations se mêlent à l'air que nous respirons, et en corrigent les différens vices par les qualités qui leur sont particulières. Les végétaux inodores, au contraire, agissent plus par leur faculté absorbante que par leurs émanations : ils déchargent l'air des vapeurs qui l'infectent, etc. L'impartialité exige que je renvoie à l'expérience dont Changeux appuie son assertion (1).

C X.

TREIZIÈME PROPOSITION.

Toutes les matières susceptibles d'éprouver une décomposition plus ou moins putride, impriment une qualité délétère aux eaux stagnantes, et les rendent propres à la production des fièvres ataxiques intermittentes.

REMARQUES. Au rapport de Lancisi, Charles Leigh s'est aidé du microscope, pour soumettre l'eau des marais à l'examen le plus attentif, et il a vu qu'elle étoit remplie d'un mélange de feuilles, d'herbes, de fleurs, de racines, de semences

(1) *Journal de Physique*, Tome VI, pag. 211.

de fruits, etc. d'insectes et de débris de différens animaux putréfiés.

Quoique les émanations qui résultent de ces diverses plantes en fermentation, ne soient pas encore appréciées avec toute l'exactitude qu'on doit desirer, un médecin qui a fait quelques recherches sur leurs effets, augure que leurs élémens consistent dans une combinaison de gaz hydrogène, de gaz acide carbonique, de gaz azote, et peut-être de gaz ammoniacal (1).

D'une autre part, des chimistes et des physiciens célèbres, ont entrepris des travaux précieux sur les atmosphères marécageuses. Ils ont apperçu quelques différences dans les produits qu'ils ont obtenus, suivant que les fonds des eaux stagnantes contenoient plus de substances végétales ou plus de substances animales en putréfaction (2). On

(1) Le professeur Baumes. Voyez son Mémoire déja cité sur les *Effets des émanations marécageuses*, etc.

(2) Le gaz qui se dégage le plus naturellement des endroits marécageux, est de l'hydrogène qui tient en dissolution du carbone, et qui paroît contenir en outre quelque chose d'huileux et de nature animale (Berthollet, *Leçons de l'Ecole normale*, tome V). Ce gaz a été l'objet d'une multitude d'observations et d'expériences par l'illustre Alexandre Volta. Ce physicien vit près du Lac-Majeur, près de celui de Côme, etc. qu'il suffisoit pour en obtenir, d'agiter légérement le fond de l'eau avec un

ne peut douter que ces découvertes ajoutées à d'autres, ne soient un jour de la plus grande utilité, pour acquérir la connoissance parfaite de l'une des causes les plus communes des fièvres ataxiques intermittentes.

Toutefois nous devons aussi ranger parmi les

bâton. Il se manifestoit aussi-tôt à la surface par des bulles sans nombre, et il étoit aisé de s'en saisir à mesure qu'il s'échappoit, avec des carafes renversées. Il reconnut bientôt par la seule odeur, que ce gaz étoit de nature inflammable; il brûloit avec lenteur, et sa flamme étoit d'une belle couleur bleue. Pour que l'expérience réussisse, il est bon d'employer des vaisseaux dont l'orifice soit très-large. Dans le cas contraire, la bougie allumée n'y excite que de petites explosions à peine perceptibles. Volta se servoit d'un vase cylindrique de verre, de trois à quatre pouces de hauteur, et d'un pouce de diamètre; l'orifice avoit un demi pouce.

Volta chercha à déterminer quels étoient les endroits les plus propres à dégager le gaz inflammable. Les fonds qui en donnent une plus grande quantité, sont ceux qui se composent d'un amas de plantes putréfiées, et mêlées d'une terre visqueuse et légère. Les eaux stagnantes et gâtées par les détrimens des substances végétales et animales, en recèlent une proportion très-considérable. Volta ne se borna point à l'examen des diverses eaux; il fit des recherches sur les terreins fangeux qui les entouroient; il y pratiquoit différens trous, les emplissoit d'eau qui, à la moindre agitation, laissoient échapper le gaz inflammable. Il enfonça ensuite avec violence sa canne dans un lieu couvert d'herbes pourries, la retira soudainemen

exhalaisons productrices des fièvres dont il s'agit, celles qui résultent du chanvre et du lin que l'on met à rouir dans des eaux croupissantes. Forestus, Salius-Diversus, Benedictus, Kirker, Rivière, et une multitude d'autres auteurs, ont parlé de ces dangereuses influences. La deuxième

pour placer devant le trou la lumière d'une bougie. Il raconte qu'aussitôt, il se manifesta une flamme de couleur bleue, dont une partie s'élevoit dans l'air, tandis que l'autre plongeoit dans le fond de l'ouverture nouvellement formée. Lorsqu'il creusoit rapidement un certain nombre de trous peu distans les uns des autres, et qu'il en approchoit une chandelle allumée; c'étoit, dit-il, un spectacle merveilleux, de voir la flamme courir et se propager successivement de l'un à l'autre, tantôt même s'élever à la fois de chacun d'eux. Ce phénomène explique aisément celui qui se manifeste sur plusieurs terreins, où le seul contact d'une allumette embrâsée, développe une flamme, qui, d'après ses expressions, lèche en les parcourant toute leur superficie. Volta a donné le nom d'*air inflammable natif des marais* à ce gaz, dû le plus ordinairement à la décomposition des végétaux et des animaux, mêlés et macérés dans la vase, parce qu'il se distingue des autres airs inflammables naturels ou factices, par son odeur particulière, et qui est facilement reconnu par les chimistes accoutumés à manipuler sur les divers gaz, par la couleur de sa flamme qui est d'un bel azur, enfin par la lenteur avec laquelle cette flamme se déploie en formant des ondulations. (*On peut consulter le Précis des lettres d'Alexandre Volta, sur l'air inflammable des marais, dans le tome onzième du Journal de Physique de Rosier*).

épidémie de fièvres ataxiques intermittentes dont Lancisi fait mention, leur devoit précisément son origine; et Ramazzini, dans son *Traité sur les maladies des artisans*, n'a pas manqué d'insister sur le danger qu'entraîne la préparation de ces objets de commerce et d'industrie (1). Une opinion contraire ayant été émise par certains médecins, Lancisi a cherché à la concilier avec la précédente, en observant que la macération de ces substances ne présente plus les mêmes inconvéniens lorsqu'elle s'opère dans des eaux courantes.

CXI.

QUATORZIÈME PROPOSITION.

Les notions que nous fournit l'eudiométrie actuelle, ne jettent aucune lumière sur les qualités physiques de l'air le plus propre à développer les fièvres ataxiques intermittentes.

REMARQUES. On doit sans doute regarder comme étant d'un grand prix pour les progrès ultérieurs de cette partie de la physique médicale, les travaux et les inventions de Priestley, Landriani, Magellan, Gérardin, Fontana, Schéelle, Gattay, Desaussure, Volta, Achard, Reboul, Seguin, Guiton-Morveau, Humbold, etc. Mais les moyens proposés par ces savans célèbres, dans la

(1) *De morbis artificum diatribâ*. Fol. 627.

vue d'apprécier la salubrité de l'air, n'indiquant que la quantité relative de gaz oxigène contenue dans l'atmosphère, ainsi que l'ont fait voir Jurine et Gattoni (1), ne sauroient atteindre en aucune manière la nature des corpuscules putrides charriés par ce même air, et que je regarde comme la source d'une multitude de maladies. Qui sait si le gaz oxigène réputé la plus pure portion de la masse atmosphérique, qui vient se décomposer à la surface du corps, ou dans l'organe pulmonaire, n'en est pas lui-même le véhicule ? Comment reconnoître par les secours des eudiomètres usités (2), non seulement les émanations des

(1) Les Mémoires donnés par ces deux savans, se trouvent insérés dans le tome dixième des *Mémoires de l'ancienne Société de médecine.*

(2) Les eudiomètres les plus connus sont celui de Fontana, à air nitreux, et celui de Volta, à air inflammable. On sait que plusieurs physiciens ont eu recours à la combustion du phosphore, et que Schéelle employoit un mélange humecté de deux parties de limaille de fer et d'une partie de soufre en poudre. En dernier lieu, le professeur Guiton-Morveau a proposé un eudiomètre à sulfure de potasse dont l'appareil paroît aussi simple qu'ingénieux. (*Journal de l'Ecole Politechnique.* Tome II, pag. 166). Mais ayant déja annoncé dans ma proposition générale que ces divers instrumens n'accusent aucune véritable cause des fièvres ataxiques intermittentes, il n'est dans mon sujet, ni de les décrire, ni de discuter leurs avantages réciproques.

substances putréfiées, mais encore les aromes particuliers de tant de corps divers, les débris et les semences d'un nombre infini de plantes microscopiques, les insectes de même nature, etc. que les corps vivans peuvent absorber?

Ajoutons que l'air des lieux bas, humides et marécageux, soumis à l'épreuve de l'eudiomètre, n'offre pas des résultats différens que celui des lieux bien exposés, qui est regardé comme le plus salutaire; c'est ce qui est prouvé par une observation très-importante consignée dans le Mémoire de Gattoni, et que nous allons extraire textuellement. Elle fut faite le 15 août, en 1779, sur l'air stagnant des marais putrides du fort de Fuentes, à l'embouchure de la Valteline.

« Quiconque (dit l'auteur) ose dormir en été » dans ce pays-là, est sûr d'y gagner la fièvre. » Or, cet air fut mis en comparaison avec celui » de la haute cime du Mont Légnone, toujours » couvert de neiges, formant chaîne avec les » hautes montagnes des Grisons, et dont l'élé- » vation au-dessus du niveau de la mer, est, » selon le savant professeur de Milan, le P. Pini, » de 4701 $\frac{39}{48}$ brasses milanoises (1440 t. ou 2880 » m.) environ. En confrontant donc ces deux » airs dans l'eudiomètre à air inflammable, avec » l'exactitude la plus scrupuleuse, l'air maréca- » geux, contre toute attente, fut trouvé de deux » degrés meilleur que celui du Haut Légnone,

» me servant dans cette expérience, d'un tube
» divisé en quatre cent parties égales ou degrés.
» On réitéra plusieurs fois la même expérience,
» en y changeant quelque circonstance de temps,
» de saison, etc. Poussée jusqu'à la quinzième
» fois, l'on eut encore les mêmes résultats. Ayant
» ensuite confronté l'air marécageux avec celui
» de la plaine ouverte et libre de notre ville,
» on a trouvé que l'air de la cime de Légnone
» avoit environ deux degrés de respirabilité de
» moins que le premier, qui, à l'épreuve de
» l'eudiomètre, étoit précisément au degré des
» airs appelés communément *salubres* ».

On ne se borna point à cette première expérience. On fit un examen comparatif de l'air des montagnes où croissoient beaucoup de végétaux, avec l'air recueilli dans onze lieux différens, tous marécageux ou remplis d'eaux stagnantes. Ceux-ci parurent être au même degré de salubrité que le premier, et analogues à l'air ordinaire (1). Cependant ces airs influent sensiblement sur la santé des habitans, au point de les rendre presque tous cachectiques, et en proie aux fièvres intermittentes les plus dangereuses, tandis que les hommes des montagnes vivent sains et vigoureux.

(1) Desaussure même a, comme l'on sait, éprouvé que la proportion d'azote étoit plus abondante sur les montagnes que dans les plaines.

Puisqu'il est reconnu que la salubrité de l'air n'est point généralement proportionnelle à la quantité d'oxigène qu'il contient, il est évident que quelque perfection que l'on parvienne à donner aux instrumens eudiométriques employés jusqu'à ce jour, on n'atteindra jamais le principe matériel qui influe d'une manière spéciale sur la production des fièvres ataxiques intermittentes. Il convient donc de diriger plus particulièrement les recherches sur l'eau corrompue qui entre perpétuellement en combinaison avec les couches d'air qui environnent les marécages (1). Or il seroit aisé de la soumettre à des expériences dans les temps du jour et de l'année où l'élévation de température a augmenté la capacité dissolvante de l'atmosphère.

On se serviroit, pour cet objet, d'un instrument analogue à celui gravé dans la planche ci-jointe (fig. 1), dont la confection est aussi simple

(1) En effet les fièvres ataxiques intermittentes sont plus communes dans tous les lieux bas où la dissolution aqueuse est plus considérable ; cette dernière assertion est surtout prouvée par l'expérience de Darcet, qui, ayant exposé un alcali caustique sur le sommet du pic du midi, le trouva encore sec et pulvérulent, une heure et demie après ; tandis qu'au pied de cette montagne, il étoit chargé d'humidité après l'espace d'une heure, etc. Il seroit curieux de déterminer jusqu'à quel point la compression de l'atmosphère peut influer sur son degré de saturation.

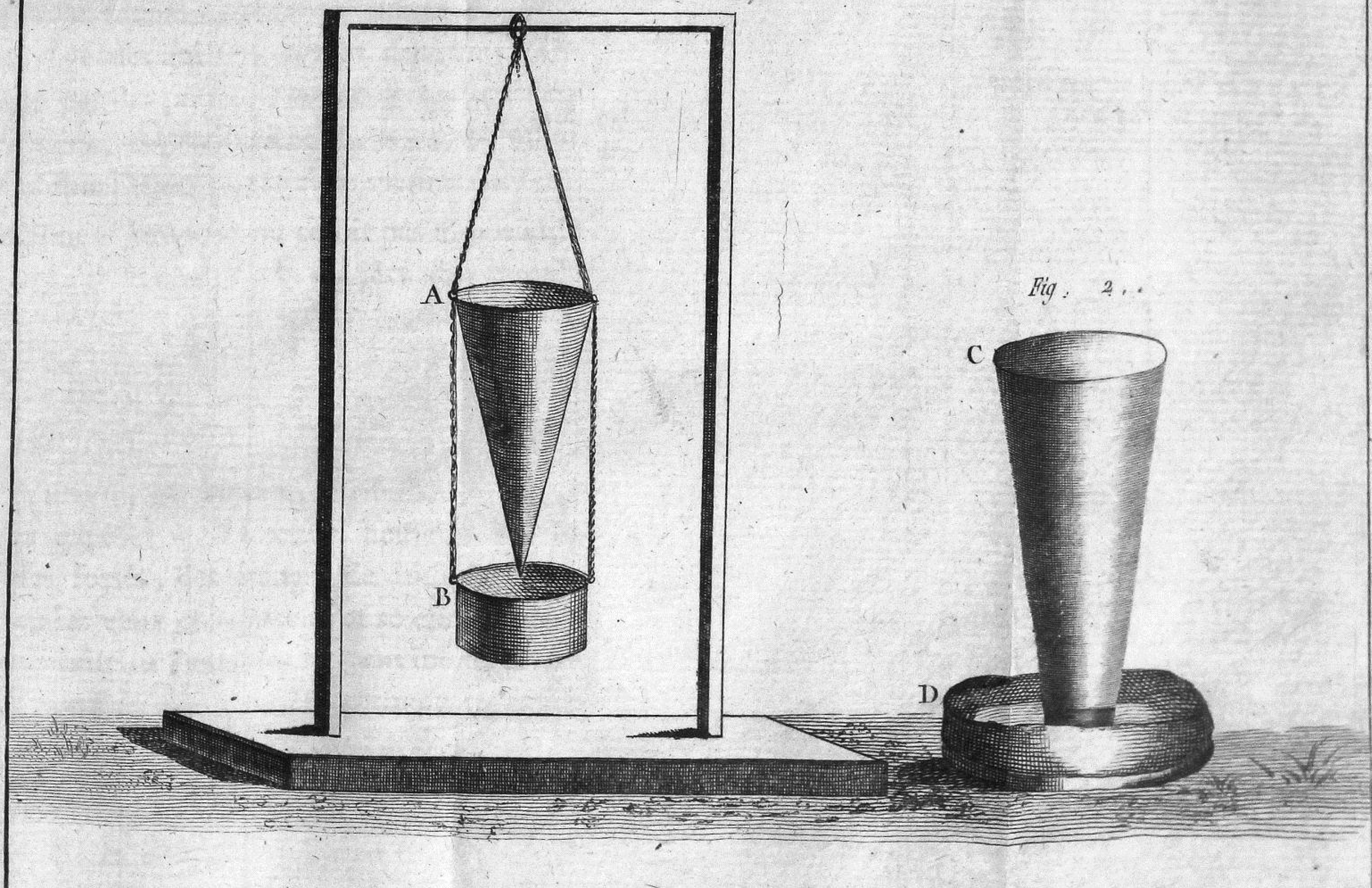
que peu dispendieuse (1). Il est conçu sur le même principe que celui dont les membres de l'académie *del cimento*, faisoient usage pour mesurer le degré d'humidité de l'air, et n'en diffère absolument que par plus de simplicité dans son appareil (2). Il consiste dans un cône de crystal *A* renversé et creux, ouvert seulement à sa grosse extrémité, dont la pointe est reçue dans un vase *B* qui est aussi de crystal, et suspendu par une même corde au même point d'appui. On pourroit aussi avoir recours au cône tronqué *C* placé dans la cuvette *D* (fig. 2.). On rempliroit l'un ou l'autre de ces cônes de neige ou de glace triturée, et on les couvriroit ensuite à l'aide d'un plateau.

Je n'ai pas besoin d'observer que la surface extérieure du verre étant plus froide que l'atmosphère, l'humidité ambiante viendra s'y condenser en petites gouttelettes, qui, tombant et s'accumulant peu à peu dans le récipient inférieur, seront ensuite éprouvées par les réactifs chimiques ou scrupuleusement examinées avec le microscope. Sans

(1) Le citoyen Vassalli, physicien distingué, de l'académie des sciences de Turin, avec lequel j'ai conféré de cet instrument, m'a dit en avoir indiqué un à-peu-près semblable dans son ouvrage qui a pour titre : *Physices experim. lineam. ad subalp.* Tome II. *Institut. de aere.*

(2) *Saggi di naturali esperienze fatte nell'academia del Cimento in Firenze.* M. DCXCI.

Fig. 1.



Gravé par Frussotte

oser promettre ici de grandes lumières de ces sortes d'*higro-eudiomètres*, on peut assurer au moins que ces instrumens nous conduiront plus directement à l'objet de nos recherches, et nous fourniront des vérités plus médicinales. Car, il est à présumer, ainsi que nous l'avons déja remarqué, que les marais influent moins sur la production des fièvres ataxiques intermittentes, par les divers gaz émanés de la décomposition des substances animales et végétales qui fermentent dans leur intérieur, que par des portions même de ces substances putréfiées, suspendues et divisées à l'infini dans l'eau que l'atmosphère tient en dissolution.

L'instrument proposé ne seroit pas moins utile pour recueillir et analyser la matière des brouillards dont l'odeur souvent infecte annonce, selon l'observation de Berthollet, qu'ils ne sont pas seulement dûs à une combinaison de l'air et de l'eau, avec excès de ce dernier principe, etc.

On pourroit, au besoin, multiplier les appareils, les exposer à différentes hauteurs sur les bords des fossés, des étangs, de tous les lieux enfin, où les eaux croupissent et se corrompent, et faire ensuite, à l'aide des moyens indiqués plus haut, un examen comparatif du contenu des divers récipiens.

CXII.

Quinzième Proposition.

Les médecins observateurs ont établi des signes certains qui servent à faire reconnoître les pays marécageux, et les plus propres à favoriser le développement des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. On a judicieusement pensé que les mutations promptes et subites qui ont lieu dans l'atmosphère, sont l'indice le plus certain d'un sol infecté par des marécages. Ce phénomène doit nécessairement résulter de l'union de la chaleur et de l'humidité. Un deuxième signe non moins important se tire de la présence des brouillards aux approches de la nuit; ils sont formés par la prompte condensation des vapeurs suspendues dans l'air, et raréfiées par la chaleur du jour. Les brouillards doivent si bien leur origine aux marais stagnans, que l'observation et l'analyse ont constamment prouvé qu'ils participoient des qualités de ces derniers. Le professeur Pallas nous apprend qu'il est peu d'endroits dont l'habitation soit plus pernicieuse à l'espèce humaine, que Gourief et ses environs, et que les brouillards qui y règnent, ainsi que la rosée, sont de nature saline, nature qui est absolument ana-

logue à celle des marais, répandus dans ce lieu (1).

On remarque aussi que les insectes s'y multiplient à l'infini, et l'on sait que leur apparition a toujours été envisagée par les physiciens, comme un phénomène indicateur de la constitution marécageuse d'un climat. D'après le rapport de l'illustre voyageur, dont je viens d'invoquer le témoignage, les édifices et les maisons de Gourief sont peuplés de cloportes et de tarakanes, qui semblent se plaire dans un air constamment chargé d'exhalaisons putrides.

On doit enfin juger qu'un pays est mal sain si les métaux s'y oxident, et si les viandes s'y décomposent avec promptitude: la théorie de ces deux phénomènes est trop connue aujourd'hui, pour qu'il soit nécessaire d'ajouter aucun développement à notre assertion. Je pourrois encore parler des signes que peut fournir l'inspection attentive des végétaux sur lesquels les vapeurs qui s'élèvent des marécages, ont certainement une action marquée. Mais cette partie de la physique n'est point suffisamment éclairée à l'heure où j'écris. Il seroit utile d'acquérir des notions précises sur les maladies que les plantes peuvent contracter par l'influence sédative des miasmes, etc. Toaldo, professeur de l'université de Padoue,

(1) *Voyages en différentes provinces de l'Empire de Russie, et dans l'Asie septentrionale*, Tome I.

a publié dans le temps un mémoire, où cette question n'est que foiblement abordée; et tous les vrais observateurs doivent sentir la nécessité de reprendre en sous-œuvre son travail, pour l'étendre et le perfectionner (1).

CXIII.

Seizième Proposition.

Les vapeurs élevées du corps de l'homme, et long-temps renfermées dans le même lieu, peuvent quelquefois, mais très-rarement, faire naître et développer des fièvres ataxiques intermittentes.

Remarques. En effet, presque toujours ces sortes d'exhalaisons ayant un degré d'énergie et de virulence, supérieur à celui des miasmes marécageux, les fièvres soit ataxiques, soit adynamiques, qui en proviennent, se montrent avec un type continu; toutefois cela n'arrive pas d'une manière constante. Sans doute, qu'alors la force particulière du tempérament, chez les individus frappés de la contagion, tempère et affoiblit l'action sédative des vapeurs humaines. Ce qu'il y a de positif, c'est que j'ai vu sévir des fièvres ataxiques intermittentes dans des hôpitaux qui n'avoient

(1) *Voyez le Journal de physique du mois d'octobre 1777.*

aucun marais dans leur voisinage, et où on ne pouvoit soupçonner d'autre infection que celle qui résulte de l'accumulation d'un trop grand nombre d'hommes dans un même édifice.

CXIV.

Dix-septième Proposition.

Quoique les fièvres ataxiques intermittentes doivent presque toujours leur origine aux émanations délétères des marais, on est fondé néanmoins à avancer, d'après des faits bien observés, que d'autres causes sédatives, telles, par exemple, que la mauvaise qualité des eaux, un froid excessif ou des affections vives de l'ame, etc. peuvent aussi leur donner lieu.

Remarques. Raymond attribue principalement les fièvres ataxiques intermittentes qui dominent à Middelbourg et aux environs, à la qualité de l'eau que l'on y boit habituellement (1). En effet, l'isle de Walkeren dont cette ville est la capitale, est plus basse que la mer et manque absolument de ruisseaux et de fontaines. On n'a pour les usages domestiques que l'eau de pluie que l'on conserve dans des citernes. Si on néglige d'en prendre soin, elle ne tarde pas à se

(1) *Dissert. exhib. febr. intermitt. autaumn. quotannis Mittelb. et in vicin. Seeland. Batav. loc. grassant. etc.*

corrompre par le mêlange des insectes, des vers, des germes ou d'autres substances qui s'y putréfient. Cette eau provient d'ailleurs le plus ordinairement des toits des maisons, couverts et imprégnés de la poussière qui s'élève des places, des rues, des chemins, etc. De plus, la fumée qui émane des cuisines, les exhalaisons des animaux et des végétaux vénéneux, les évaporations de la mer, peuvent d'abord s'attacher aux toits et se mêler ensuite avec la pluie. La nature des conduits métalliques de l'eau, faits de plomb et de cuivre, contribue aussi beaucoup à diminuer sa salubrité.

Pour ce qui regarde les fièvres de cette espèce occasionnées par le froid, le chagrin, etc. ces sortes de cas étant les plus rares, il est nécessaire de les appuyer de faits authentiques. Je ne citerai que l'exemple d'une fièvre cardialgique, que je trouve consigné dans la Dissertation d'Aurivill (1).

Au commencement de l'hiver, un jeune homme se fiant à la glace d'une rivière, voulut la traverser à pied. Il tomba dans l'eau, d'où on ne tarda pas à le retirer; saisi néanmoins par le froid, et frappé de terreur à l'aspect du danger qu'il venoit de courir, il éprouva le premier accès d'une fièvre tierce qui s'annonçoit par des oppressions et des constrictions vives dans la région du colon. Les

(1) *Dissert. de febrib. intermitt. malign.*

quatre

quatre ou cinq paroxysmes qui suivirent, ne furent pas très-alarmans ; mais un soir la fièvre se déclara avec plus d'intensité. La nuit, cardialgie violente, sorte de fureur, visage horrible, plaintes, agitations continuelles, etc. Il tomba enfin dans un profond assoupissement, et le surlendemain, il expira. L'ouverture du cadavre ne présenta rien de remarquable, si ce n'est une couleur jaunâtre répandue dans l'abdomen et des points enflammés épars en grand nombre dans le mésentère, l'épiploon et les intestins.

Nous avons cité dans cette Dissertation, l'histoire d'une fièvre ataxique intermittente occasionnée par un abus des travaux anatomiques (XII). Il seroit sans doute à desirer, qu'on recueillît soigneusement toutes les observations qui concourent à prouver que les fièvres ataxiques intermittentes, peuvent être engendrées par d'autres causes que par l'influence d'un air marécageux.

CXV.

DIX-HUITIÈME PROPOSITION.

Les effets des grandes plaies impriment souvent un caractère pernicieux aux fièvres intermittentes ou rémittentes, qui se manifestent dans certaines épidémies.

REMARQUES. Le professeur Dumas a le premier déterminé la véritable nature de l'espèce de fièvre rémittente ou intermittente, qui

accompagne les grandes plaies ; il a prouvé qu'elle a tous les caractères essentiels des fièvres pernicieuses auxquelles on peut l'assimiler : il en a donné une description exacte qui présente tous les principaux traits de l'état pernicieux. Plusieurs circonstances se réunissent pour décider cet état, soit après une commotion violente, soit après une blessure profondément étendue dans l'épaisseur des chairs, soit après l'amputation d'un membre, soit après une large section des parties molles par un instrument tranchant, ou par l'explosion d'une arme à feu. La fièvre qui survient alors manifeste les caractères suivans :

1°. Elle annonce à chaque accès un assoupissement profond.

2°. Elle contrarie le travail de la suppuration, et altère les plaies.

3°. Elle tend à la continuité.

Elle doit sa nature pernicieuse à différentes causes parmi lesquelles le citoyen Dumas compte :

1°. La commotion imprimée à tout le système nerveux.

2°. La douleur fixée sur l'endroit de la blessure.

3°. Le spasme qui en est la suite.

4°. La disposition des parties blessées, et le changement de leur tissu.

5°. La tendance des mouvemens de toutes les parties du corps vers celle qui devient le siége de la plaie.

A ces procédés, l'auteur du mémoire ajoute l'effet du traitement qu'il a déjà employé contre la fièvre rémittente des grandes plaies, et qui semblable à celui des fièvres rémittentes pernicieuses, consiste dans l'usage du quinquina donné en doses suffisantes pour empêcher le plutôt possible le retour des redoublemens ou des accès. L'auteur termine son mémoire par une série d'observations, dont la lecture suffit pour démontrer combien sa méthode de traitement est préférable à celle jusqu'à présent employée dans les mêmes cas, et l'heureux succès qu'on doit en attendre lorsqu'on la réduira en pratique. Nous allons joindre à cet extrait quelques-unes de ces observations qui nous ont paru les plus marquantes.

Première observation. Un homme avoit une blessure à la partie antérieure et supérieure de la jambe, produite par une balle qui avoit passé entre le ligament de la rotule et le tibia. On fit usage des moyens curatifs appropriés. Le huitième jour, on s'apperçut qu'il s'étoit formé un dépôt considérable qui communiquoit inférieurement avec la plaie; on l'ouvrit, mais on ne put le faire qu'en faisant de larges incisions dans la profondeur des chairs; le malade éprouva un léger frisson immédiatement après l'opération. Il n'y eut pas d'apparence de fièvre avant le cinquième jour, alors elle se manifesta avec des redoublemens réglés. Au deuxième paroxysme, le malade tomba

dans un assoupissement profond, dont l'intensité augmentant à l'approche du paroxysme suivant, fit craindre pour sa vie. L'affection soporeuse ayant encore augmenté durant le troisième paroxysme, et résistant à tous les moyens employés pour la modérer, le professeur Dumas résolut de traiter cette fièvre à la manière des rémittentes pernicieuses ; il prescrivit le quinquina à la dose de deux dragmes, en laissant l'intervalle de quatre heures entre l'administration des doses. Le quatrième paroxysme fut moins intense ; il y eut moins d'assoupissement, la tête du malade fut plus libre ; l'usage du quinquina fut continué jusqu'au neuvième paroxysme qui fut le dernier ; depuis le quatrième paroxysme, jusqu'au neuvième, la violence des paroxysmes avoit diminué graduellement.

Seconde observation. Elle a pour sujet un homme auquel un éclat d'obus avoit causé une plaie considérable, dont le siége étoit la région lombaire. La suppuration s'établit d'une manière heureuse ; mais le neuvième jour, il y eut de légers symptômes de fièvre qui augmentèrent dans le second accès avec une intensité effrayante, et avec tous les signes propres aux fièvres malignes. Le type de la fièvre étoit celui de tierce. La plaie prit dès lors un tout autre aspect : on se détermina à donner le quinquina dès la fin du second accès, et à la dose de trois dragmes. Le malade en prit une dragme de six heures en six heures, et quelque

temps avant l'invasion du troisième accès, il en prit encore trois dragmes. Comme il n'y eut pas de mieux bien marqué à la suite de ce régime, on porta le quinquina à la dose d'une once et demie distribuée dans l'intervalle de la rémission. Ce mode d'administration fut suivi du succès le plus complet, et on le continua jusqu'à l'entière extinction de la fièvre, qui eut lieu au septième accès.

Troisième observation. Le professeur Dumas rapporte qu'à la suite d'une fracture du pariétal droit d'un jeune homme de vingt-deux ans, produite par une balle, il y eut un accès de fièvre le onzième jour qui suivit cette fracture. Un autre accès ayant eu lieu le lendemain, il donna le quinquina à forte dose, et la fièvre disparut après cinq paroxysmes qui portoient avec eux tous les caractères de la malignité.

Quatrième observation. Il s'agit également d'un jeune homme dont une balle avoit légèrement fracturé le pariétal gauche. La plaie touchoit à sa fin, lorsqu'il se manifesta une fièvre rémittente avec type de double tierce, et des redoublemens alternativement forts et foibles; l'usage du quinquina la fit disparoître dans l'espace de quelques jours.

Cinquième observation. L'auteur a retiré le plus grand fruit de l'administration du quinquina, dans les fièvres rémittentes survenues à la suite des

plaies, soit de tête, soit dans les articulations, produites par des armes à feu.

Sixième observation. Un homme avoit eu l'articulation du bras avec l'avant-bras fracassée par un coup de feu ; l'amputation fut jugée nécessaire, et exécutée. Sept jours après l'opération, la fièvre rémittente se manifesta; le quinquina fut donné entre le premier et le deuxième accès ; mais comme le malade étoit d'une constitution très irritable, le professeur Dumas joignit à l'usage de ce médicament, celui du laudanum et du syrop diacode ; le malade éprouva un mieux très-marqué. La dose du médicament fut doublée dès la fin du deuxième accès et portée à dix gros avant l'invasion du troisième ; la fièvre cessa et le malade fut laissé en pleine convalescence.

Septième observation. L'auteur y rapporte la cure d'une fièvre rémittente survenue à un marin, à la suite d'une amputation de la cuisse, nécessitée par le délabrement complet des articulations du genou et du pied, produit par un coup de feu. Cinq jours après l'opération, il y eut dessèchement de la plaie, apparition d'un pus grisâtre à sa surface ; le soir même il eut froid, puis un second accès de fièvre. Le professeur Dumas conseilla l'usage du quinquina, comme dans les fièvres intermittentes pernicieuses : les paroxysmes disparurent et le malade guérit.

Enfin ce qui mérite une considération toute particulière, c'est que le professeur Dumas a vu constamment périr les blessés, qui, ayant des fièvres rémittentes, furent traités avec les émétiques, les purgatifs ou la saignée, etc. (*Voyez le quatrième volume des mémoires publiés par la Société Médicale d'émulation.*)

CXVI.

Traitement des fièvres ataxiques intermittentes. Dans ces sortes de fièvres, les indications sont de la plus grande évidence, et l'art y procède avec une certitude presque géométrique. La gravité des symptômes qui se manifestent, repousse la méthode d'expectation, et le soin le plus pressant du médecin, doit être de s'opposer au retour de l'accès. Aussi Mercatus avoit-il déjà entrevu la nécessité de se hâter dans leur traitement. « Celui, » dit Leroy, qui dans une fièvre intermittente » maligne, négligeant l'usage du quinquina, s'attendroit à la voir se terminer par une crise, » soit proprement dite, soit par voie de solution : » celui-là, dis-je seroit évidemment téméraire, » et dépourvu de toute connoissance de cette » maladie (1). » Aucun motif valable ne sauroit donc l'empêcher d'agir.

(1) *Du pronostic dans les maladies aiguës*, pag. 81.

CXVII.

En second lieu, les témoignages des observateurs s'accordent pour regarder le quinquina comme le seul remède à opposer aux fièvres ataxiques intermittentes (1). Les autres moyens proposés sont de nul effet, ou ne remplissent que des vues secondaires de curation. La médecine doit donc placer au rang de ses époques les plus glorieuses, celle qui a été marquée par la découverte de ce médicament, et son heureux emploi dans le traitement des ataxiques intermittentes.

CXVIII.

Lorsque j'établis que le quinquina peut seul lutter avec efficacité contre le danger des fièvres ataxiques intermittentes, on sent que je veux parler

(1) *Nosotros, que tan solamente atendemos a socorrer el vicio de malignidad, decimos que en estas calenturas el principal remedio, y aun unico, es la quina, de la que à mas de las muchas observaciones que cita dicho torti, tenemos repetidas experiencias en tercianas, que son las mas regulares de las perniciosas, con casi todos los sympthomas expuestos : de modo, que si se logra dar la cantidad de una onza de quina, siempre he visto el efecto de curarse aun mejor que las intermittentes no perniciòsas. Amar. Instruction curativa de las calenturas, etc. nº.* 186.

de celles qui se distinguent facilement à la véhémence et à l'apparition précipitée de leurs symptômes, et non de celles qui, quoique chargées des mêmes accidens que les précédentes, les manifestent pourtant à un moindre degré ; et semblent former ainsi une nuance intermédiaire entre celles-ci et les intermittentes ordinaires dites *bénignes* par le commun des auteurs. Cette distinction est importante, parce qu'elle fixe les circonstances où le quinquina peut avec succès être remplacé par les remèdes indigènes.

CXIX.

J'avertis en outre que, quoique l'administration du quinquina soit en général seule indiquée pour prévenir ou arrêter les paroxysmes des fièvres ataxiques intermittentes, je ne nie pas que son action ne puisse être efficacement secondée par quelques moyens auxiliaires, spécialement dirigés contre des symptômes prédominans, tels, par exemple, que les grandes foiblesses, les cardialgies intolérables, le carus profond, etc. Toutefois ces derniers moyens variant à l'infini, et n'influant que d'une manière secondaire sur le plan essentiel de traitement, nous n'en parlerons qu'après avoir exposé la méthode qui doit diriger le médecin, dans le choix et l'administration du quinquina.

C X X.

Du traitement des fièvres ataxiques intermittentes par le quinquina. Il importe d'abord que le médecin, à l'aide de l'histoire naturelle et de la chimie, s'éclaire suffisamment sur les qualités physiques, les principes et les matériaux immédiats du quinquina qu'il doit employer. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que le mauvais succès de ce remède dépend presque toujours de son mauvais choix. Ce n'est qu'après qu'il n'a absolument rien à desirer sur son excellence et sur la certitude de son action, qu'il doit en diriger l'emploi d'après les considérations que nous nous proposons d'établir dans cet ouvrage, ayant toujours égard à la violence et à la rapidité des symptômes de la fièvre, à la longueur ou à la brièveté des intermissions, et aux circonstances où les secours curatifs sont réclamés.

C X X I.

Toutefois, il est bien démontré aujourd'hui que l'imperfection de nos connoissances, tant sur la nature que sur le véritable caractère des différentes espèces de quinquina, a souvent entraîné les médecins dans des erreurs graves relativement à son administration; que les écrivains même les plus instruits de notre art, sont tombés dans des contradictions frappantes, parce qu'ils n'avoient été

dirigés que par des expériences tentées au hasard (1) ; qu'il importe par conséquent de débrouiller ce mélange d'erreurs et de vérités dont sont remplis les différens ouvrages publiés sur la matière médicale, et de refaire en un mot, dans son entier, l'histoire de ce médicament célèbre, en procédant d'après des faits mieux vus et mieux constatés. Comme je suis le premier médecin européen, qui fais usage des notions acquises sur cet intéressant objet par les voyageurs les plus éclairés et les plus recommandables, j'ai cru devoir les développer dans cette dissertation, avec toute l'étendue dont elles sont susceptibles.

CXXII.

C'est aux longs travaux de l'illustre et respectable Mutis, directeur de l'expédition botanique de Santa-Fé, qui, pendant trente-sept années, n'a cessé d'observer les diverses espèces de l'arbre qui nous fournit un si utile médicament, et d'expérimenter sur leurs propriétés (2) ; c'est aux

(1) Tandis qu'on voit Sydenham, Morton & beaucoup d'autres écrivains non moins recommandables, préconiser les vertus suprêmes du quinquina, on voit Etmuller, Baglivi, Ramazzini, le célèbre Stahl même, et son élève Juncker, s'élever avec force contre ce fébrifuge, condamner et repousser son usage, et se plaindre avec amertume des effets funestes qui ont suivi son administration.

(2) On peut lire dans les Annales d'histoire naturelle, publiées par le savant Cavanilles (N°. 4), un article

communications amicales et aux entretiens réitérés du savant et modeste Zea, son disciple et son digne collaborateur, que je suis redevable de l'inestimable avantage que j'ai de pouvoir disserter sur un semblable sujet avec quelque exactitude.

CXXIII.

J'avertis d'abord que mon intention n'est point

intéressant sur Joseph Célestin Mutis qui doit occuper un rang distingué parmi nos plus célèbres botanistes. Il est né à Cadix et passa à Santa-Fé en 1760. Doué d'un talent supérieur et d'un zèle infatigable, il a cultivé avec un égal succès la médecine, les mathématiques, la physique, la zoologie, la minéralogie, et spécialement la botanique. Il a observé avec soin les marées atmosphériques, et a composé sur cette matière un ouvrage aussi neuf qu'utile. Il s'est occupé des fourmis du nouveau royaume de Grenade, a examiné l'anatomie de chaque espèce, a observé les mœurs et le gouvernement de celles que l'on désigne communément en Espagne sous le nom de *Arrieras*, leurs mouvemens, leurs chasses, leurs moyens d'attaque et de défense; il a fait des remarques curieuses sur les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes de ce pays, et en a fait exécuter les dessins; on lui doit des observations importantes sur les maladies du climat, et sur l'affection lépreuse appelée *mal de Saint-Lazare*. Il a rédigé plusieurs mémoires sur les mines de tous les métaux et les pierres précieuses de ce royaume, sur l'agriculture, l'exportation des fruits, la culture des bananiers et du riz. Après plus de quarante années d'études, il est parvenu à completter la Flore de la nouvelle Grenade, qui est composée

de m'étendre sur l'histoire de la découverte du quinquina, et sur son premier emploi dans la médecine. On peut voir dans les auteurs qui ont déjà écrit sur cet objet, et qui se sont successivement copiés, les époques majeures qui signalent la vogue de ce remède par excellence; sa propriété fébrifuge révélée par les Indiens, il y a environ trois siècles; son importation en Europe en 1640; sa grande renommée en Italie en 1649;

aujourd'hui de quatre mille figures, et d'autant de descriptions. Les botanistes verront avec plaisir dans son ouvrage des fructifications singulières et des parties nouvelles des végétaux, auxquelles il a fallu donner de nouvelles dénominations. On lira avec intérêt ce qu'il a écrit sur le sommeil des plantes, la polygamie et les fécondations hybrides. La modestie de l'auteur, et le peu de confiance qu'il a en ses moyens (ainsi que nous l'apprend Cavanilles), lui ont fait différer la publication de ses ouvrages, qu'il s'occupe journellement à perfectionner. Tant de travaux divers, qui chacun sembleroient exiger le temps d'un seul homme, seroient encore ignorés, si ses disciples les plus instruits n'en avoient porté les résultats en Europe. Linnæus et Smith ont aussi contribué à le faire connoître, en enrichissant leurs ouvrages de plusieurs descriptions et dessins de Mutis. Il a aussi fait passer à Cavanilles, dont nous avons emprunté cette note, quelques espèces rares, le plus habilement figurées, que le botaniste de Madrid s'est empressé de publier, etc. Mais rien n'est plus digne de l'attention des médecins, que sa Quinologie de Bogota, dont notre Dissertation offrira les principaux résultats

et quelques années après, son discrédit et sa proscription, par le mode défectueux qui dirigea son administration; enfin, ses nouveaux triomphes en en 1679, où Robert Talbot le fit revivre, et perfectionna ses préparations.

CXXIV.

Je passe de suite à la détermination particulière des espèces de quinquina, dont l'art de guérir peut user avec avantage. Il importe d'autant plus de distinguer ces espèces, que suivant la remarque de Mutis, les propriétés de chacune d'elles sont absolument différentes, que par conséquent le mélange vicieux qu'on en fait journellement dans le commerce, peut être suivi des plus graves inconvéniens.

CXXV.

Le quinquina ou *cinchona*, genre très-naturel (1) de la famille des rubiacées, n'admet jusqu'à

(1) Character essentialis. *Capsula* (infera) bilocularis, bipartibilis; valvulis dissepimentis parallelis internè dehiscentibus. Schwartz, in act. Holm. 178. fol. 119.

Character naturalis. *Cal.* Perianthium monophyllum, superum, breve, persistens, quinque-dentatum: dentibus acutis.

Cor. Monopetala, infundibuliformis, quinque-fida. Tubo

ce jour que sept espèces, dont quatre seulement sont officinales, d'après l'opinion du botaniste de Santa-Fé. Ruiz et Pavon, auteurs de la Flore Péruvienne, en ont décrit quelques autres; mais ces espèces sont encore très-douteuses; la plupart même ne doivent être envisagées que comme de simples variétés, ainsi que M. Zea a

longo, obscure angulato : laciniis lanceolatis tubum æquantibus.

Stam. Filamenta quinque in medio tubi. Antheræ lineares, erectæ.

Pistil. Germen inferum, turbinatum, obscurè angulatum. Stylus longitudine staminum. Stigma crassum, bifidum.

Per. Capsula calyce coronata, bipartibilis, intùs medio dehiscens, dissepimento parallelo. Semina plura, oblonga, compressa, alâ membranaceâ cincta.

Hab. Caulis arboreus. Rami teretes; supernè obscurè tetragoni; floriferi alternatim compressi. Folia opposita, indivisa, integerrima. Stipulæ foliis interpositæ, ramis adpressæ. Inflorescentia in plerisque panicula brachiata, pedunculis trifidis. Vahl.

Obs. Les botanistes ont compris dans ce genre plusieurs espèces qui ont été rejettées par M. Mutis. De ce nombre sont le *Cinchona Caribæa*, le *C. Corymbifera* et le *C. Angustifolia.* Les mêmes raisons qui l'ont déterminé à rejetter ces espèces, doivent particulièrement faire retrancher le *C. Lineata*, le *C. Floribunda* et *Brachycarpa.* Aussi en adoptant le caractère du genre tracé par M. Vahl,

eu occasion de s'en convaincre, par un examen attentif de l'herbier de ces voyageurs (1).

CXXVI.

Ces méprises, du reste, sont d'autant plus faciles, que d'après la remarque de M. Mutis, les espèces du genre *cinchona* sont très-susceptibles de varier, selon les qualités particulières du terrain. Il est par conséquent nécessaire, non-seulement d'observer sur les lieux ces espèces, mais encore de recourir à certaines épreuves pour s'assurer dans le commerce de la vraie nature des écorces.

CXXVII.

L'imperfection de la nomenclature botanique a

nous avons supprimé le mot *vel linearibus* que ce savant botaniste applique aux laciniures, et le mot *vel integrum* qu'il applique pareillement au stigmate. Ces caractères en effet ne conviennent qu'à des espèces étrangères au *Cinchona*.

D'après les entretiens particuliers que j'ai eus avec M. Zea, il paroît que le quinquina est sur-tout très-commun à Fusagasuga, éloigné de Santa-fé de 12 ou 15 lieues. La première des espèces officinales qui est le quinquina orangé, habite le sommet des montagnes. Le quinquina jaune vient dans des endroits moins élévés; le quinquina blanc dont les fleurs sont si odorantes, se tient dans des lieux plus bas encore, et enfin le quinquina rouge se rencontre principalement dans les profondeurs.

(1) *Anales de historia natural. mes de setiembre, de* 1800.

pu

pu influer beaucoup, sans doute, sur les erreurs qu'on a commises dans la classification des divers quinquina. Les savans qui ont eu occasion de parcourir les pays où ce végétal croît avec abondance, assurent que dans la même province la même espèce est fréquemment désignée par une multitude de noms vulgaires, que plus fréquemment encore le même nom est attribué à différentes espèces. Il est aisé de comprendre dans quels inconvéniens pouvoit entraîner une pareille confusion. C'est à M. Mutis qu'étoit réservée la gloire de dissiper tant d'obscurité, et nous nous empressons de mettre à profit les réformes heureuses qui lui sont dues, dans l'exposition suivante des faits relatifs à l'histoire des espèces officinales renfermées dans le genre *Cinchona*.

CXXVIII.

PREMIÈRE ESPÈCE OFFICINALE.

(*Voyez planche I.*)

Quinquina orangé, *Cinchona lancifolia*, MUTIS. *Cinchona officinalis*, LINNÆUS. *Species plant. pag.* 244. *Cinchona nitida*. RUIZ et PAVON. *Flor. Peruv. Tom. II, pag. 50. Tab. 191. Cinchona lanceolata. Ibidem. pag. 51.* Cette espèce que M. Vahl a très-bien caractérisée (1), est hybride. Elle est excessivement

(1) *Rami* cortice fusco-purpurescentes, sœpe è rimis transversis obliquis scabri, cicatrisati post casum foliorum.

rare, tant à Santa-Fé de Bogota qu'au Pérou; et d'après M. Mutis, on doit redouter qu'elle ne se perde entièrement. D'après les échantillons que j'ai sous les yeux, et qui m'ont été communiqués par le savant M. Zea (1), rien n'est plus aisé que

Folia petiolata, ad apices ramorum approximata, in ramis floriferis remota, patentissima, bipollicaria, ovata vel ovato-lanceolata, acuta, lævia, utrinque glabra, suprà subavenia, obliquè nervosa : nervis inferioribus oppositis; subtus parùm pallidiora, venosa.

Petioli semipollicares, suprà canaliculati, subtùs convexi, versus basim rugoso scabri.

Stipulæ utrinque binæ, minutæ, acutæ.

Panicula terminalis, patens, trichotoma. Pedunculi et pedicelli leviter tomentosi : pedicelli uniflori.

Bractea minuta ad basim et in medio pedicelli.

Calyx, margo superus, quinque dentatus : dentibus brevissimis.

Corolla vix unguicularis, extùs tomentosa : laciniis acutis intùs lanatis, tubo brevioribus.

Filamenta tubo breviora. *Antheræ* longitudine tubi.

Germen tomentosum. *Stigma* apice incrassatum subbifidum.

Capsula oblonga, glabra, semipollicaris, lineis obscuris elevatis. Vahl. Om Slaegten cinchona og dens Arter.

(1) M. Zea observe dans un Mémoire intéressant où il a pour but de rendre compte des découvertes de M. Mutis, que plusieurs savans qui ont fait de très-longues excursions dans le Pérou, n'ont apporté qu'une très-petite quantité d'échantillons du quinquina orangé, que même certains

de confondre son écorce avec celle du *Cinchona cordifolia*, dont nous aurons bientôt occasion de parler. C'est en vain qu'on prétendroit les distinguer par l'aspect et la cassure, lorsqu'elles sont mélangées dans le commerce. Il est par conséquent indispensable de les pulvériser et de les comparer avec la poudre et la teinture qu'on en retire, pour obtenir des caractères sûrs et constans, d'après le conseil que donne M. Mutis.

CXXIX.

On reconnoît donc l'écorce du quinquina orangé aux caractères suivans :

1°. Sa couleur intérieure est d'un jaune foncé et tirant sur le fauve.

2°. Lorsqu'on la mouille, sa couleur devient plus intense, et proprement fauve.

3°. Sa couleur, loin de s'affoiblir par la pulvérisation, augmente d'intensité, et est peu susceptible d'être altérée par l'air.

4°. Une quantité déterminée de cette poudre mise en infusion à froid dans une quantité déterminée d'eau, pendant 24 heures, produit une teinture foible, presque sans écume et semblable à celle de l'écorce mouillée; elle a beaucoup d'amertume.

d'entre eux n'ont pu rencontrer cette espèce, ce qui est une preuve manifeste de son extrême rareté.

5°. La même infusion exposée au feu, et poussée jusqu'au degré de l'ébullition, donne une teinture plus chargée et d'une couleur plus vive; elle manifeste un principe amer plus actif encore.

6°. La poudre de la même écorce, infusée dans l'esprit de vin, donne une teinture absolument analogue à la précédente.

7°. Lorsqu'on mâche quelque temps l'écorce, on lui trouve non seulement cette amertume propre à tous les quinquina, mais encore une saveur aromatique qui est propre à son espèce.

8°. La salive prend une teinte fauve; elle devient déliée et écumeuse.

9°. L'écorce ne cause point d'astriction sur la langue, le palais et les lèvres.

10°. Lorsqu'on examine la cassure du quinquina avec la lentille, on y apperçoit des fibres longitudinales, parallèles, en forme d'aiguilles.

11°. Sa couleur intérieure est d'un jaune pâle.

12°. On apperçoit dans les interstices du bois, la poudre agglomérée, sèche, et de couleur fauve.

CXXX.

C'est dans cette espèce de quinquina, dont nous venons de décrire les principaux caractères pharmaceutiques, que réside (d'après l'opinion de M. Mutis) la propriété fébrifuge par excellence. Il y a ordinairement dans les substances dont on

fait usage en médecine, un principe particulier qui prédomine en quelque sorte sur les autres, et duquel émanent toutes leurs vertus médicinales. La qualité majeure du quinquina orangé est d'être éminemment balzamique, ainsi que le remarque le savant botaniste de Santa-Fé. Or, il est possible que, par cette qualité, il agisse d'une manière spéciale sur le systême nerveux, qui, comme nous l'avons déja dit dans cette Dissertation, est le principal siége des fièvres ataxiques intermittentes. Du moins est-il démontré que les écorces qui appartiennent aux autres espèces, n'attaquent ce genre d'affection ni avec la même énergie, ni avec la même certitude; et que l'effet de celle-ci est, pour ainsi dire, infaillible. Au surplus, on ne doit pas conclure de ce que nous venons d'avancer, que le quinquina orangé de M. Mutis soit préférable aux trois autres, dans toutes les circonstances, et dans toutes les maladies où un pareil remède est indiqué. La préférence qu'on peut lui donner, est relative à la nature du mal que l'on veut combattre. Car il est certaines épidémies et certaines complications de fièvres que l'expérience pourra déterminer, où le *Cinchona oblongifolia*, le *Cinchona cordifolia*, et le *Cinchona ovalifolia*, peuvent être plus convenablement administrés. Toutefois dans le plus grand nombre de cas, c'est à l'écorce de cette première espèce qu'il faut recourir. Il

seroit donc important qu'on s'occupât à la propager et à la rendre plus commune dans les pays où les voyageurs ont eu occasion de la rencontrer. La culture plus soignée de cette plante, pourroit fournir à toutes les nations de l'Europe, une branche de commerce aussi étendue que profitable.

CXXXI.

SECONDE ESPÈCE OFFICINALE.

(*Voyez planche II.*)

Quinquina rouge. Cinchona oblongifolia. MUTIS. *Cinchona magnifolia.* RUIZ et PAVON. *Flor. Peruv. et Chil.* fol. 53. vol. 2. Spec. Icon. 196 (1). Cette

(1) *Arbor* ferè quadraginta ulnaris, glabra; comâ valde frondosâ, erecto patenti.

Truncus solitarius, erectus, teres. Cortex leviusculus, fusco-cinereus, intùs fulvus, amarus, acidulus, non ingratus.

Rami seniores teretes, læves, fusci coloris; *juniores* obtusè tetragoni, foliosi, dilutè rubescentes.

Folia opposita, petiolata, ampla, oblonga ovaliaque, integerrima, pallescentia, supra nitida, subtùs venosa; venis inflexis purpurescentibus: ad basim venarum setis numerosis fasciculatis albidis: *majora*. 1—2 pedalia.

Petioli semiteretes, purpurei, 1—2 pollicares.

Stipulæ supraxillares, interfoliaceæ, oppositæ, adpresæ, basi coadunatæ, obovatæ, acuminatæ, aveniæ, caducæ.

espèce a remplacé la précédente. Elle est extrêmement abondante dans les forêts de Santa-Fé de Bogota. Les auteurs de la Flore Péruvienne disent qu'elle habite de préférence au voisinage des torrens, près de *Chinchao*, *Cuchero* et *Chacaguasi*. Ses fleurs répandent une odeur très-suave et analogue à celle de la fleur de l'oranger. L'exportation de ce quinquina, de Santa-Fé en Europe, seroit un grand bienfait pour l'humanité. Les expériences nombreuses faites à Londres et à Paris attestent son efficacité et ses vertus.

CXXXII.

M. Zea observe que, quoique la couleur de

Panicula terminalis, erecta, maxima, composita, foliosa, ferè pedalis, subracemosa.

Pedunculi brachiati, longi, multiflori.

Flores subcorymbosi, pedicellati.

Pedicelli bracteâ minimâ, ovatâ, acutâ, deciduâ stipati.

Calix purpureus, quinque dentatus, parvus.

Corolla ferè pollicaris, odorata, alba. Limbus patens, intus parùm hirsutus.

Filamenta infra medium tubi corollæ inserta. Antheræ intra faucem, oblongæ. Basi bifidæ.

Capsula. oblonga, magna, ferè sexquipollicaris, obsoletè striata, leviter curvata, calice coronata.

Semina ovalia, fulva, margine oblongo, scarioso, fragili, inæqualiter lacerato cincta. Ruiz et Pavon.

l'écorce de ce quinquina soit sujette à beaucoup d'altérations, il y a néanmoins des caractères assez constans, qui servent à la faire reconnoître.

1°. L'écorce bien sèche et sans altération accidentelle, présente, dans son intérieur, une couleur rougeâtre.

2°. Mouillée et comparée avec l'écorce sèche, elle manifeste une couleur plus intense.

3°. Lorsqu'on la réduit en poussière, elle conserve une couleur plus uniforme.

4°. L'infusion à froid donne une teinture plus chargée que le quinquina orangé, presque sans écume, de couleur rouge, semblable à celle de l'écorce mouillée, d'une amertume qui lui est particulière.

5°. L'infusion à chaud donne une teinture plus chargée encore, sans écume, d'un rouge plus vif, assez semblable à la couleur du sang, d'une amertume plus considérable.

6°. Son infusion dans l'esprit de vin fournit une teinture analogue à la précédente.

7°. Lorsqu'on mâche l'écorce, elle a une saveur amère propre à son espèce, et qui a quelque chose d'austère.

8°. La salive devient rougeâtre, déliée, et offre peu d'écume.

9°. Cette écorce cause une astriction et une sorte d'aspérité sur la langue et le palais, et plus

sensible sur les lèvres, lorsqu'on les frotte avec la langue.

10°. Lorsqu'on examine sa cassure à la loupe, elle présente des fibres longitudinales parallèles, en forme d'aiguilles, beaucoup plus rapprochées que celles du quinquina orangé.

11°. Sa couleur est pâle et rougeâtre.

12°. Sa poudre, agglomerée dans les interstices du bois, est d'un rouge plus vif.

CXXXIII.

Aux qualités que possèdent les autres espèces de quinquina, celle-ci joint la faculté d'être éminemment astringente : aussi occupe-t-elle le premier rang parmi nos remèdes antiseptiques ; et beaucoup de médecins l'ont utilement employée pour arrêter les progrès de la gangrène et autres affections de cette nature. Il paroît que son action se dirige plus directement sur le système musculaire. On voit par conséquent de quelle utilité elle peut être dans toutes les fièvres adynamiques, soit intermittentes, soit continues. Sa propriété corroborative, qui dépend d'une sorte de ton qu'elle imprime à la fibre, a dû en faire un médicament pernicieux dans beaucoup de circonstances, notamment dans les fièvres angio-teniques, et dans toutes les affections qui dépendent d'une exaltation du système des forces vitales. Il est en outre aisé de concevoir que ce

quinquina est spécialement approprié à certains tempéramens, qu'il ne convient point aux personnes d'une constitution ardente et bilieuse, mais plutôt à celles qui sont affectées d'une sorte de relâchement dans les solides. M. Mutis croit avoir observé que c'est celui dont l'administration, long-temps continuée, dispose le plus ordinairement aux obstructions des viscères, à la jaunisse, à l'hydropisie. Cette espèce a immédiatement succédé au quinquina orangé, qui, comme nous l'avons déjà dit, est excessivement rare dans le commerce.

CXXXIV.

Troisième espèce officinale.

(*Voyez planche III.*)

Quinquina jaune. Cinchona cordifolia. Mutis. *Cinchona pubescens.* Vahl. *Om Slaegten Cinchona og dens Arter.* (1). *Cinchona micrantha.* Ruiz et Pavon. *Flor. Peruv. Tom. II, pag. 52, tab. 194. Cinchona*

(1) *Rami* supernè pubescentes.

Folia petiolata, spithamæa, palmam lata, obtusa, basi parum per petiolum decurrentia, tenera, venosa, subtùs nervis pubescentia.

Petiolus bipollicaris, pubescens, subtùs convexus.

Panicula terminalis, brachiata, pubescens.

Pedunculi partiales bis trifidi : *pedicellis* bre vissimis unifloris. *Bracteæ* minutæ ad basim pedicellorum.

hirsuta, *ibidem*, *pag.* 51, *tab.* 191. *Cinchona ovata*, *ibidem*, *pag.* 52, *tab.* 195. Son usage a été introduit dans la médecine en 1740. M. Zea observe que sa ressemblance avec l'espèce primitive, fit long-temps croire que c'étoit la même, quoique son écorce n'offrît pas la même activité. En effet, des quatre espèces c'est celle dont la vertu agit avec le moins d'énergie.

CXXXV.

Nous avons fait remarquer que rien n'étoit plus facile que de confondre l'écorce du *Cinchona cordifolia*, avec celle du *Cinchona lancifolia*. Les caractères qui suivent servent pourtant à l'en faire distinguer.

1°. L'écorce bien sèche présente, dans son intérieur, une couleur d'un jaune paille.

2°. L'écorce mouillée dans l'eau, et comparée avec la sèche, manifeste une couleur plus intense.

3°. Lorsqu'on réduit ce quinquina en poudre, il acquiert une couleur encore plus pâle, qui, par l'action de l'air, devient à sa surface semblable à celle de l'écorce.

4°. Son infusion à froid fournit une teinture

Calyx margo superus, quinque dentatus : dentibus minutis, ovatis, acutis.

Corolla præcedentis. *Tubus* medio incrassatus.

Stamina et *Pistillum* ut in C. Officinali.

Capsula cylindrica, pollicaris, utrinque parùm angustata. VAHL.

foible, presque sans écume, d'une couleur de paille, plus pâle que celle de l'écorce même, d'une amertume qui lui est particulière.

5°. L'infusion à chaud donne une teinture plus chargée sans écume, d'une couleur plus vive, et se rapprochant beaucoup de l'infusion à froid faite avec la poudre du quinquina orangé.

6°. L'infusion à l'esprit de vin donne une teinture semblable.

7°. Lorsqu'on mâche cette écorce, on lui trouve une saveur amère, particulière à cette espèce.

8°. La salive est d'un jaune paille, déliée, et a peu d'écume.

9°. L'écorce ne cause aucun sentiment d'astriction et d'âpreté sur la langue ou au palais.

10°. Lorsqu'on examine sa cassure à la loupe, on y voit des fibrilles longitudinales, parallèles, en forme d'aiguilles, séparées par des intervalles à-peu-près semblables à ceux qui se rencontrent dans le quinquina orangé.

11°. Sa couleur d'un jaune paille est plus pâle.

12°. La poudre agglomerée est d'un jaune paille.

CXXXVI.

M. Mutis regarde l'amertume comme le caractère distinctif de cette espèce. Il pense aussi qu'elle exerce un empire particulier sur les

humeurs ; qu'elle peut arrêter plus efficacement qu'une autre leur tendance à la décomposition ; qu'elle a enfin, dans quelques circonstances, une propriété laxative : comme, dans aucun cas, elle ne produit les mauvais effets du quinquina rouge, on peut la substituer, avec plus d'avantage, au quinquina orangé.

CXXXVII.

Quatrième espèce officinale.

(*Voyez planche IV.*)

Quinquina blanc. Cinchona ovalifolia. Mutis. (1) *Cinchona macrocarpa foliis oblongis subtùs pubescentibus costatis.* Vahl. *Om Slaegten Cinchona og dens*

(1) Comme M. Mutis n'a point encore publié les Descriptions et les Dessins des quatre espèces officinales de quinquina et de leurs variétés, j'ai cru pouvoir les emprunter de MM. Vahl, Ruiz et Pavon. J'ai néanmoins conservé les noms de M. Mutis, parce qu'étant plus appropriés, je ne doute pas qu'ils ne soient adoptés par les botanistes. Il étoit d'ailleurs urgent de changer la dénomination du *Cinchona officinalis de Linné*, puisqu'il est reconnu que trois autres espèces jouissent de la même propriété. Il est bon d'avertir aussi que les feuilles des quinquina, étant sujettes à varier beaucoup dans la même plante, le célèbre Mutis s'est sur-tout appliqué à faire retracer la figure primitive, qui rapporte toutes les variétés à l'espèce. Cette figure s'observe dans les jeunes tiges, à la chûte des stipules ; il n'est donc pas étonnant que nos

Arter. (1) Cette espèce est nouvelle en médecine. Elle a été prônée et discréditée alternativement par divers savans. On ne l'a point trouvée au

dessins ne s'accordent pas tout-à-fait avec les dénominations données par M. Mutis, lui, les ayant rapportés à de jeunes tiges qui ne sont pas à notre portée, ou sous nos mains.

(1) *Rami* articulati, crassitie pennæ cygneæ, villoso-tomentosi.

Folia petiolata, plusquam palmaria, oblonga, juniora elliptica, subcoriacea, suprà nitida, glabra, subtùs pubescentia, costata: costis villoso-tomentosis. Juniora suprà pilosa, præsentìm sec ndum nervos.

Petiolus pollicaris, suprà planus, subtùs convexus.

Stipulæ lanceolatæ, deciduæ, petiolo longiores, basi connatæ, intùs glabræ.

Panicula terminalis, trichotoma, pubescens.

Pedunculi compressi triflori sesqnipollicares.

Flores subsessiles.

Bractea lineari-lanceolata utrinque ad divisuras pedunculi universalis, pollicaris; et alia subulata ad basim singuli floris, parva.

Calyx campanulatus, pubescens, intùs sericeus quinque dentatus, rariùs, sexdentatus: dentibus absoletis, acutis.

Corolla coriacea, sesquipollicaris, pilis minutis adpressis tomentosa. *Limbi* laciniæ lanceolatæ, obtusæ, longitudine tubi.

Filamenta brevissima. *Antheræ* lineares, faucem parùm superantes.

Germen pentagonum. *Stigma* bifidum.

Capsula cylindrica, bipollicaris, glabra, basi parùm angustior. *Valvulæ* dissepimenti basi apiceque sinu magis hiantes. VAHL.

Pérou. M. Zea observe que quand les écorces ne sont pas très-minces, son aspect seul sert à faire distinguer son écorce.

CXXXVIII.

On reconnoît l'écorce du quinquina blanc aux caractères que nous allons exposer.

1°. L'écorce bien sèche et sans altération accidentelle, offre, dans son intérieur, une couleur blanchâtre et presque basanée.

2°. Par son immersion dans l'eau, elle perd davantage sa blancheur, pour une couleur plus basanée.

3°. Réduite en poudre, sa couleur est plus uniforme, et elle est plus blanchâtre que basanée.

4°. L'infusion à froid donne une teinture plus forte que les teintures des autres espèces, couverte d'écume sur toute sa surface; elle a un principe amer assez actif.

5°. Son infusion à chaud fournit une teinture plus chargée, et beaucoup d'écume qui se dissipe difficilement.

6°. L'infusion dans l'esprit de vin donne une teinture moins forte que celle de l'eau froide; elle donne moins d'écume que dans les deux opérations précédentes.

7°. L'écorce mâchée manifeste une amertume très-active, plus acerbe et plus désagréable que celle des autres espèces.

8°. La salive est de couleur basanée ; elle se charge de beaucoup d'écume.

9°. Cette écorce ne cause ni astriction, ni âpreté sur la langue ; elle communique au contraire une sorte de relâchement aux solides.

10°. Sa cassure, examinée à la lentille, présente des fibrilles moins ligneuses, déliées, plus fragiles, longitudinales, parallèles, et un peu moins rapprochées que dans le quinquina rouge.

11°. Sa couleur blanchâtre tire sur le basané.

12°. Son suc est plus concret, épais, plus abondant que dans les autres espèces, d'un blanc pâle.

CXXXIX.

M. Mutis regarde cette espèce comme jouissant d'une propriété savonneuse. Il préconise son excellence dans les fièvres intermittentes rebelles, et dans les maladies chroniques. Selon cet observateur, l'action de ce quinquina se dirige particulièrement sur les glandes et sur le systême lymphatique ; elle influe d'une manière puissante sur le rétablissement des secrétions. M. Mutis observe avec raison que sa foible astringence doit la faire préférer dans le traitement des fièvres inflammatoires, toutes les fois qu'il convient de faire usage de ce médicament.

C X L.

Telles sont les quatre espèces officinales de quinquina que le médecin peut employer utilement dans ses prescriptions ; il importe de leur rapporter toutes leurs variétés : car quel que soit le changement qu'elles éprouvent, celles-ci possèdent au même degré les vertus qui sont propres à chacune des espèces.

C X L I.

MM. Mutis et Zea remarquent que dans ces quatre espèces, l'écorce du tronc et des grosses branches a des propriétés plus actives que celle des petites ; que celle des vieux arbres est également supérieure à celle des jeunes.

C X L I I.

Ces mêmes observateurs ont expérimenté que plus on garde l'écorce de quinquina, plus son activité est grande, pourvu néanmoins qu'elle soit garantie de l'humidité de l'air, qui doit nécessairement affoiblir ses vertus.

C X L I I I.

On peut conclure des trois paragraphes qui précèdent, et de tout ce que nous avons déjà exposé sur le quinquina, que c'est sans fondement, que

l'on dit assez communément, qu'une espèce de quinquina est préférable à une autre. La meilleure est sans doute celle qui convient à la nature de la maladie que l'on veut combattre. On ne sauroit avancer avec plus de raison que le quinquina d'un pays vaut mieux que celui d'un autre. Ce qu'il importe sur-tout, c'est de ne pas se méprendre sur l'espèce, et de faire usage des écorces qui sont à la fois les plus grosses, les plus anciennes, et les mieux conservées.

CXLIV.

Nous ne saurions terminer l'histoire particulière du fébrifuge qui est le plus usité de nos jours, sans observer, avec la Condamine, qu'il diffère essentiellement du vrai *quina-quina*, ou quinquina des Péruviens (1). Celui-ci qui appartient à la famille des légumineuses (2), étoit (selon le rap-

(1) *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, 1738.

(2) *Myroxylon peruiferum.* Arbor *pulcherrima, cortice lævi crasso valdè resinoso, ut omnes arboris partes.* Folia *alterna, abruptè pinnata.* Foliola *bijuga, subopposita petiolata, ovato-lanceolata, apice producto obtuso emarginato, integra, venosa, glaberrima.* Rachis *per longitudinem inferioris paginæ foliis currens elevata pubescens.* Racemi *axillares, erecti, secundi, foliis longiores, pedunculo teretiusculo pubescente, floribus sparsis.* Bractea *singulum pedunculum suffulciens minima, ovata, erecta, concava, nudo oculo tuberculum referens.* Pedicelli *erecti.* Calyx *campanulatus*,

port de cet illustre voyageur) très-renommé pour la guérison des fièvres intermittentes, avant la découverte du *cinchona officinalis*, dont l'écorce n'est désignée au Pérou que sous le nom de *corteza*, de *cascara* de *loxa*, ou de *cascarilla*, ainsi que nous l'apprend M. Ruiz. Cette dernière plante lui ayant été substituée en Europe, où elle avoit passé par la même voie, a été dans la suite confondue avec elle, et en a retenu la dénomination.

viridi-canescens, cinctus extra orificium petalis antherisque albis, intra continens legumen viride, quod in flore singularem faciem repræsentat. Foliorum *substantia plena punctis linearibus, transluscentibus, resinosis, ut folia citri.*

Cal. Perianthium monophyllum, campanulatum, quinque dentatum, persistens, dentes minimi, obsoletiores.

Cor. Petala quinque, receptaculo inserta, inæqualia, irregularia, unguiculata. *Ungues* angusti, lineares, longitudine calycis. *Lamina petali superioris* lata, reflexa, ovata, obcordata. *Lamina petalorum reliquorum* angusto-lanceolata, recta, vix patens.

Stam. Filamenta decem, germini adpressa, longitudine calycis, filiformia, glabra. *Antheræ* extra calycem denudatæ, erectæ, lanceolatæ, sulco exaratæ, acumine brevi terminatæ.

Pist. Germen superum, flore longius, extrà florem propendens, acinaciforme, compressum. *Stylus* adscendens, brevis, filiformis. *Stigma* obtusum, simplex.

Per. Legumen ensiforme, basi angustatum, apicem

CXLV.

Quoique ce que nous venons d'exposer sur le quinquina, soit une sorte de digression dans notre principal sujet, on sent combien cette digression étoit autorisée, et par l'importance de la matière, et par la nécessité qu'il y a de diriger avec certitude le plan de curation des fièvres ataxiques intermittentes. Nous sommes d'ailleurs parvenus à cette époque glorieuse de la médecine, où toutes

versus dilatatum, rotundatum, tamen ubique anceps, glabrum, monospermum.

Sem. Unicum, rotundatum, compressum, in apice leguminis. *Linn. Suppl.* p. 34 et 233.

Obs. Le myroxylon se trouve au Pérou. Il est très-abondant à Santa-Fé de Bogota. M. Zea en a observé des forêts entières auprès de la rivière de Sumapaz. M. Ruiz a publié une Appendice sur ce végétal, à la fin de sa *Quinologia o tratado del'Arbol de la quina*, etc. Mais la description qu'il en donne est très-imparfaite, ainsi que l'a remarqué M. Zea. (Anales de Ciencias natur. N°. 8.) C'est ainsi, par exemple, qu'il a avancé que ses rameaux se portoient dans une direction horizontale (*las ramas se se extienden casi horizontalmente.*), tandis que cet arbre est constamment dichotome. Au surplus, je dois à la vérité de dire que ce n'est pas la seule méprise dans laquelle est tombé M. Ruiz, ainsi que M. Pavon, son collaborateur dans la Flore Péruvienne; et les botanistes doivent lire, avec une défiance prudente, les Relations par-fois infidelles, que ces deux voyageurs nous ont transmises.

les sciences physiques doivent également concourir à son avancement et à ses progrès. On n'ignore pas combien la marche de cet art sublime a été retardée par l'abandon et la négligence des puissans moyens qu'elles lui offrent.

CXLVI.

Mais, après la botanique qui nous dirige si bien dans le choix que nous devons faire des meilleures espèces de quinquina, la chimie est sans contredit la science qui nous fournit le plus de lumières, relativement à ses divers modes de préparation. Elle saura un jour, comme le remarque très-judicieusement M. Zea, nous éclairer sur les combinaisons multipliées que l'on peut faire des quatre espèces officinales que nous venons de faire connoître, lesquelles, se ressemblant par quelques qualités communes, possèdent cependant chacune au plus haut degré leurs vertus caractéristiques. Quels remèdes énergiques et salutaires ne doit-on pas attendre de ces combinaisons ! et qui sait, ajoute M. Zea, si les succès extraordinaires qu'obtient quelquefois le quinquina, ne sont pas dûs au hasard de quelque mélange heureux (1)?

(1) Pour ce qui concerne l'histoire chimique du quinquina, les savans n'ont pas tardé à sentir qu'elle serviroit infiniment aux succès de l'art de guérir, et ils s'en sont occupés avec zèle. (*Voyez la Matière Médicale de Geoffroi*,

CXLVII.

Maintenant que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, les notions qui nous ont paru les

tom. II, *chap.* 2; *les Analyses de Bucquet et de Cornette*; *Hist. et Mém. de la société royale de médecine*, *en* 1779; *le Mém. de Mallet*; *Journal de Physique*, *mars* 1781; *celui de le Vavasseur*, *même Journal*, *octobre* 1790). Le professeur Fourcroy sur-tout s'est livré plus postérieurement, avec plus de moyens et plus de soin, à l'analyse du quinquina, et jusqu'à ce jour son travail est véritablement le seul qui puisse éclairer d'une manière utile l'administration de ce puissant remède. (*Annal. de chimie*, *février et avril* 1791). Nous ne saurions mieux faire que d'en consigner ici les principaux résultats, pour la commodité de ceux qui liront cette Dissertation. Les recherches de ce chimiste ont eu d'abord et principalement pour objet le quinquina de Saint-Domingue, (*Cinchona caribæa*). Il a fait voir que parmi les matières que l'eau enlève à cette écorce (et parmi lesquelles il y en a un petit nombre de Salines), il en est une qui prédomine sur les autres par son abondance, qui n'est ni un extrait proprement dit, ni un mélange de gomme et de résine, comme on l'avoit cru avant lui, mais une substance particulière, tendant continuellement à absorber l'oxigène de l'atmosphère (et même de l'eau) pendant la durée des décoctions qu'on lui fait subir, jusqu'au terme d'une saturation complète, où elle devient une résine véritable; que c'est même aux proportions diverses de l'oxigène qu'elle contient, qu'il faut attribuer les différentes modifications qui lui surviennent,

plus convenables, pour faciliter la détermination des espèces officinales de quinquina, et guider dans le choix de écorces, exposons les meilleures règles qui peuvent diriger salutairement l'administration d'un aussi puissant remède ; mais

et spécialement sa coloration, sa plus ou moins grande insolubilité dans l'eau, etc., que le résidu du quinquina de Saint-Domingue n'est point une terre, mais une matière végétale particulière, formée de charbon, de la base du gaz hydrogène, d'azote, et d'une foible portion de l'oxigène ; et qu'en ajoutant à cette dernière, à l'aide de l'acide nitrique (que cette base ligneuse décompose), on convertit le résidu en acides végétaux. Le professeur Fourcroy a ensuite rapproché l'analyse du quinquina de Saint-Domingue, de celle du quinquina du Pérou (*Cinchona oblongifolia*), qui est le plus usité. La différence la plus essentielle, apperçue dans l'écorce de ce dernier d'après son examen comparatif, consiste dans une moins grande quantité de matière extracto-résineuse, et une plus grande proportion d'oxigène ; c'est même la plus grande proportion de ce dernier principe, qui le rend en général moins dissoluble par l'eau, rapproche son extrait de l'état résineux, communique à ses principes une saveur plus astringente et moins amère que celle du quinquina de Saint-Domingue, et influe sur celle du résidu indissoluble qui retient toujours un goût acerbe. En chargeant donc, ainsi que l'observe ce professeur, les produits extractifs du quinquina de Saint-Domingue d'une certaine quantité d'oxigène, par le moyen de l'acide muriatique oxigéné, on peut les rapprocher de ceux du quinquina du Pérou, diminuer leur saveur amère, augmenter leur astriction,

bornons-nous à celles qui sont sanctionnées par une longue expérience et par des succès multipliés.

les rendre moins solubles par l'eau, affoiblir ou éteindre même, par ce procédé, la qualité émétique et purgative dont jouit l'écorce du quinquina de Saint-Domingue, pour accroître sa propriété fébrifuge ou anti-périodique, etc. C'est aux médecins à retirer de ce beau résultat des expériences du C. Fourcroy, tous les avantages qu'il semble nous promettre. On peut aussi consulter dans les actes de l'académie des sciences de Stockholm (Kongl. Vetenskaps academiens nya Handlinger, etc.) un très-beau Mémoire sur l'analyse chimique du quinquina, publié par M. Westring. On doit desirer vivement qu'un savant aussi distingué, continue ses recherches sur cet important objet. M. Zea ayant apporté à Paris une certaine quantité d'écorces très-bien choisies, provenant des quatre espèces officinales de quinquina, des chimistes habiles se sont chargés de les soumettre à l'analyse, et l'on doit beaucoup espérer de leur travail. Le quinquina dont on se sert avec beaucoup d'avantage à l'hospice de la Salpêtrière, est le *Cinchona floribunda*. Vahl. On le nomme aussi *quinquina piton*, parce que l'arbre qui le fournit croît en plus grande abondance sur le sommet des montagnes. C'est celui que Badier a apporté en France en 1777. L'écorce en est grisâtre, tirant sur un brun plus ou moins foncé, et sa saveur est très-amère. (Voyez sa description dans le Journal de physique, du mois de février 1789).

CXLVIII.

PREMIER THÉORÈME PRATIQUE.

Le quinquina en substance doit être préféré à toutes les autres préparations de ce remède, dans le traitement des ataxiques intermittentes.

REMARQUES. On a long-temps attribué des effets plus énergiques à l'extrait de cette écorce; mais l'expérience les a démentis. Le professeur Fourcroy attribue cette plus grande activité du quinquina en poudre, à ce que la substance extracto-résineuse n'ayant point été altérée par les divers modes de préparation, et n'absorbant plus d'oxigène, porte et conserve toute l'énergie qui la distingue dans les premières voies où elle subit l'action des sucs de l'estomac et des intestins (1).

Il est cependant des circonstances où le quinquina ne sauroit être administré sous cette forme, et on est contraint de recourir à l'extrait, qui réussit toutes les fois qu'il est préparé avec la meilleure écorce de quinquina. C'est ce

(1) *Annales de Chimie.* Février 1791.

qu'attestent, par exemple, les nombreuses observations de Joseph de Jussieu, qui l'employa dans ses voyages et même en France, avec des succès toujours nouveaux. On doit alors (et Torti en a fort bien fait la remarque) faire prendre au malade autant de quinquina en extrait, qu'il en faut pour égaler la quantité requise du même médicament en poudre.

Ceci peut s'appliquer aux décoctions et aux infusions de cette écorce, qui ne sont pourtant d'aucun avantage pour combattre les fièvres ataxiques intermittentes parvenues au plus haut degré d'intensité, à moins que la difficulté de la déglutition n'oblige d'administrer le remède en lavement. Leur inefficacité dépend sans doute fréquemment, d'après l'opinion du professeur Fourcroy, du mode défectueux de leur préparation. Sydenham et plusieurs autres médecins, veulent qu'on laisse infuser le quinquina pendant quelques jours, avant d'en faire usage. Certains, comme Lewis, le soumettent à des décoctions très-prolongées. Dans ces deux cas, le professeur Fourcroy a fait voir que la matière résino-extractive, devoit devenir moins soluble et se précipiter enfin toute entière, à mesure qu'elle se combinoit avec l'oxigène atmosphérique ; qu'il importe par conséquent de prescrire le quinquina dans des infusions ou des décoctions très-rapides, dans des vases clos ou d'étroite ouverture ; que lors même

que ces préparations sont terminées, il est utile de les garantir du contact de l'air, pendant que les malades en font usage, afin de ne pas donner lieu à de nouveaux dépôts, etc. (1).

Mais en revenant à la meilleure manière de donner le quinquina, c'est-à-dire, en substance, nous n'oublierons pas que Sydenham a prononcé qu'il devoit être administré seul et sans autre véhicule, que celui qui est nécessaire pour le transmettre dans les voies digestives. Quelques-uns ont prétendu qu'il empruntoit un surcroît d'énergie des substances auxquelles on l'a successivement associé. C'est ainsi qu'Hoffmann et Galeazzi l'ont uni avec succès aux aromatiques, tels que la cascarille et la canelle; c'est ainsi que le célèbre Cazimir-Médicus l'a mêlé avec des astringens décidés, tels que l'alun et le cachou (dans l'ataxique dysentérique), et Sarcone avec l'opium (dans une ataxique pleurétique); certains, avec la moutarde en poudre; d'autres avec des alkalis ou des terres absorbantes, etc.

Ces différens mélanges que paroissent solliciter des circonstances particulières, méritent peu néanmoins de fixer l'attention, quand la fièvre se déclare avec une intensité propre à faire pronostiquer une mort prompte. Il faut alors s'en tenir aux procédés les plus sûrs et les mieux constatés

(1) Voyez le Mémoire déjà indiqué.

pour arrêter les paroxysmes et s'opposer à leur retour (1).

(1) Cette pratique d'administrer le quinquina en substance, dont les médecins européens ont si bien constaté les avantages, n'a point réussi au docteur Mutis. Il est persuadé que la fermentation est le meilleur moyen d'extraire la partie active de ce remède, et de l'approprier à l'estomac des malades. Il propose en conséquence, pour l'usage médicinal, une sorte de bière de quinquina, composée d'une livre de cette écorce, de huit livres de miel ou de sucre, et quatre-vingt-dix ou cent livres d'eau. M. Zea, qui nous a fait connoître cette préparation, observe qu'elle ne réussit que lorsqu'elle est exécutée en grand, et les proportions que nous venons d'établir sont les plus petites possibles. La fermentation vineuse étant terminée, dit ce savant, on fait en sorte que la liqueur soit bien imprégnée du principe actif et médicamenteux du quinquina. Pour cet objet, on décante la partie supérieure du liquide toujours moins chargée que l'inférieure; ou l'on remue légèrement le tonneau qui le contient. On peut opérer trois ou quatre fermentations successives, sans ajouter d'autre écorce, et en se bornant à renouveler l'eau et le sucre, à mesure que la masse entière diminue.

Après toutes ces opérations préalables, si l'on ajoute du sucre et de l'eau au sédiment qui reste, dans des proportions convenables, on fait passer la liqueur par tous les degrés de la fermentation, et on obtient un vinaigre excellent pour les usages économiques, lorsqu'il a été décanté dans sa partie supérieure; le reste du liquide fournit, en outre, un bon vinaigre que la médecine peut employer avec fruit.

CXLIX.

DEUXIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Pour que le quinquina produise un effet convenable dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, il faut le donner dans la distance la plus éloignée du paroxysme que l'on se propose d'arrêter.

REMARQUES. Cullen, au contraire, s'est formellement déclaré contre cette opinion, et a

Enfin, M. Zea nous apprend qu'on prépare aussi une tisanne de quinquina en mettant, dans une petite quantité d'eau, une partie d'écorce pulvérisée grossièrement avec du sucre, dans la proportion déjà ci-dessus déterminée. Cette eau doit à peine couvrir la masse, pour entretenir la fermentation sucrée : on prend la quantité nécessaire de cette pâte et on la délaie dans de l'eau, du vin, ou dans tout autre véhicule qu'on préfère, pour préparer la tisanne qui doit se faire à un feu doux au bain de sable.

M. Mutis se sert de ces trois préparations, pour remplir toutes les indications du remède ; et elles sont les mêmes, quelle que soit l'espèce officinale que l'on emploie. Au surplus, quels que soient les avantages que puisse nous présenter cette nouvelle manière d'administrer le quinquina, nous ne pensons pas qu'on doive l'adopter dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, avant d'avoir long-temps expérimenté sur cet objet. En effet, nous ignorons absolument quels sont les cas où M. Mutis a pu y recourir avec un plein succès, et la méthode usitée parmi nous a une certitude, qui ne doit jamais la faire abandonner.

établi comme un principe général que l'écorce du Pérou devoit être administrée le plus près possible du paroxysme. Quand bien même cette erreur ne seroit pas suffisamment démontrée par les observations journalières des Médecins, il suffiroit de lui opposer les expériences de Home (1), alléguées avec avantage par le professeur Baumes, qui a émis une opinion analogue à la nôtre.

Home, en effet, a vu que le fébrifuge n'est jamais plus certain, que lorsqu'on l'administre aussitôt après la chûte du paroxysme, ou quarante heures avant qu'il se déclare de nouveau. C'est ce qui a été constaté chez cinq malades, dont les accès ont été complètement supprimés. Huit, au contraire, ont pris le remède immédiatement avant le frisson, et la fièvre n'a point cédé; au contraire, elle a acquis une intensité plus grande, et deux d'entre eux ont éprouvé des vomissemens. Home a vu, en outre, que chez trois individus qui avoient avalé le quinquina peu de temps avant l'accès, le paroxysme imminent n'a point été arrêté, mais que le suivant n'a pas eu lieu; ce qui l'a porté à conclure que ce médicament a besoin d'un temps déterminé pour agir.

La même observation avoit été faite par Torti; ce dernier même avoit très-judicieusement remarqué, que de petites doses de quinquina données

(1) *Clinical experimentz*. Sect. I.

loin de l'accès, agissoient plus efficacement que de fortes doses données dans un temps très-voisin de ce même accès. Il ajoute pourtant que ce fébrifuge, administré d'après ce dernier mode, peut influer avec avantage sur les paroxysmes subséquens.

C L.

TROISIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

L'administration du quinquina n'est généralement convenable que dans le temps de l'intermission ou de la rémission.

Remarques. Un danger pressant peut néanmoins exiger l'emploi du quinquina durant le cours du paroxysme, ainsi que l'a observé l'illustre Sénac. Alors on peut et l'on doit même ne pas différer son administration, pourvu que la fièvre ne soit pas trop violente, qu'il y ait au contraire de la foiblesse dans le pouls, et une grande prostration des forces, que l'estomac et le canal intestinal soient exempts de toute irritation, et enfin que ce remède ne soit contre-indiqué par aucun symptôme (1). Car malgré le génie intermittent de

(1) *De nat. febr. recond. lib.* 14. *cap.* 13. *Et quidem si motus febrilis intensior non sit, sed contrà adsit virium prostratio et pulsûs debilitas, si non magna urgeat in ventriculo aut intestinis irritatio, si denique per symptomatum*

la fièvre, dans des circonstances aussi douteuses, il est difficile de prévoir quelles seront sa durée, sa terminaison et ses suites.

C L I.

QUATRIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Si la fièvre ataxique à type intermittent est manifestement sub-intrante, ou si les accès s'étendent au point de se toucher, il convient de placer de préférence le quinquina dans la déclinaison des accès ou des redoublemens.

REMARQUES. Une semblable règle est naturellement déduite de ce que nous avons exposé précédemment sur la nécessité de donner le quinquina hors le temps de l'exacerbation de la fièvre, et le plus loin possible de l'accès à prévenir. Voulonne a eu raison de l'indiquer (1).

Il seroit superflu de s'attacher à prouver que les médecins qui ont prétendu que sans avoir égard aux intermissions ou aux rémissions qui surviennent, on pouvoit administrer le quinquina dans

vim liceat, non liquet profectò quare in re tam ancipiti, non exhiberi possit cortex, aut solus, aut cum aliis conjunctus remediis, etc. Selle a administré avec succès la thériaque à la dose d'un jusqu'à deux gros, durant l'accès même d'une fièvre ataxique intermittente.

(1) *Mémoire sur les fièvres intermittentes.*

tous

tous les temps de l'ataxique intermittente, ont commis une erreur infiniment dangereuse pour les malades. D'autres, sans doute, ont émis une opinion plus sage, lorsqu'ils ont prescrit d'épier avec soin le court instant de l'intermission, pour faire un emploi avantageux du quinquina; mais ce précepte est le plus souvent impraticable; car dans ces sortes de cas, les paroxysmes par leur anticipation, leur extension ou leur mélange, offrent rarement entre eux le moindre intervalle de lucidité.

Le précepte trop vague donné par Reichard, de combattre préalablement les causes qui allongent les paroxysmes et abrègent les intermissions, qu'il attribue soit à la pléthore, soit à un épaississement gratuitement supposé du sang qui dispose le système à l'inflammation, soit à la saburre des premières voies, etc. ne sauroit avoir ici son application (1).

Toutefois, si dans le cas dont il s'agit, on n'a pas assez de temps pour administrer la quantité nécessaire du fébrifuge, il ne faut pas continuer de le faire prendre dans l'accès qui suit, mais attendre la déclinaison de ce même accès (Voulonne).

(1) *Disput. inaug. med. de peruviani corticis in plurium generum febribus exhibendi opportunitate. Gottingæ.* 1768.

C L I I.

CINQUIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

La quantité de six gros de quinquina ou d'une once au plus, suffit communément pour arrêter les paroxysmes d'une fièvre ataxique intermittente arrivée à son plus haut degré d'intensité.

REMARQUES. Cette dose indiquée par Torti nous paroît celle qui convient dans le plus grand nombre de cas. Nous supposons toujours que le quinquina est donné en substance, mode de préparation que nous avons regardé comme le préférable. Le professeur Pinel obtient même très-fréquemment un plein succès avec une moindre quantité à l'hospice de la Salpétrière (1). Cependant Baumes fixe la dose à une once et demie, et

(1) Je puis en citer un exemple dont j'ai été témoin. Une femme âgée de soixante-treize ans, éprouva le 22 fructidor de l'an six, le sentiment d'un froid violent avec foiblesse et lassitude dans les jambes; demi-heure après il se développa une chaleur intense avec un état soporeux alarmant; elle fut transportée à l'infirmerie, où des symptômes gastriques déterminèrent l'usage d'un évacuant. Le 23^{e}, à deux heures après midi, la maladie se manifesta de la manière la moins équivoque; sentiment d'un froid très-vif avec tremblemens; ensuite chaleur

Sims l'a portée quelquefois jusqu'à trois et même jusqu'à cinq onces.

Galeazzi a vu fréquemment que le quinquina donné à la dose prescrite par Torti est insuffisante, et ne produisoit pas le moindre effet. Il a vu des fièvres qui étoient sujettes à des récidives fréquentes, s'il n'employoit cinq, six onces, ou même davantage de quinquina. Il cite l'exemple d'un homme, auquel il fallut donner une livre entière de cette substance, dans l'espace d'environ quarante jours, pour anéantir totalement les symptômes qu'il éprouvoit. C'est sur-tout dans l'hémitritée, dans la fièvre tierce rémittente-sub-intrante, et dans celles que Torti désigne par le nom de sous-continues, que Galeazzi a remarqué la nécessité d'administrer une grande dose de quinquina. Il est aussi certaines fièvres dont Torti n'a point parlé, qui prennent d'abord le

très-forte, état soporeux profond et perte totale de connoissance ; le lendemain l'accès retarda, mais les symptômes furent également intenses ; le quinquina fut donné à la dose de deux gros ; les deux jours suivans l'accès eut lieu, mais seulement accompagné d'un assoupissement léger ; on se borna à administrer du vin d'absinthe ; l'état soporeux s'étant encore renouvelé, le quinquina fut encore administré à la dose de deux gros, et les accès diminuèrent par degrés, en administrant le vin d'absinthe ; la malade fut radicalement guérie le huitième jour, à compter de la dernière administration du quinquina.

type continu, pour devenir ensuite intermittentes pernicieuses ; dans ces sortes d'affections, on ne doit pas négliger d'administrer le fébrifuge à plus forte dose, et son effet est alors très-prompt (1).

CLIII.

SIXIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Dans les cas ordinaires des fièvres ataxiques intermittentes, la première prise, ou celle qui est donnée dans le temps le plus éloigné de l'accès (deuxième théorème), *doit être la plus forte ; on débute communément par la moitié de la dose, dont le reste est donné ensuite en portions successivement décroissantes, et dans un intervalle plus ou moins considérable, selon la nature plus ou moins anomale de la fièvre, et la distance réciproque des paroxysmes entre eux.*

Remarques. On voit, d'après ce théorème, que la réussite du fébrifuge dépend moins de sa quantité, que de la façon dont on l'administre. Au surplus, si, comme l'observe Torti, le paroxysme imminent est très-peu éloigné, et que la prise subite d'une demi-once soit insuffisante à cause du danger où se trouve le malade, et de la brièveté de l'intermission, on pourra administrer jusqu'à six dragmes de quinquina en une seule fois ; cette méthode lui a souvent réussi.

(1) *De Bonon. Scient. art. instit. atque acad. comment.*

C L I V.

SEPTIÈME THEORÈME PRATIQUE.

L'action du quinquina est d'autant plus énergique dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, qu'une plus grande quantité de cette substance est administrée dans un temps plus court.

REMARQUES. Torti a fait voir que les médecins qui prescrivent le quinquina à la dose même de trois ou de quatre onces, l'administrent infructueusement, lorsque les malades les prennent par petites prises et dans l'espace de plusieurs jours. Il ajoute que non seulement il importe de prescrire le quinquina en grande quantité dans un très-court espace de temps, mais encore dans la proportion qui a déjà été assignée; en sorte que si deux malades ont pris dans un temps égal, une égale portion de quinquina, l'un peut guérir, et l'autre succomber, uniquement parce qu'on aura donné au premier une demi-once tout d'un coup, tandis que l'autre n'en aura pris qu'un gros toutes les trois heures, selon la méthode de quelques médecins. Car, d'après ce dernier mode d'administration, le quinquina agit trop foiblement dans les premières heures qui sont les plus éloignées du paroxysme futur, etc. C'étoit-là le défaut de la méthode de Morton, qui, partageant la dose

en parties égales, donnoit trop peu de quinquina en commençant, et trop en finissant.

C L V.

HUITIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Lorsque la fièvre ataxique intermittente s'annonce par des symptômes alarmans, le quinquina doit être administré sans délai, et sans aucune préparation préalable de l'individu.

REMARQUES. En effet, la plus urgente indication est ici d'arrêter la fièvre. Lind sur-tout a insisté sur cette pratique, parce qu'il en a obtenu les plus heureux succès en Angleterre, dans les épidémies meurtrières de 1765, de 1766 et 1767 (1). Il éprouva sur lui-même et sur deux cents de ses malades, que toutes les fois qu'il parvenoit à supprimer la fièvre par la prompte administration du quinquina, la cessation de la fièvre n'avoit aucune suite fâcheuse. Dans le cas contraire, si l'emploi du quinquina étoit négligé ou différé, l'hydropisie, la jaunisse, des douleurs de tête habituelles, etc. ne tardoient pas à se manifester. Lind observe qu'il est souvent nécessaire

(1) Voyez l'appendice sur les fièvres intermittentes, dans le tome deuxième de son *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds.*

de faire prendre le quinquina dès la première intermission. Il fait mention de quelques fièvres intermittentes qui se déclarent avec un tel caractère de violence dans quelques lieux mal-sains de l'Angleterre, que le deuxième accès amène souvent la mort.

Torti, du reste, est un des premiers qui a sapé le préjugé où l'on étoit de donner des purgatifs, et de pratiquer des saignées avant l'administration du quinquina, et Grant remarque fort bien que toute fièvre d'accès doit être arrêtée, aussitôt qu'il se manifeste le moindre signe de malignité (1).

CLVI.

NEUVIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Lorsque l'ataxique intermittente débute par des symptômes peu graves ; si néanmoins un de ces symptômes prédomine constamment sur les autres, et si la nature de l'épidémie régnante donne lieu de soupçonner le danger de la fièvre, il faut administrer le quinquina sans temporiser davantage.

REMARQUES. Cette règle est fondée sur la promptitude avec laquelle la fièvre ataxique intermittente prend, dans quelques circonstances, le caractère pernicieux. L'observation a prouvé que

(1) *Recherches sur les fièvres.* Tom. I.

le danger des symptômes n'augmente pas graduellement, mais qu'un paroxysme mortel peut succéder à un ou à plusieurs paroxysmes qui n'ont eu rien d'alarmant.

CLVII.

DIXIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

Toutes les fois que la fièvre ataxique intermittente se déclare en double-tierce, il n'y a ordinairement que l'un des accès alternant en tierce, qui soit véritablement pernicieux; l'autre est léger et moins à craindre; c'est donc spécialement vers le premier qu'il faut diriger les moyens curatifs.

REMARQUES. Ceci pourtant n'est pas sans exception. Le Mémoire de Voulonne contient l'observation d'une double-tierce avec affection soporeuse, dans laquelle l'accès subalterne se montra réellement plus intense qu'un premier accès pernicieux qui avoit précédé. Il se prolongea sans aucune sorte de rémission, jusqu'à l'arrivée du paroxysme suivant, auquel le malade ne put résister (1).

(1) *Mémoire sur les fièvres intermittentes.*

CLVIII.

ONZIÈME THÉORÈME PRATIQUE.

On peut, dans quelque cas, à l'aide d'une méthode moins énergique, changer le caractère pernicieux des ataxiques intermittentes, et les éteindre ensuite graduellement par l'heureux emploi des fébrifuges indigènes.

REMARQUES. Cette méthode mutatrice qui n'est qu'indiquée dans l'excellent ouvrage de Werlhof (1), a été infiniment perfectionnée par le professeur Pinel. Chez plusieurs malades atteints en divers temps de l'ataxique intermittente soporeuse, et traités par le vin d'absinthe, et des bols faits avec la poudre de gentiane (*centaurium minus*), des fleurs de camomille (*chamæmelum*), le nitrate de potasse et le syrop de miel, il est parvenu à convertir des paroxysmes assez graves, en paroxysmes ordinaires ou tels qu'ils se présentent dans les intermittentes bénignes, et à les faire disparoître ensuite peu à peu. Mais je dois observer que ces essais n'ont été tentés qu'à l'hospice de la Salpétrière, où en général, ainsi que nous l'avons déjà dit en commençant cette Dissertation, les ataxiques à type intermittent ont des causes occasionnelles moins intenses que dans les lieux très-marécageux, et que dans deux cas de ces fièvres accompagnées de symptômes alarmans,

(1) *Observ. de febrib.*

le quinquina a été employé à la dose d'une once. Dans le traitement de cette maladie, comme dans celui de beaucoup d'autres, il faut faire une attention particulière aux localités, et déterminer par-là les modifications à apporter dans l'usage des médicamens (1).

(1) Mosca, médecin italien, a proposé le syrop fébrifuge suivant, qui pourroit convenir dans les cas où les symptômes des fièvres dont il s'agit, auroient peu d'intensité. On prend égale partie de suc dépuré de scordium, de chardon bénit, de camomille et de petite centaurée; on y ajoute une quantité suffisante de sucre blanc: ensuite on prépare le syrop selon les préceptes de l'art. On exprime le suc de chacune de ces plantes séparément. On choisit les plantes dans leur pleine vigueur, c'est-à-dire, quelque temps avant leur floraison. A défaut de ces sucs, on peut faire le syrop avec l'eau distillée, ou bien une forte décoction de ces plantes; mais il faut observer qu'alors l'effet est moindre, et l'expérience a démontré qu'il faut renouveler la dose; car l'eau distillée étant très-foible, il en doit être de même du syrop. Ses effets du reste ne sont jamais si constans, que lorsqu'on le prépare avec le suc de toutes les plantes ci-dessus. Si la camomille et la petite centaurée ne donnent pas une grande quantité de suc naturellement, on peut y suppléer par une forte décoction de ces plantes, non sèches, mais bien vertes. La dose de ce syrop est d'une once pour les adultes, et de demi-once pour les enfans.

Comme certains malades ont de la répugnance pour les médicamens liquides, on peut donner ce fébrifuge sous une autre forme, et le faire avaler d'une manière beaucoup plus commode. A l'aide d'un feu très-lent, on rend ce même suc plus épais, jusqu'à consistance d'extrait, en

J'ajouterai d'ailleurs que cette méthode, quelle que soit sa conformité avec les loix de la nature, ne pourra jamais être mise en usage que par des praticiens extrêmement familiarisés avec la marche particulière des ataxiques intermittentes ; car leur caractère insidieux et l'extrême irrégularité qui se remarque dans l'accroissement des symptômes et des paroxysmes, induiroit fréquemment en de funestes erreurs.

CLIX.

DOUZIÈME THÉOREME PRATIQUE.

Lorsque par le secours de la méthode la plus convenable, on est parvenu à supprimer les paroxysmes d'une fièvre ataxique intermittente, pour éviter les rechûtes, il est nécessaire d'insister quelque temps sur l'usage du quinquina.

REMARQUES. Pour remplir de semblables vues, le professeur de Modène conseille de donner le

sorte qu'on peut en former des pilulles ; cet extrait étant préparé avec soin, il conserve les mêmes vertus. La dose est depuis un gros jusqu'à deux.

On pourroit aussi substituer avec avantage, dans certaines circonstances, la cascarille au quinquina. On sait que cette substance fut administrée avec un succès extraordinaire, dans une épidémie de fièvres sub-intrantes, observée à Herzpruch et aux environs, par Apinus, et dont ce médecin a publié la relation en 1697, quoiqu'on voie bien, d'après sa description, qu'il en a méconnu le caractère. Nous en avons déjà parlé au commencement de cette Dissertation.

quinquina comme prophylactique, à la dose d'un gros tous les jours, pendant trois jours, et de le donner ensuite à la dose d'un demi-gros deux fois le jour, pendant le même espace de temps; il veut aussi qu'après un repos de six jours, on en administre encore une demi-once par demi-gros chaque jour, et il ajoute qu'il est rare que la fièvre reparoisse, lorsqu'elle a été ainsi subjuguée.

Les Médecins, du reste, ont communément remarqué que les rechûtes de la fièvre ataxique intermittente supprimée par le quinquina, se manifestent rarement avec cet appareil de symptômes formidables qui caractérisent la première invasion; qu'elles cèdent aux plus petites doses de quinquina, ou même au seul emploi des plus foibles fébrifuges.

On ne sauroit trop exhorter les médecins à vérifier l'observation importante de Werlhof, qui a vu que la fièvre récidivoit spécialement dans les troisièmes ou dans les quatrièmes semaines, selon que la fièvre est tierce ou quarte. Dans ce cas, je ne pense pas, comme cet auteur, qu'il faille donner de préférence le quinquina dans les semaines paroxystiques, mais plutôt dans celles qui les précèdent, fondé sur ce que ce fébrifuge n'agit jamais plus efficacement que lorsqu'il est administré d'une manière prophylactique, comme nous l'avons déjà démontré dans notre deuxième théorème.

Ces interruptions ainsi prescrites dans l'usage du

quinquina, sont d'une utilité majeure, parce qu'elles empêchent le système vivant de s'habituer au remède et de rendre ainsi nulle son action.

Malgré ces précautions, il est des rechûtes opiniâtres qui résistent à des doses réitérées de quinquina, et alors, selon le précepte de Sydenham, il faut recourir à d'autres médicamens. On n'ignore pas avec quel succès Hamilton donnoit le sel d'absinthe dans l'eau minérale de Spa, et quels avantages d'autres praticiens ont retiré des alkalis fixes, etc.

C L X.

Nous devons rejeter, comme étant de nulle valeur, toutes les objections généralement faites contre l'administration du quinquina dans le traitement des fièvres ataxiques à type intermittent ou rémittent. Ramazzini et Stoll citent à la vérité des exemples où ce remède a été sans succès. Mais ces praticiens célèbres n'ont pas assez vu : 1°. qu'il peut exister des phénomènes de malignité indépendans du génie intermittent; 2°. que les ataxiques épidémiques sur-tout peuvent se compliquer d'une multitude d'accidens qui ne tiennent point à la périodicité de la fièvre, telles, par exemple, que certaines obstructions des viscères qui persistent souvent après que les paroxysmes ont cessé; 3°. que le quinquina enfin n'a aucune

prise sur des symptômes provenant de circonstances étrangères à la nature du mal ; j'ajouterai aussi que les méthodes vicieuses qui ont si souvent réglé l'administration du fébrifuge, ont seules déterminé ses funestes effets ; ainsi qu'on l'a observé chez des individus qui ont succombé à la fièvre, pour avoir pris le quinquina immédiatement avant l'accès. (*Epist. ad Rob. Brady*). Ce n'est donc jamais à l'insuffisance du remède qu'il faut attribuer l'issue fâcheuse de quelques fièvres ataxiques intermittentes, mais au défaut d'observation des médecins qui ne discernent point, avec assez de précision, les circonstances où il doit et ne doit point être administré.

C L X I.

Après avoir exposé les principales règles qui doivent diriger les médecins dans l'administration du quinquina, il seroit superflu et contraire à la sévère exactitude que je me suis imposée, de prétendre éclairer sur sa manière d'agir dans le corps vivant, en comparant ou en balançant à ce sujet les diverses conjectures de quelques écrivains.

Dirons-nous, en effet, avec Brown et ses ardens zélateurs, que ce médicament agit comme un stimulant énergique, qu'il remonte les forces de l'économie ? Mais alors, pourquoi des toniques non moins puissans, les boissons éminemment spiritueuses, par exemple, ne jouissent-elles pas de la

même prérogative ? Faut-il lui attribuer une action anti-spasmodique ? Mais les liqueurs éthérées possèdent cette faculté à un bien plus haut degré ; et cependant elles seroient presque nulles dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes. Dirons-nous avec quelques autres, qu'il neutralise le levain prétendu de la fièvre, par les matières salines qu'il contient, ou qu'il influe sur le solide vivant par une faculté purement oxigénante ? Avancerons-nous avec plus de vraisemblance, d'après le soupçon d'un chimiste célèbre, que la vertu du quinquina réside dans le principe tannin, très-abondant dans cette écorce, et que c'est à ce même principe qu'il faut rapporter la propriété fébrifuge de nos écorces indigènes, telles que l'écorce de chêne, d'aune, de marronnier d'Inde, de saule ? etc.

D'après l'état actuel de nos connoissances, il est sans doute plus sage de se borner à la considération des effets salutaires du médicament, sans chercher à démêler comment ces effets s'opèrent, en attendant que de nouvelles observations nous aient plus complettement éclairés.

Nous ne saurions néanmoins terminer cet article, sans agiter un point de doctrine intéressant, dont plusieurs médecins recommandables se sont occupés. Beaucoup d'entre eux ont prétendu que le quinquina opéroit ses effets les plus salutaires sans exciter aucune évacuation critique. Mais Albertini

est bien loin d'adopter une semblable assertion (1). Il soutient n'avoir vu aucune fièvre efficacement combattue par ce remède, qui n'ait été suivie d'une crise analogue à celle que la nature, ou, si l'on veut, d'autres remèdes, ont coutume de provoquer. Ces crises surviennent même dans les fièvres longues et obstinées, et qui ne cèdent qu'à des prises réitérées de cette substance. Mais elles sont plus tardives et plus difficiles, et on les distingue à peine des autres excrétions. Il est vrai que pour être témoin de ce phénomène, il ne faut pas terminer son observation avec la maladie. Il faut suivre les malades dans leur convalescence, et après qu'ils sont totalement revenus à la santé.

D'après cette manière de voir, il est aisé de se rendre compte de toutes ces différentes affections imparfaitement guéries, dans lesquelles les crises manquent, ou sont tardives et insuffisantes, en sorte que l'individu ne se rétablit qu'avec une extrême difficulté et après un temps très-long; ou se convertissent enfin en d'autres affections secondaires, remarque qui n'avoit point échappé au père de la médecine. On explique pourquoi certains auteurs ont écrit que des personnes ayant recouvré leur santé par l'usage du quinquina, ont éprouvé néanmoins des sueurs très-copieuses pendant plusieurs nuits. D'autres ont vu les urines

(1) *De Bonon. Scient. et art. instit. atque acad. comment.*

s'échapper

s'échapper avec abondance après l'administration d'un pareil remède. Sydenham a cru appercevoir que cette substance purgeoit quelquefois comme un violent cathartique, etc.

Albertini n'attribue pas seulement au quinquina la faculté d'exciter les sueurs, les selles et les urines, mais d'augmenter en outre la transpiration insensible, ce qu'il confirme par une multitude de faits. Il remarque effectivement que si les malades qui ont pris une certaine quantité de quinquina, n'ont point de crise apparente, ils ont par fois une haleine fétide, qui va jusqu'a exciter des nausées, et dont le médecin s'apperçoit aisément, lorsqu'il s'approche d'eux, et qu'il soulève la couverture qui les couvre. Il confirme ce qu'il avance par l'observation qui suit : Durant la saison de l'automne, un homme étoit atteint d'une fièvre sub-intrante double-tierce, dont le caractère étoit très-particulier. On lui administra le quinquina. La fièvre disparut ; mais, peu de jours après, le malade commença à exhaler une odeur si forte, que ses amis pouvoient à peine la supporter. Cette odeur persista jusqu'à ce que s'étant levé de son lit quelques jours après, il fut repris par ses paroxysmes fébriles. Il eut de nouveau recours à l'écorce du Pérou, et, après en avoir avalé plusieurs doses, il éprouva des sueurs nocturnes, et enfin une abondante évacuation d'urines, qui termina entièrement la maladie.

D'après Albertini, les crises qui suivent l'administration du quinquina, diffèrent de celles qui suivent l'usage des autres remèdes. Les uns, en effet, provoquent régulièrement les sueurs, d'autres les urines, d'autres les selles, et d'autres les crachats. Mais le quinquina produit tantôt l'une, tantôt l'autre de ces évacuations. Souvent même ces évacuations critiques, loin d'être uniformes, se succèdent l'une à l'autre, en sorte qu'on peut dire que le quinquina pousse par toutes les voies. Elles n'ont pas non plus un temps fixe et déterminé; elles arrivent plutôt ou plus tard. Quelquefois elles se prolongent, jusqu'au temps où l'individu convalescent a commencé de sortir. Albertini rapporte qu'il a souvent rencontré dans les promenades, des personnes qui se plaignoient de ces crises, et c'est ce qui a attiré son attention.

Enfin, de toutes ces considérations, ci-dessus exposées, Albertini avoit déduit trois corollaires majeurs, qu'il appliquoit à la pratique de la médecine. 1°. Si lorsqu'on a donné le quinquina, on voit survenir des crises louables, et telles que la nature de la maladie les demande, il est superflu d'administrer de nouvelles doses de ce fébrifuge. 2°. Si des évacuations critiques suivent l'administration du quinquina, le convalescent peut adopter un régime moins sévère, s'exposer à l'air, et prendre, s'il est nécessaire, quelques légers purgatifs, attendu que les rechûtes sont moins à

craindre. 3°. Il faut faire prendre plus ou moins souvent le quinquina, suivant que les crises s'effectuent plutôt ou plus tard, et d'une manière plus ou moins convenable. Nous n'ajouterons rien à ces réflexions particulières d'Albertini, qui sont le résultat de sa propre expérience, et qui nous ont paru mériter d'être présentées à la méditation des médecins de nos jours. Peut-être que des recherches ultérieures parviendront ou à les confirmer, ou à les modifier, ou à les étendre.

CLXII.

Moyens auxiliaires. J'appelle ainsi les moyens propres à remplir les indications relatives aux symptômes qui constituent chaque variété de la fièvre ataxique intermittente. Quelques circonstances particulières peuvent même en déterminer l'emploi, quoique les phénomènes généralement liés à la marche de la fièvre, dérivent d'un principe unique, et cessent de se manifester avec elle, lorsqu'elle est à temps et à propos combattue par des doses convenables de quinquina. C'est ce dont il sera facile de se convaincre, pour peu qu'on réfléchisse sur les divers cas que nous avons rapportés au commencement de cet Ouvrage.

CLXIII.

PREMIÈRE CIRCONSTANCE.

Il peut arriver que le médecin soit appelé au milieu d'un accès caractérisé par les accidens les plus funestes, que le malade soit menacé d'une mort prochaine, parce qu'on aura omis de donner le quinquina ; alors, sans doute, le but du médecin doit être de modérer ces accidens, pour prolonger la vie jusqu'au prochain paroxysme, et combattre ensuite la fièvre par les doses prescrites du fébrifuge.

Remarques. Si dans cette circonstance, par exemple, le malade est froid et cadavéreux, si ses forces sont considérablement abattues, si son pouls est presque éteint, si l'affection comateuse est au plus haut degré, etc. on pourra s'aider avec avantage des stimulans et des cordiaux. On remplira l'indication énoncée par l'application des synapismes, des vésicatoires, par l'approche des substances odorantes (dans les fièvres léthargiques) ; par des fomentations spiritueuses et chaudes (dans les fièvres algides), etc.

Dans des cas opposés, où la réaction des forces vitales est extrême, comme les cardialgies, les convulsions, etc. l'opium pourroit convenir. Les vives cephalalgies, sur-tout, cèdent à l'action de ce remède, selon la remarque de J. P. Frank, à

moins que ces douleurs ne viennent d'un état de pléthore ; dans cette dernière conjoncture, il conseille la position élevée de la tête, et sa dénudation, des lotions froides, etc. (1).

CLXIV.

DEUXIÈME CIRCONSTANCE.

Quelquefois à cause d'un état particulier d'irritation de l'estomac, le quinquina est constamment rejeté par la voie du vomissement (spécialement dans la cholérique), à quelque dose qu'il soit administré. Rien n'est plus pressant alors que d'obvier à cet accident, par les remèdes les mieux appropriés.

Remarques. On doit appaiser cette irritation en combinant, à l'imitation de l'habile praticien Sarcone, l'opium avec le quinquina. On sait d'ailleurs que Storck avoit coutume de donner ce narcotique dans toutes les fièvres intermittentes où prédominoient les symptômes nerveux et convulsifs : et qu'Hoffmann et Rivière l'employoient avec un grand succès pour appaiser les mouvemens spasmodiques de l'estomac, qui s'opposoient à l'admission de l'écorce du Pérou. C'est par ce seul moyen qu'on parvient à arrêter ces évacuations tumultueuses qui épuisent la nature sans la

(1) *De curand. homin. morb. epitome.* Tom. I.

soulager. Mais personne peut-être n'a employé l'opium avec plus de succès que le professeur Barthez, dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, et je regrette que les circonstances ne lui aient pas permis encore de rédiger des observations précieuses qu'il avoit bien voulu promettre de me communiquer sur cet objet.

CLXV.

TROISIÈME CIRCONSTANCE.

Les fièvres ataxiques intermittentes peuvent se compliquer d'un embarras des premières voies, qui nécessite l'emploi des émétiques et des évacuans, avant l'administration du quinquina.

Remarques. Finke cite un cas semblable. La fièvre étoit ataxique soporeuse. Au jour de l'exacerbation, le malade, dit cet auteur, étoit frappé de tous les symptômes si bien décrits par le célèbre Werlhof. Il se rétablit parfaitement en ne prenant le quinquina qu'après que la bile fut entièrement évacuée (1). Senac rapporte que, dans une épidémie, il faisoit succéder les vomitifs à la saignée dès le commencement de la fièvre, avec un plein succès.

Dans une autre constitution, où l'action de la

(1) *De morbis biliosis anomalis.*

fièvre se portoit principalement vers la tête, le symptôme comateux disparoissoit par le seul usage des mêmes remèdes (1). Raymond remarque que dans les ataxiques intermittentes de Middelbourg, les émétiques étoient très-bien indiqués dans le commencement, et qu'ils secondoient merveilleusement la nature, en facilitant l'expectoration de l'humeur bilieuse. On administroit de préférence l'ipécacuanha, parce qu'il produisoit des effets moins violens que le tartre-stibié (2).

CLXVI.

QUATRIÈME CIRCONSTANCE.

Si par un effet de l'influence du climat ou de l'épidémie régnante, les fièvres ataxiques intermittentes se combinent avec quelque autre maladie, il importe de joindre au quinquina les remèdes analogues à la nature des différentes complications.

Remarques. C'est ainsi que dans le climat de Middelbourg, la fièvre ataxique intermittente se trouve souvent unie au scorbut. Cette complication se reconnoît à la fétidité, à la flaccidité, à l'érosion des gencives, à la couleur foncée de l'urine, aux exanthèmes, etc. On y joint alors,

(1) *De nat. febr. recond.*

(2) *Dissert. exhib. descript. febr. intermitt. autumn. quotannis Mittelburgi, etc.*

avec avantage, à l'écorce du Pérou, l'usage des acides, et notamment de l'acide sulfurique; car, ainsi que l'observe Raymond, les acides végétaux sont rarement assez forts pour résister aux symptômes de la tendance à la putridité.

CLXVII.

CINQUIÈME CIRCONSTANCE.

La diathèse vermineuse s'étant combinée quelquefois avec les ataxiques intermittentes épidémiques, on a proposé de recourir à l'helminthocorton et aux drastiques usités en pareil cas, afin de combattre séparément ce symptôme. Mais des observations exactes ont prouvé qu'il cédoit à l'action du quinquina (1).

REMARQUES. Il paroît que le quinquina agit ici en rétablissant le ton du canal intestinal;

(1) Voyez Rammazzini, *const. de* 1689. Lancisi, *de nox. palud. effluv.* Heïster. *Practisches medicinisches, etc.* Quoi qu'il en soit, pour donner encore plus de perfection à nos méthodes de traitement, on doit vivement desirer que les historiens de maladies, se montrant aussi naturalistes que médecins, décrivent avec précision les vers observés dans les différentes épidémies. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait certaines constitutions de l'air, et certains états morbifiques des premières voies, particulièrement propres à faire éclore et croître de préférence telle ou telle espèce de vers. C'est ainsi que le trichuride (*trichuris Wagleri et rœdereri*) s'est principalement montré sous les

car, d'après l'observation de Boerrhaave et de beaucoup d'autres médecins, l'affoiblissement de cet organe favorise d'une manière spéciale le développement des vers dans l'intérieur de sa cavité. De-là vient que l'affection vermineuse qui n'est qu'un produit secondaire de la fièvre (1), se

influences qui avoient produit la maladie muqueuse de Gottingue, quoiqu'il ait pu également se développer dans d'autres circonstances, selon la remarque de Wrisberg. (*Descrip. trich.*) Il paroît du reste que des vers appartenant à diverses espèces ou à divers genres, comme l'ascaride lumbricoïde (*lumbricus intestinalis.* Pallas. *Ascaris lumbricoides.* Bloch, *etc.*) l'ascaride vermiculaire (*pollicaris.* Linné. *Ascaris vermicularis.* Bloch.), le tænia (*tænia solium*, *etc.* Linné), la fasciole (*fasciola intestinalis.* Linné, *etc.*), peuvent exister ensemble, et se mêler même dans le tube intestinal. On trouve des exemples de ce fait dans une Dissertation très-savante, publiée à Turin par le docteur Buniva, qui s'est occupé des vers sous le triple rapport, de l'histoire naturelle, de la physiologie et de la médecine pratique. Pour ce qui regarde les épidémies de fièvres ataxiques vermineuses, on ne sauroit trop méditer et comparer entre elles, les constitutions décrites par Lancisi, déjà cité plus haut, par Degner, Kloekhoff, Vandesbosch, etc.

(1) Je ne regarde le symptôme vermineux que comme un produit secondaire de la fièvre, parce qu'il conste d'après les observations d'Hoffmann, de Vandesbosch, de Bianchini, etc.; que les vers intestinaux périssent par l'effet d'un mouvement fébrile violent. Aussi les anciens avoient-ils remarqué que ces animaux ne se manifestoient le

manifeste le plus communément chez les personnes indigentes, qui font usage d'une mauvaise

plus communément que dans les affections chroniques, où la réaction du système est modérée ou foible. *Lumbricus, qui latus appellatur, in his qui febre carent abundat et in longis, ac diuturnis enascitur morbis.* Aëtius. *Tetrab. III. Serm. I.*

On verra, d'après ce que nous venons de dire, combien sont dépourvues de fondement les idées hypothétiques de Moreali, qui n'a pas balancé à rapporter la cause des fièvres malignes pétechiales, observées à Reggio en 1734 et en 1735, à la présence des vers dans les intestins. (*Delle febbri maligne e contagiose nuovo sistema, etc.*) Nous ne parlons ici de cette production pleine d'erreurs et d'assertions hasardées, que pour montrer dans quels écarts pernicieux peut par-fois entraîner l'esprit de système. Après un examen diffus de la question si long-temps et si inutilement agitée sur l'origine des vers dans le corps de l'homme, l'auteur prononce que ce n'est ni à leur accumulation excessive dans l'intérieur du tube digestif, ni à l'irritation qu'ils peuvent occasionner dans cet organe, qu'il faut attribuer la cause des affections dont il traite; mais plutôt à un état véritablement maladif de ces animaux, provenant de la nature des alimens dont l'individu se nourrit. Cet état pathologique doit entraîner des altérations dans les secrétions de leur économie, dans leurs excrémens. Ceux-ci alors s'écoulent dans les intestins grêles, se mêlent au chyle, lui impriment des qualités nuisibles, passent dans la masse du sang, où leur présence détermine le développement de la fièvre, dont l'intensité est proportionnelle à la quantité des parties morbifiques, charriées dans le système de la circulation. Quand on fait le premier pas dans le vague des hypothèses, il est rare

nourriture, ou d'une eau mal-saine (1). De-là vient aussi que cette affection se complique

que l'on s'arrête. On est entraîné ; on marche de vision en vision, au gré de l'imagination et des circonstances. Ce n'étoit pas assez pour le docteur Moreali, d'avoir déterminé la cause des fièvres malignes, il falloit trouver un remède qui pût guérir les maladies dont les vers intestinaux sont susceptibles, et il n'en connoît pas de meilleur que le mercure. Il rapporte plusieurs cas où ce remède paroît avoir été favorable à la guérison de ces fièvres : mais devoit-il conclure de-là que les fièvres malignes dépendent essentiellement de l'affection primitive des vers intestinaux ? Ne falloit-il pas auparavant prouver qu'aucune autre cause ne pouvoit déterminer le développement de ces maladies ; que les vers des intestins peuvent réellement éprouver les altérations morbifiques, dont il est question ; et sur-tout s'assurer, par une multitude de dissections anatomiques, de l'existence de ces animaux dans tous les individus qui avoient péri de la fièvre maligne ? Au surplus, on se contente rarement d'alléguer des faits ; on veut leur assigner des causes, et on veut encore déterminer leur manière d'agir. Nous nous abstiendrons de consigner ici une foule d'autres argumens non moins insoutenables, auxquels il a recours pour prouver que le mercure guérit secondairement la fièvre maligne, non en tuant les vers, mais en délivrant ces animaux des maladies dont eux-mêmes sont atteints. L'ouvrage du docteur Moreali doit être voué à l'oubli, ou cité comme un affligeant témoignage des erreurs auxquelles l'esprit humain peut être livré, lorsqu'il s'éloigne du flambeau de l'observation, et du sentier de l'expérience.

(1) Les vers se développent aussi plus facilement dans l'âge et le sexe le plus foible. C'est pourquoi il arrive

particulièrement avec les ataxiques épidémiques, qui, presque toujours, introduisent une débilité remarquable dans le système des voies digestives.

CLXVIII.

SIXIÈME CIRCONSTANCE.

Dans les fièvres ataxiques intermittentes qui se déclarent aux approches du printemps, chez des sujets vigoureux et robustes, et qui suscitent une irritation grave dans certains viscères, la saignée peut devenir nécessaire au malade.

REMARQUES. C'est ce qu'on observe principalement dans les fièvres ataxiques intermittentes qui tendent au type de continuité. Senac cite des fièvres tierces caractérisées par un pouls si dur, des céphalalgies si violentes, des douleurs si vives de l'estomac et des intestins, des oppressions telles de poitrine, qu'on étoit contraint de faire ouvrir la veine plusieurs fois. Les autres moyens

que les enfans en sont plus souvent attaqués. Nous ajouterons que sur environ cent soixante-quatre observations recueillies par Pallas, on remarque quatre-vingt-dix femmes atteintes de vers, et seulement soixante-quatorze mâles. Werner a trouvé que ce rapport étoit de trois à un. Pallas a pareillement remarqué que chez les poissons et les quadrupèdes, on rencontre plus fréquemment des vers dans les femelles que dans les mâles, etc.

luttoient vainement contre ces symptômes (1). Sarcone fait mention d'une fièvre ataxique sous-continue, qui dirigeoit particulièrement ses effets vers l'organe pulmonaire, et qui nécessitoit l'emploi de la saignée dans le fort de l'accès et dès le commencement de l'invasion (2).

Medicus a fort bien décrit une fièvre intermittente maligne, qui fut épidémique à Manheim pendant un été excessivement chaud. Cette fièvre, lorsqu'elle étoit funeste, se terminoit par un tetanos universel. Dans cet état, chez quelques sujets, la déglutition étoit empêchée, et les liquides ressortoient par la bouche à mesure qu'on les y versoit; comme si le gosier eût été fermé. Dans d'autres malades, le fonds de la bouche sembloit paralysé: la boisson paroissoit tomber dans le passage; ou bien être reçue par des convulsions qui la chassoient tantôt en bas, et tantôt en dehors. La poitrine étoit aussi relevée vers la gorge avec violence; et cet état convulsif subsistoit même après la mort. Le bas-ventre étoit retiré et aplati d'une manière surprenante. Les intestins étoient violemment contractés, comme il paroissoit, d'abord par la difficulté qu'on avoit de faire retenir les lavemens, et ensuite par l'ouverture des cadavres. La peau étoit si retirée, que l'huile dont on vouloit la frotter ne pénétroit pas.

(1) *De nat. febr. recond.*

(2) Tom. I, pag. 188.

Medicus ayant trouvé dans les cadavres de ceux qui périrent de cette fièvre maligne, que l'estomac et la vésicule du fiel renfermoient beaucoup de bile noire et épaisse qui teignoit profondément les membranes voisines, combattoit ainsi le caractère pernicieux de cette fièvre périodique. Il faisoit saigner suivant l'indication du pouls, et évacuoit ensuite la bile avec grand succès par de petites doses d'ipécacuanha (qui, d'après son opinion, procuroient le vomissement comme des doses plus fortes, sans exciter autant la convulsion de l'estomac, par laquelle la convulsion générale auroit pu être déterminée). Il donnoit ensuite le quinquina, dont il faisoit prendre toutes les heures, vingt grains avec six grains de nitre dans du lait d'amandes.

CLXIX.

On voit que ces cas particuliers que je viens d'assigner, et qui sont eux-mêmes susceptibles de varier à l'infini, n'apportent que quelques légères modifications aux théorèmes généraux que j'ai précédemment établis, et que les principes que j'ai énoncés n'en sont ni moins positifs ni moins incontestables.

Plusieurs médecins ont prétendu que le quinquina pouvoit être heureusement suppléé par d'autres remèdes, dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes. Dans ces derniers temps

sur-tout, les partisans du célèbre docteur Brown n'ont cessé de recommander les préparations d'opium les plus énergiques. Ils n'en ont pas même excepté les cas de carus et d'apoplexie, quoique Senac ait essentiellement expérimenté qu'elles pouvoient être funestes, lorsqu'elles étoient administrées dans la prédominance de ce symptôme. Joseph Frank, qui a défendu avec tant d'énergie les opinions du médecin écossois, rapporte une observation d'ataxique intermittente comateuse, faite par Hoffmann, et relatée dans une dissertation de Wirtenshon (1). Ses symptômes avoient l'apparence la plus redoutable. Hoffmann versa dans la bouche de la malade quatre-vingt-quinze gouttes de laudanum, que celle-ci avala au bout de quelque temps. Le pouls se releva soudain, et tous les symptômes s'amendèrent. Le paroxysme suivant fut de même tempéré par le laudanum, ainsi que le troisième. Elle prit ensuite une infusion de quinquina dans le vin et se rétablit parfaitement (2).

Quelle que soit l'authenticité de ce fait, je

(1) *Dissert. inaug. demonst. opium vires cordis debilitare, et motum tamen sanguinis augere.* 1774.

(2) *Ricerche sullo stato della medicina secondo i principj della filosofia induttiva con un appendice contenente varj casi pratici con reflessioni del dott. Roberto Jones. Traduzione dell' englese coll'aggiunta di alcune note di Giuseppe Frank, etc.*

pense qu'on s'en est saisi avec beaucoup trop d'empressement, pour le faire plier à l'esprit de systême; et que les vrais praticiens doivent s'en tenir au quinquina, qui, dans le plus grand nombre de cas, supplée tous les médicamens sans être presque jamais efficacement suppléé par aucun; en attendant que les travaux de la chimie plus avancés nous fournissent les moyens d'extraire des autres végétaux, la substance véritablement médicinale qui réside au degré le plus éminent, dans l'écorce précieuse dont il s'agit; ce qu'on a tout lieu d'espérer.

CLXX.

J'achève ici ce que j'avois à exposer sur l'histoire, la nature, les causes, et la cure des fièvres ataxiques intermittentes. J'ai choisi de préférence ce sujet de dissertation, parce que les points de doctrine qu'il renferme, peuvent se démontrer avec cette évidence de fait, qui seule constate le progrès des sciences; parce que sans donner carrière aux spéculations et aux subtilités théoriques, ce sujet d'ailleurs atteste éminemment la puissance de l'art, contre une espèce de fièvres presque toujours mortelles avant la découverte du quinquina. Les connoissances acquises sur cette matière sont d'une telle certitude, qu'elles répondent de reste, aux sophismes et aux vaines

déclamations des détracteurs de la médecine. Qui oseroit, en effet, la présenter comme une science douteuse et conjecturale, si, dans tous les cas, elle étoit fondée à présumer le même succès de ses efforts?

Au surplus, en exécutant le plan que je m'étois tracé pour la confection de ce travail, j'en ai écarté avec sévérité toutes les assertions hasardées, toutes les inductions trompeuses tirées de quelques analogies peu confirmées; en un mot, toutes les questions futiles qui occupent les loisirs du théoricien, mais qui ne sauroient être du ressort du médecin clinique; profondément convaincu que les seuls ouvrages qui contribuent à la perfection de l'art, sont ceux où l'on n'avance rien qui ne soit déduit des expériences les mieux constatées, et des plus rigoureuses observations.

FIN.

TABLE

Des principales choses contenues dans cette Dissertation,

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

CERTITUDE des moyens curatifs de la médecine dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes. — Difficultés que présente la détermination de leur véritable caractère Page 1.

Auteurs modernes qui ont le mieux traité de ces fièvres imparfaitement connues des anciens 2.

Affections multipliées sous lesquelles peut se masquer la fièvre ataxique intermittente, et qui en font autant de variétés. 3.

Fièvre ataxique intermittente cholérique ou dysentérique. 5.

Fièvre ataxique intermittente hépatique ou atrabilaire. 7.

Fièvre ataxique intermittente cardiaque. 9.

Fièvre ataxique intermittente diaphorétique. 12.

Fièvre ataxique intermittente syncopale. 16.

Fièvre ataxique intermittente algide. 18.

Fièvre ataxique intermittente soporeuse. 21.

Fièvre ataxique intermittente délirante 31.

Fièvre ataxique intermittente péripneumonique ou pleurétique. 37.

Fièvre ataxique intermittente rhumatique 42.

Fièvre ataxique intermittente néphrétique. 43.

Fièvre ataxique intermittente épileptique 45.

Fièvre ataxique intermittente convulsive 46.

Fièvre ataxique intermittente céphalalgique . . Page 46.
Fièvre ataxique intermittente dypsnéique. 47.
Fièvre ataxique intermittente hydrophobique. 49.
Traits d'analogie qu'ont entre elles les fièvres ci-dessus dénommées. 51.
Fièvres ataxiques intermittentes qui tendent au type de continuité . 53.
Fièvres ataxiques intermittentes épidémiques. 56.
Génie particulier des fièvres ataxiques intermittentes épidémiques, observées par Lautter en 1759 et en 1760. 69.
De la nature des fièvres ataxiques intermittentes, et de leur type le plus essentiel. 70.
Erreur des anciens médecins grecs et latins, qui pensoient que les enfans étoient plus exposés que les adultes aux fièvres ataxiques intermittentes 73.
Application des connoissances acquises sur l'irritabilité et la sensibilité, à la théorie des symptômes qui prédominent dans les fièvres ataxiques intermittentes. *Ibid.*
Appréciation de l'état des forces dans les divers ordres de fièvres . 80.
Impropriété de la dénomination de *malignes*, attribuée par quelques médecins, aux fièvres ataxiques intermittentes. 84.
Des rechûtes des fièvres ataxiques intermittentes. . . 86.
Leur caractère n'est point d'être contagieuses. 87.
Comment elles diffèrent des fièvres intermittentes dites *bénignes* et *anomales*. 88.
Comparaison de leurs symptômes avec ceux des fièvres adynamiques. 89.
Comment elles se distinguent des fièvres ataxiques continues. 90.
Affinités des fièvres ataxiques intermittentes avec les maladies périodiques 92.

Complications variées des fièvres ataxiques intermittentes. 99.
Du pronostic dans ces mêmes fièvtes 114.
Causes prochaines des fièvres ataxiques intermittentes ; insuffisance des théories émises à ce sujet 131.
Exhalaisons marécageuses considérées comme causes prochaines des fièvres ataxiques intermittentes 134.
Comment le temps de la nuit, la saison de l'été, et celle de l'automne favorisent particulièrement l'action des vapeurs marécageuses dans la production des fièvres ataxiques intermittentes. 140.
Action affoiblie de ces vapeurs dans les lieux élevés, exposés au nord et balayés par les vents. 143.
Influence des marais mis en contact avec l'atmosphère, après l'évaporation de leurs eaux, sur le développement des fièvres ataxiques intermittentes. 145.
L'action des miasmes est puissamment secondée par certains vents . 146.
Comment les pluies qui surviennent, dans un temps très-chaud, peuvent influer sur la production des fièvres ataxiques intermittentes, en dégageant les vapeurs putrides retenues dans le sein de la terre durcie. . 151.
Comment l'habitude peut affoiblir l'influence des émanations marécageuses sur l'économie vivante, et les rendre moins efficaces pour la production des fièvres ataxiques intermittentes 152.
Les miasmes marécageux favorisent d'autant plus l'invasion des fièvres ataxiques intermittentes, que le système vivant a déjà été affoibli par des causes sédatives. 154.
Faits particuliers qui tendent à éclaircir, si les effets d'un air vicié peuvent rester cachés plus ou moins de temps dans le corps humain, sans manifester leur existence, par le développement des fièvres ataxiques intermittentes. 156.

Incertitude de nos connoissances relativement au mode d'action des miasmes marécageux sur l'économie vivante, pour effectuer la production des fièvres ataxiques intermittentes. Page 157.
Incertitude de nos connoissances relativement à l'influence des phases lunaires, des marées, de l'électricité atmosphérique, des météores, etc., sur les émanations marécageuses, dans la production des fièvres ataxiques intermittentes. 159.
Comment la présence des végétaux vivans dans les lieux infectés par l'air des marais, tempère son influence pernicieuse, et diminue son activité dans la production des fièvres ataxiques intermittentes 160.
Des matières dont la décomposition putride imprime une qualité délétère aux eaux stagnantes, et les rend propres à la production des fièvres ataxiques intermittentes. 177.
Insuffisance des notions acquises par l'eudiométrie actuelle, et projet d'un nouvel instrument pour apprécier les qualités physiques de l'air le plus propre à développer les fièvres ataxiques intermittentes 181.
Des signes auxquels on peut reconnoître un pays marécageux et propre à favoriser le développement des fièvres ataxiques intermittentes 188.
De l'influence des vapeurs humaines sur la production des fièvres ataxiques intermittentes 190.
De la mauvaise qualité des eaux, du froid excessif, des vifs chagrins, etc., considérés comme pouvant, dans certaines circonstances, favoriser le développement des fièvres ataxiques intermittentes 191.
Comment les effets des grandes plaies peuvent imprimer un caractère aux fièvres intermittentes ou rémittentes, qui se manifestent dans certaines épidémies . . . 193.
Du traitement des fièvres ataxiques intermittentes . 199.

Du quinquina considéré comme le seul remède à opposer aux fièvres ataxiques intermittentes. Page 200.
Nécessité qu'il y a pour le médecin d'acquérir des notions positives, sur la nature et le véritable caractère des espèces officinales de quinquina 202.
Du quinquina orangé 209.
Du quinquina rouge 214.
Du quinquina jaune 218.
Du quinquina blanc 219.
Du quinquina considéré dans ses rapports chimiques. 229.
Comment le quinquina en substance doit être préferé à toutes les autres préparations de ce remède, dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes . . 233.
Pour que le quinquina produise un effet convenable dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, il faut le donner dans la distance la plus éloignée du paroxysme que l'on se propose d'arrêter. 237.
L'administration du quinquina n'est généralement convenable que dans le temps de l'intermission ou de la rémission . 239.
Dans les ataxiques intermittentes sub-intrantes, lorsque les accès s'étendent au point de se toucher, il convient de placer de préférence le quinquina dans la déclinaison des accès ou des redoublemens. 240.
La quantité de six gros de quinquina, ou d'une once au plus, suffit communément pour arrêter les paroxysmes d'une fièvre ataxique intermittente arrivée à son plus haut degré d'intensité 242.
Dans les cas ordinaires des fièvres ataxiques intermittentes, la première prise, ou celle qui est donnée dans le temps le plus éloigné de l'accès, doit être la plus forte : on débute communément par la moitié de la dose, dont le reste est donné ensuite en portions successivement décroissantes, et dans un intervalle plus

ou moins considérable, selon la nature plus ou moins anomale de la fièvre, et la distance réciproque des paroxysmes entre eux Page 244.

L'action du quinquina est d'autant plus énergique dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes, qu'une plus grande quantité de cette substance est administrée dans un temps plus court. 245.

Lorsque la fièvre ataxique intermittente s'annonce par des symptômes alarmans, le quinquina doit être administré sans délai, et sans aucune préparation préalable de l'individu . 246.

Lorsque l'ataxique intermittente débute par des symptômes peu graves ; si néanmoins un de ces symptômes prédomine constamment sur les autres, et si la nature de l'épidémie régnante donne lieu de soupçonner le danger de la fièvre, il faut administrer le quinquina sans temporiser davantage. 247.

Toutes les fois que la fièvre ataxique intermittente se déclare en double-tierce, il n'y a ordinairement que l'un des accès alternant en tierce, qui soit véritablement pernicieux ; l'autre est léger et moins à craindre : c'est donc spécialement vers le premier qu'il faut diriger les moyens curatifs 248.

On peut, dans quelques cas, à l'aide d'une méthode moins énergique, changer le caractère pernicieux des ataxiques intermittentes, et les éteindre ensuite graduellement, par l'heureux emploi des fébrifuges indigènes . 249.

Lorsque, par le secours de la méthode la plus convenable, on est parvenu à supprimer les paroxysmes d'une fièvre ataxique intermittente, pour éviter les rechûtes, il est nécessaire d'insister quelque temps sur l'usage du quinquina 251.

Futilité des objections généralement faites contre l'administration du quinquina Page 253.
Conjectures émises sur la manière d'agir de ce remède. 255.
De l'emploi de quelques autres moyens nécessités par les circonstances particulières où se trouve le malade. 259.
Cas où le médecin est appelé au milieu d'un accès caractérisé par les accidens les plus funestes, qui mettent la vie du malade en danger. 260.
Ce qu'il faut faire lorsqu'un état particulier d'irritation de l'estomac fait constamment rejetter le quinquina, par la voie du vomissement 261.
De l'emploi des émétiques et des évacuans, avant l'administration du quinquina, lorsque les fièvres ataxiques intermittentes se compliquent d'un embarras des premières voies . 262.
De l'importance qu'il y a de joindre au quinquina, les remèdes analogues à la nature des différentes complications . 263.
De l'efficacité du quinquina, lorsque la diathèse vermineuse se combine avec les ataxiques intermittentes épidémiques . 264.
Circonstance particulière où la saignée peut devenir nécessaire au malade. 268.
Le quinquina peut-il être heureusement suppléé par d'autres remèdes, dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes ? . 270.

FIN DE LA TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

TABLE

Des principales choses contenues dans cette Dissertation,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ACIDES VÉGÉTAUX. Peuvent convenir, quand la fièvre ataxique intermittente a une tendance à la putridité. Page 264.

ALGIDE. Fièvre ataxique intermittente algide a été observée à l'hospice de la Salpêtrière. 19.

ANALYSE. Son utilité dans l'étude de la pyretologie. 98.

ATAXIQUES. Caractères qui justifient cette dénomination. 84. En quoi les ataxiques intermittentes diffèrent des intermittentes ordinaires. 88. En quoi elles diffèrent des adynamiques. *Ibidem*. Ligne de démarcation qui les sépare des ataxiques continues. 90. Affinité qui existe entre les ataxiques intermittentes, et les maladies périodiques. 92. Complication des phénomènes ataxiques avec les phénomènes adynamiques. 96. Complication de la fièvre ataxico-adynamique, avec la fièvre intermittente ordinaire. 97. Etat des forces exprimé par le mot *ataxia*. 83.

ATRABILAIRE. Flux atrabilaire caractèrise quelquefois la fièvre ataxique intermittente. 8.

B.

BIÈRE de quinquina, proposée par le docteur Mutis. 236.

C.

Cardiaque. Symptômes de la fièvre ataxique intermittente cardiaque. 9. Observations qui constatent cette variété. 10.

Carpologie. Pourquoi il faut regarder ce symptôme comme précurseur de la mort. 121.

Cascarille. Unie avec succès au quinquina, par Hoffmann et Galeazzi. 235.

Céphalalgique. Fièvre ataxique intermittente céphalalgique, observée par l'auteur. 46.

Chaleur brûlante. Dangereuse, lorsqu'elle n'est pas précédée de frisson. 126.

Chanvre. Danger du chanvre que l'on met à rouir dans des eaux croupissantes, pour la production des fièvres ataxiques intermittentes. 180.

Cholérique. Fièvre ataxique intermittente est la plus ordinairement tierce, selon la remarque de Torti. 5. Symptômes qui la caractérisent. *Ibid.*

Continues. Fièvres ataxiques intermittentes qui dégénèrent en continues. 53. Signes qui font reconnoître que les fièvres ataxiques intermittentes dégénèrent en continues. 112.

Convulsions. Pourquoi ce symptôme est dangereux dans les fièvres ataxiques intermittentes. 117.

Convulsive. Fièvre ataxique intermittente convulsive s'observe sur-tout chez les enfans ; exemple de cette fièvre, cité par Morton. 46.

Crises. Crises particulières des fièvres ataxiques intermittentes. 89.

D.

Diagnostic. Nécessité qu'il y a de comparer les ataxiques

intermittentes avec les maladies analogues, pour se faire un diagnostic certain. 100. Signes établis par Mercatus, pour fonder un diagnostic. 102. Signes donnés par Lautter. 104. Signes distinctifs, indiqués par Medicus. 107.

DÉLIRANTE. Fièvre ataxique intermittente délirante, observée par l'auteur à l'hospice de la Salpêtrière. 31. Le délire qui caractérise cette fièvre est quelquefois frénétique. 33.

DIAPHORÉTIQUE. Fièvre ataxique intermittente, regardée comme éminemment insidieuse. 12. Tableau de cette fièvre, tracé par l'illustre médecin de Modène. 13.

DYPSNÉIQUE. Cette variété a été établie par le docteur Galeazzi; observations sur lesquelles il a cherché à l'appuyer. 47.

DYSENTÉRIQUE. Flux dysentérique caractérise quelquefois la fièvre ataxique intermittente. 6.

E.

EAUX. La mauvaise qualité des eaux de Middelbourg et des environs, influe sur le développement des fièvres ataxiques intermittentes. 191.

ÉPIALE. Fièvre épiale, de Galien, doit être rapportée à l'algide intermittente. 20.

ÉPIDÉMIQUES. Fièvres ataxiques intermittentes épidémiques. 56. Observées par Lancisi, en 1695, à Rome. 57 et 59. Constitution épidémique qui a régné à Turin en 1720, et décrite par Richa. 60. Histoire des ataxiques, de Breslaw. 61. Histoire de celles de Luxembourg. 62.

ÉPILEPTIQUE. Lautter a eu occasion de traiter une fièvre ataxique intermittente épileptique. 45.

EUDIOMÉTRIE. Elle n'a répandu jusqu'ici aucune lumière

sur les qualités physiques de l'air le plus propre à développer les fièvres ataxiques intermittentes. 181. Projet d'un nouvel instrument pour apprécier la pureté de l'air. 185.

F.

FIÈVRES. Ont essentiellement leur siège dans le systême nerveux, et devroient être rangées dans la classe des névroses. 93.

FORCES. Distinguées en forces *résoutes* et en forces *opprimées*. Nécessité d'apprécier l'état des forces dans les divers ordres de fièvres; et cadre tracé sur cet objet, par Richerand. 81.

FROID. Influences du froid sur les fièvres ataxiques intermittentes, et observation à ce sujet. 191.

H.

HÉPATIQUE. Fièvre ataxique intermittente hépatique, considérée comme très-dangereuse. 7.

HYDROPHOBIQUE. Fièvre ataxique intermittente hydrophobique, observée par le professeur Dumas. 49.

I.

IRRITABILITÉ. Application des connoissances acquises sur l'irritabilité, à la théorie des fièvres ataxiques intermittentes. 74—76. Altération spéciale de cette faculté, dans les fièvres ataxiques intermittentes. 78.

L.

LAUDANUM. Employé par Hoffmann, dans une ataxique intermittente comateuse. 271.

LYPYRIE. Ce symptôme est le plus souvent un accident particulier de la meningo-gastrique, ou le produit d'une inflammation interne. 20.

M.

MARAIS. Influence des exhalaisons marécageuses sur la naissance et le développement des fièvres ataxiques intermittentes. 134. Leur action favorisée par le temps de la nuit, la saison de l'été, et celle de l'automne. 140. Marais situés dans des lieux élevés, ou balayés par les vents, n'exercent qu'une influence légère sur le développement des fièvres ataxiques intermittentes. 143. Ils contribuent moins à la production des fièvres ataxiques intermittentes, par la quantité d'eaux qui stagnent dans leur intérieur, que par le dépôt plus ou moins infect, mis en contact avec l'atmosphère, après la retraite ou l'évaporation de ces mêmes eaux. 145. Comment l'action des vents, peut détruire l'influence des miasmes des marais. 146. Influence des pluies sur le dégagement des vapeurs des marais. 151. L'habitude affoiblit l'action des vapeurs marécageuses. 152. Affoiblissement antérieur du systême vivant dispose à l'action des miasmes marécageux. 154. Les émanations marécageuses agissent-elles spontanément, ou après un temps déterminé. 156. Mode d'action des miasmes des marais n'est point encore bien apprécié. 157. Influence des phases lunaires, des marais, de l'électricité atmosphérique, etc. sur l'activité des miasmes marécageux. 159. Nature du gaz qui se dégage le plus ordinairement des endroits marécageux. 178. Signes certains pour reconnoître les pays marécageux et les plus propres à favoriser le développement des fièvres ataxiques intermittentes. 188.

MOTILITÉ. Augmentation ou diminution des principaux modes de la motilité. 74.

MYROXYLUM peruiferum ; vrai quina-quina ou quinquina des Péruviens, très-renommé en Europe pour la guérison des fièvres intermittentes avant la découverte du *cinchona officinalis*. 226 et 227. Erreur de Ruiz et Pavon sur la vraie détermination du myroxylum. 228.

N.

NÉPHRÉTIQUE. Veuve attaquée d'une fièvre ataxique intermittente néphrétique, dont il s'agit dans l'ouvrage de Morton. 43.

O.

OPIUM. Peut être combiné avec le quinquina. 261. Employé avec beaucoup de succès, par le professeur Barthez, dans dans le traitement des fièvres ataxiques intermittentes 262.

P.

PÉRIPNEUMONIQUE. La fièvre ataxique intermittente péripneumonique a fréquemment été remarquée par Morton. 37. Exemple de cette fièvre observé par Lautter. 38.

PÉTÉCHIES. Très-fâcheuses lorsqu'elles surviennent dans le cours des fièvres ataxiques intermittentes, parce qu'elles annoncent une complication grave de ces fièvres avec les symptômes propres aux fièvres adynamiques. 130. Fièvres ataxiques intermittentes pétéchiales, observées par Apinus. *Ibid.* Fièvres ataxiques intermittentes avec pétéchies, consignées dans le recueil des médecins de Breslaw. 130.

PLAIES. Caractère pernicieux qu'elles impriment aux fièvres intermittentes ou rémittentes dans certaines épidémies. 193.

PRONOSTIC. Doit être fondé sur une étude approfondie de la sensibilité, et de l'irritabilité. 114. Attention qu'il faut faire au caractère particulier de chaque intermission, pour établir le pronostic. *Ibid.* Comment le pronostic est le plus souvent fâcheux dans les fièvres ataxiques intermittentes. 115. En quoi consiste le danger des fièvres ataxiques intermittentes. 116 et suiv. Le pronostic dans les fièvres ataxiques intermittentes repose sur une connoissance approfondie des causes de la mort. 119.

Q.

QUINQUINA. Seul remède qui puisse combattre avec certitude les fièvres ataxiques intermittentes. 200. Incertitude qui a régné jusqu'à ce jour sur les notions acquises relativement au quinquina. 202. Expériences du docteur Mutis, et lumières qu'il a répandues sur la détermination du genre et des espèces. 206. De l'espèce de quinquina désignée sous le nom de *quinquina orangé*. 209. Signes propres à faire reconnoître son écorce. 211. Sa propriété balsamique, et son influence particulière sur le système nerveux. 213. Du quinquina rouge. 214. Ses principaux caractères pharmaceutiques. 216. Sa propriété antiseptique et son action spéciale sur le système musculaire. Du quinquina jaune. 218. Caractères qui servent à le faire distinguer. 219. Son amertume excessive et son empire particulier sur les humeurs. 220. Du quinquina blanc. 221. Exposition de ses caractères distinctifs. 223. Sa propriété savonneuse, et son action sur les glandes et sur le système lymphatique. Ecorce des

grosses branches du quinquina plus active que celle des petites, et ses vertus d'autant plus énergiques qu'elle est plus ancienne. 225. Lumières que la chimie peut répandre sur l'administration du quinquina et sur les combinaisons de ses quatre espèces officinales. 229. Travaux de Fourcroy sur le quinquina de S. Domingue et celui du Pérou. 230. La meilleure préparation du quinquina est d'être donné en substance. 233. Opinion contraire de Mutis, qui pense que le meilleur moyen d'extraire sa partie active est la fermentation. 236. Doit être donné dans la distance la plus éloignée de l'accès que l'on se propose d'arrêter. 237. Son administration plus convenable dans le temps de l'intermission ou de la rémission. 239. Doit être placé dans la déclinaison des accès, lorsque la fièvre est sub-intrante. 240. Dose de quinquina nécessaire pour arrêter les paroxysmes d'une fièvre ataxique intermittente parvenue à son plus haut degré d'intensité. 242. Manière de distribuer cette dose. 244. Action du quinquina d'autant plus énergique, qu'on en administre une plus grande quantité dans un temps plus court. 245. Son administration n'exige aucune préparation préalable. 246. Il doit être administré, quoique la fièvre ataxique intermittente débute par des symptômes peu graves 247. Manière de placer le quinquina, quand la fièvre ataxique intermittente se déclare en double tierce. 248. Comment on peut changer le caractère pernicieux des fièvres ataxiques intermittentes, en substituant au quinquina des fébrifuges indigènes. 249. Nécessité qu'il y a d'insister sur l'usage du quinquina, après que les paroxysmes ont été supprimés par ce même remède. 251. Futilité des objections faites contre l'administration du quinquina dans le traitement des fièvres ataxiques intermittantes.

intermittentes. 253. Conjectures des auteurs sur la manière d'agir du quinquina. 254.

R.

Rechutes. L'expérience n'a point décidé si elles avoient principalement lieu dans les semaines paroxystiques. 86.

Respiration. Embarras de la respiration est un signe très-funeste dans les fièvres ataxiques intermittentes. 120.

Rhumatique. Exemple d'une fièvre ataxique intermittente, vue chez un teinturier, par Morton. 43.

S.

Saignée. Peut devenir nécessaire au malade dans les fièvres ataxiques intermittentes, qui se déclarent au printemps, chez des sujets vigoureux et robustes, et qui suscitent une affection grave de certains viscères. 268. A été pratiquée par Médicus, dans un cas particulier de fièvre ataxique intermittente. 270.

Sensibilité. Loix de la sensibilité, perverties dans les fièvres ataxiques intermittentes. 74.—75.—78.

Soporeuse. Symptômes de cette fièvre. 21. Observation curieuse d'une fièvre soporeuse intermittente, recueillie par Richerand. 26. Soporeuse des vieillards ; signes qui la font distinguer de l'intermittente comateuse. 101.

Sympathies. Sympathies des organes, sont altérées dans les fièvres ataxiques intermittentes. 117.

Syncopale. Description exacte de cette variété de la fièvre ataxique intermittente. 16.

Syrop fébrifuge, de Mosca. 250.

T.

TYPE. Types divers que peuvent affecter les fièvres ataxiques intermittentes. 72. La conversion des tierces ataxiques en quartes est salutaire. 129.

V.

VAPEURS humaines peuvent occasionner quelquefois les fièvres ataxiques intermittentes. 190.

VÉGETAUX. Leur influence sur la salubrité de l'atmosphère a été très-connue des anciens. 160. Expériences pour prouver que les feuilles des végétaux immergées dans l'eau et exposées au soleil, laissent échapper des bulles de gaz oxigène, résultat du travail organique des plantes. 161. Ce gaz provient du parenchyme vert des plantes, et sa production semble s'opérer par l'intermède de l'acide carbonique. 162. Mémoire de M. de Saussure, qui prouve l'utilité de cet acide carbonique contenu dans l'air, sur la végétation. 165. Essais de Sénébier, qui tendent à prouver que l'acide carbonique est préalablement dissous dans l'eau, lorsqu'il pénètre les racines et les feuilles des végétaux. 166. Pénètre-t-il le pétiole de feuilles ? 167. Travaux de Spallanzani, qui combattent la théorie de Sénébier. 169. Objections du physicien Hassenfratz, et réponse du physiologiste de Génève. 171. Le gaz oxigène, que les végétaux répandent constamment dans l'atmosphère, est-il un des moyens dont la nature se sert pour réparer ses nombreuses altérations ? 175. Opinion du physicien Changeux, sur cet objet. 176.

VERS. Paroissent quelquefois dans les fièvres ataxiques

intermittentes. 264. Le quinquina les combat, en rétablissant le ton du canal intestinal. *Ibidem.* Les vers ne doivent être considérés que comme un produit secondaire de la fièvre, et non comme la cause de cette affection. 265. Se manifestent chez les personnes indigentes, et qui font usage d'une mauvaise nourriture. 266. Idées hypothétiques de Moréali, qui rapporte la cause des fièvres malignes pétéchiales, observées à Reggio en 1734 et en 1735, à la présence des vers dans les intestins. *Ibidem.*

VOMITIFS. Peuvent convenir dans les fièvres ataxiques intermittentes. 262.

FIN DE LA TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE. AN IX.

= INV. 9143 =

PRIVILÉGE DU ROI.

OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de F
arre : A Nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans
arlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hô
seil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieuten
itres, nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre a
ISTOPHE GAUTHIER, Libraire à Mirecourt, Nous a
desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrag
uel des Créanciers & des Débiteurs de Rentes, s'il Nous plaiso
nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSE
rablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis &
ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant
lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter pa
aume pendant le tems de six années consécutives, à comp
a date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeu
& autres personnes, de quelque qualité & condition qu'e
introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre
me aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire v
r, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrai
prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse
it Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine
des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'am
cun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'
Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droi
tous dépens, dommages & intérêts, A LA CHARGE que c
ont enregistrées tout au long sur le registre de la Communa
meurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'i
pression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, &
beau papier & beaux caracteres, conformément aux Rég
orairie, & notamment à celui du dix avril mil sept cent vi